

François Paul-Cavallier

# Éduquer gagnant

Pour les parents qui veulent le meilleur pour leurs enfants



EYROLLES

# Avant-propos

*Lorsque les pères s'habituent  
à laisser faire les enfants,*

*Lorsque les fils ne tiennent plus compte  
des paroles des pères,*

*Lorsque les maîtres tremblent  
devant leurs élèves et préfèrent les flatter,*

*Lorsque, finalement, les jeunes  
méprisent les lois parce qu'ils ne  
reconnaissent plus, au-dessus d'eux,  
l'autorité de rien ni de personne,*

*Alors c'est là, en toute beauté et en toute  
jeunesse, le début de la tyrannie.*

PLATON, LA RÉPUBLIQUE

été éduqués. Parfois, cette éducation a laissé en nous des séquelles qui entravent notre vie et nous conduisent en psychothérapie. Le plus souvent, elle nous donne les moyens de nous adapter harmonieusement aux circonstances de la vie. L'éducation est donc un moyen de réussir et d'atteindre un état simple et ordinaire que nous nommons le bonheur.

Les styles d'éducation varient selon les époques, les conditions de vie et les milieux sociaux, de même que les outils ont varié au cours de l'histoire. Il semble que nous soyons à une époque charnière : les conditions de vie se sont modifiées trop rapidement et ne laissent pas la possibilité aux nouvelles générations de parents et d'éducateurs de trouver des repères, que ce soit pour transmettre des valeurs aux générations futures ou pour assurer une cohabitation harmonieuse avec elles. Nous ne ferons pas le procès des idéologies à cause desquelles nous avons perdu le fil ; elles ne sont pas seules responsables et nous savons que, pour danser le tango, il faut au moins être deux. L'époque de mai 1968 prônant le « Ni Dieu, ni maître » ou l'idéologie marxiste « Du passé, faisons table rase » ne sont pas étrangères à notre désarroi. Mais pourquoi plusieurs générations se sont-elles laissé prendre au piège, au point que nous soyons presque surpris que la société soit devenue impossible à gouverner, que les enseignants soient bafoués ou roués de coups ? Existe-t-il un espace sain entre l'éducation sectaire et rigoriste d'une part, l'éducation laxiste et démissionnaire d'autre part ? Comment trouver un espace où soient données les bases du respect mutuel et du bonheur auquel chacun aspire ?

Dans l'exercice de ma profession de psychothérapeute, je me suis efforcé, pendant des décennies, de créer les

conditions permettant à mes clients<sup>1</sup> de restaurer leur image identitaire et leur estime de soi, abîmées par des contraintes éducatives sectaires ou abusivement sévères. D'un autre côté, le laisser-faire et le laxisme ont engendré un grand nombre de parents maltraités et d'adultes qui, aujourd'hui, payent un lourd tribut pour ne pas avoir intégré la loi. Les enfants maltraités ou abusés relèvent du même dysfonctionnement que les parents bafoués et tyrannisés par leur progéniture. Rien n'est écrit pour toujours. Si beaucoup de parents abusifs sont d'anciens enfants battus, tous les enfants battus ne deviennent pas des parents abusifs. Une place pour le changement est toujours possible.



Plusieurs raisons m'ont poussé à écrire ce livre. La première est que j'ai vu des enseignants de l'Éducation nationale arriver en psychothérapie brisés, parfois même désespérés, par une tâche insurmontable qu'ils ne peuvent résoudre seuls. Ils ont choisi de transmettre un savoir et un savoir être qui amènent les jeunes à être des citoyens aptes à la réussite. Cette transmission est gravement mise à mal par le manque d'éducation élémentaire des populations qu'ils reçoivent dans leurs classes. La deuxième raison est que j'ai vu des parents — le plus souvent des mères — débordés par des tyrans domestiques âgés de quelques années, qui plongent dans les affres de la culpabilité quand ils doivent simplement dire

- 
1. Le client est réactif, il pose des questions et choisit. Le patient est passif.

non à leur enfant. La dernière raison est apparue avec les émissions de télé-réalité qui illustrent, s'il en était encore besoin, les carences en matière de repères élémentaires pour la survie et la sécurité du groupe.

Je regardais, un jour, une émission sur le dressage d'animaux domestiques, en l'occurrence des chiens. L'intervenant dresseur de chiens apprenait à un jeune couple les rudiments du dressage, les positions de dominant-dominé communes à tous les mammifères, et à donner systématiquement les ordres : debout, assis, couché, stop. Tant qu'un animal n'a pas compris qui est le chef, qui est celui qui commande, il cherche à s'emparer du pouvoir, il chasse du canapé quiconque tente de s'y asseoir, il grogne et menace ses maîtres lorsqu'ils ont des gestes d'affection. Ce qui aurait dû être une évidence n'avait jamais été envisagé et le molosse, en dictateur tout puissant, décidait de la vie de ses maîtres jusque dans leurs actes les plus intimes : le choix de leurs relations et la perspective d'avoir des enfants. Il n'est évidemment pas question d'élever des enfants comme on dresse les chiens ; mais il s'agit de la même difficulté qu'ont certains à dire non, à accepter de déplaire, à sortir d'une relation qui serait essentiellement fondée sur l'affectif et le plaisir immédiat. L'émission *Super Nanny*, sur M6, n'a fait que confirmer cette carence à assumer les rôles d'autorité nécessaires à la protection de nos enfants et à la transmission de valeurs qui leur permettront de s'adapter au monde qui les attend. Il n'est pas question de les domestiquer, mais de les éduquer. Le chien domestiqué n'ira jamais, même en l'absence du maître, dans le canapé du salon si c'est interdit, alors que le chien éduqué sautera hors du canapé pour rejoindre son panier aux premiers bruits de clef dans la serrure. Comme vous

pouvez le constater, l'éducation laisse une vraie liberté. Ces émissions de télé-réalité, fort bien conçues, montrent que quelques règles peuvent faire changer des comportements que les parents pensaient impossibles à modifier, comme s'ils faisaient partie des gènes de leurs enfants : « C'est leur caractère ! » Mais nous serions bien crédules de croire que quinze jours suffisent pour tout régler en profondeur.

Quand commence l'éducation ? Certains pensent qu'elle doit commencer à sept ans, âge de la raison. En réalité, c'est neuf mois avant la naissance, dans ce que nous pouvons appeler le « projet parental », que tout cela prend racine. Celui-ci est, en fait, une suite d'actes plus ou moins conscients aboutissant à la venue de l'enfant. Comment allons-nous être parents ? En imitant nos propres parents ? Ou en faisant l'inverse de ce qu'ils nous ont appris ? Ou encore : allons-nous être capables de discerner et de trier ce que nous avons reçu et que nous voulons transmettre, de ce que nous ne voulons ni garder ni transmettre ?

Ce qui est possible n'est pas toujours souhaitable, ce qui est souhaitable n'est pas toujours possible. Ce qui est le plus facile dans l'immédiat cache, parfois, un évitement qui apparaîtra à long terme. Beaucoup de familles utilisent la télévision comme garde d'enfant. C'est méconnaître le fait que non seulement ce qu'il y voit est, le plus souvent, d'un niveau médiocre en termes d'apprentissage, mais que ce mode d'occupation engendre la passivité. L'enfant reçoit des images sans rien produire lui-même. C'est une démission de la relation aux autres. Nous retrouvons la même incitation à la passivité avec la nourriture rapide, prémâchée, souvent sucrée afin de séduire les consommateurs. Les enfants aiment cela,

alors les parents choisissent la facilité, le moindre effort. Les sucreries et les desserts tout prêts sont souvent mis dans le chariot des grandes surfaces par les enfants eux-mêmes, qui en ont vu la publicité à la télévision. Les parents cèdent pour éviter les cris et les caprices en public. L'alimentation sera donc le premier lieu de l'apprentissage, et la propreté sera le deuxième.



Cet ouvrage est une synthèse des grandes lignes à suivre pour réussir l'éducation de vos enfants. Vous n'êtes pas obligé d'adhérer à tout ce que nous proposons. Néanmoins, nous vous invitons à considérer qu'il y a de grandes chances pour que cela soit juste, et à expérimenter nos propositions. Certains points peuvent vous paraître évidents, à la limite du poncif ; ils sont seulement pleins de bon sens.

La transposition des principes que vous trouverez dans ce livre à d'autres groupes que la cellule familiale est évidente. La loi régit le groupe. Certains pays nordiques ont créé, dans les écoles, des groupes de parents en fonction de la classe d'âge de leurs enfants. Cette occasion de mettre en commun son expérience, de façon souvent conviviale et autogérée, donne des idées, adoucit les rigidités, apporte du soutien aux hésitants et procure aux enfants un sentiment de protection du fait que les parents font front commun pour leur bien-être. Au lieu de s'arroger un savoir qu'elle n'a pas, l'Éducation nationale pourrait transmettre en son sein, à ses cadres et à ses employés, les valeurs éducatives de base ; puis, elle les transmettrait aux parents, autant par l'exemple que sous la forme de

réunions interactives. Cela rendrait plus cohérent le projet éducatif, puisque les mêmes préceptes seraient appliqués dans l'établissement et à la maison. L'éducation est une responsabilité individuelle et collective.

Je ne prétends pas détenir la vérité sur l'éducation, d'autant que cette notion varie d'une culture à l'autre. Un enfant amazonien vivant de cueillette n'aura pas les mêmes règles alimentaires qu'un enfant européen. Il en sera de même du rapport au corps et à la nudité. La structure familiale en pays tamoul ne pourra pas être comparée à celle des pays slaves. Je vous propose donc le regard d'un professionnel français, regard qui s'est élaboré progressivement, à partir de l'observation et de l'expérience, au cours de mes nombreux voyages dans le monde entier. Mon observation se fonde sur ce qui fonctionne ; j'en ai extrait les procédés communs aux populations de tous les continents et, surtout, j'ai voulu comprendre à quelles caractéristiques des sociétés occidentales du troisième millénaire correspondaient ces procédés. Près de trente années passées à l'écoute des maltraités de l'éducation, qu'ils soient les victimes d'une éducation opprimante ou perdus dans un univers aux limites insuffisantes, comme des aveugles dans un bâtiment sans murs, m'ont contraint à réfléchir quotidiennement aux notions de « trop » et de « pas assez ».

Je ne manquerai pas, non plus, de m'appuyer sur mon expérience personnelle d'enfant et sur les vingt ans de psychothérapie personnelle qu'il m'a fallu faire pour apurer mon enfance. Mon expérience de père a, bien sûr, considérablement contribué à clarifier mon point de vue. Que mes enfants trouvent, ici, le témoignage de ma gratitude pour ce qu'ils m'ont appris. Maintenant, j'accède à la fonction d'« ex-père » en devenant grand-père.

Mes missions de formation dans les domaines de la santé, de l'éducation, de la négociation, de la formation d'éducateurs, de la résolution de conflit et de la gestion de la violence, m'ont permis de recueillir une multitude de témoignages et de rencontrer autant de situations spécifiques. Ma femme, Geneviève, formatrice d'éducateurs spécialisés, possède une grande expérience de l'éducation réparatrice au bénéfice des enfants placés par la justice en famille d'accueil. Elle a contribué à me faire connaître une facette de la réparation éducative que je ne soupçonnais pas.

Enfin, ma participation à de nombreuses réunions et débats sur le thème de l'éducation sexuelle — lorsque se posait la question de savoir si elle devait être faite par les parents, en famille ou à l'école par les enseignants — m'a fait entrevoir les enjeux de société, avec toutes les finalités idéologiques et politiques qui s'y rattachent.

## Chapitre 1

# L'éducation, enjeu social

### *La loi fonde le groupe*

La loi, référent commun, fonde le groupe. Dès que deux ou, *a fortiori*, un plus grand nombre de personnes organisent la vie ensemble, un certain nombre de rituels vont se mettre en place pour gérer le quotidien.

Le couple fonde la famille ; c'est la rencontre de deux personnes différemment sexuées (deux personnes de même sexe forment une paire) qui pose les bases de ce qui sera, avec la venue d'un enfant, une famille. Ce couple s'organise à partir des valeurs communes aux deux partenaires. Elles sont souvent issues des valeurs de leurs propres familles, ou elles ont été élaborées ensemble et sont, donc, spécifiques. Ces valeurs varient d'un couple à l'autre ; chaque milieu social, chaque région, chaque pays a ses spécificités. Ce n'est pas tant le contenu de ces valeurs qui importe que le fait qu'elles soient reconnues par les deux partenaires comme un référent qui devient le socle sur lequel repose la vie partagée. Parfois, elles

différent, et des concessions doivent être faites pour que la bonne entente règne.

Tous les couples ne se forment pas sur un projet commun ; l'attirance, l'immédiateté du désir ou la venue non désirée d'un premier enfant précipitent parfois le couple de rencontre en couple parental, et neuf mois de grossesse ne sont pas excessifs pour se préparer à fonder une famille. Nous avons souvent dit que ce qui marque le début des choses influe toujours sur la suite des choses. Ce temps de partage et de réflexion sur les valeurs que l'on veut développer en commun sera la première pierre de l'édifice ; l'empreinte se retrouvera tout au long de la vie familiale, des années durant. Cette loi familiale commune servira d'appui, telle la main courante d'un escalier, chaque fois que l'équilibre sera menacé ; connue de tous, elle devient un référent commun qui soude et organise les relations au sein du groupe.

La loi peut, à tout moment, être remise en cause et être modifiée pour être plus adaptée. Les modalités d'élaboration de la nouvelle loi peuvent se faire de manière collégiale, la décision finale revenant toujours aux fondateurs du groupe familial que sont les deux parents. Rien n'est plus dévastateur qu'un groupe aux lois mal définies ou absentes. Imaginez un peintre qui devrait réinventer les couleurs à chaque touche de peinture. La loi saine est une loi qui a des raisons concrètes et transparentes (le *trans-parent* venant des parents), que l'on peut expliquer sans faux-semblant ; l'évidence parle d'elle-même. Une loi claire offrira aux enfants, à différentes étapes de leur croissance, toutes les possibilités de s'affronter et de s'opposer, si nécessaire. Elle permettra, à l'âge adulte, de se séparer pour aller fonder ailleurs une autre famille.

Comme le peintre, utilisez des couleurs en tube, toutes faites ; composez les nuances spécifiques à votre foyer. Il n'y a pas de honte à reprendre ce qui fonctionne ailleurs, à copier ce qui réussit, pour se l'approprier. Surtout, ne vous laissez pas séduire par les sirènes du laxisme qui prétendent qu'il est interdit d'interdire, que le « chacun pour soi » autorise toutes les libertés, sans contenant et sans limites. Pour boire de l'eau et la conserver, il est nécessaire d'avoir un contenant qui la limite et la contraint ; vos enfants, pour grandir, ont aussi besoin de ces berges.

## *L'inventaire de nos valeurs*

L'inventaire de nos valeurs peut se faire de plusieurs manières. Je vais vous en proposer trois ; essayez-les et voyez ce que vous en tirez. Pour ces exercices, vous allez avoir besoin d'un bloc de papier et d'un crayon.

### **Ce qui est essentiel pour vous**

Installez-vous dans un lieu calme et sûr. Fermez les yeux, remontez dans le temps, allez rendre visite à vos grands-parents. Rencontrez-les individuellement, l'un après l'autre, et demandez-leur ce qui est important dans la vie : « Qu'est-ce que vous me recommandez principalement de faire ? » « Qu'est-ce qui est absolument interdit ? » Notez les réponses pour chacun d'eux.

Puis, faites de même avec vos parents, avec les figures d'autorité qui ont eu de l'importance dans votre vie. Vous pouvez aussi interroger des personnages historiques pour lesquels vous avez de l'admiration. Vous pouvez faire cet exercice même si vous êtes orphelin et que vous

n'avez connu aucun de vos ascendants : choisissez les figures éducatives qui vous ont permis de vivre jusqu'à ce jour — les amis les plus précieux, les philosophies que vous estimez, voire les croyances religieuses. Ceci fait, faites le tri et voyez ce qui est essentiel pour vous.

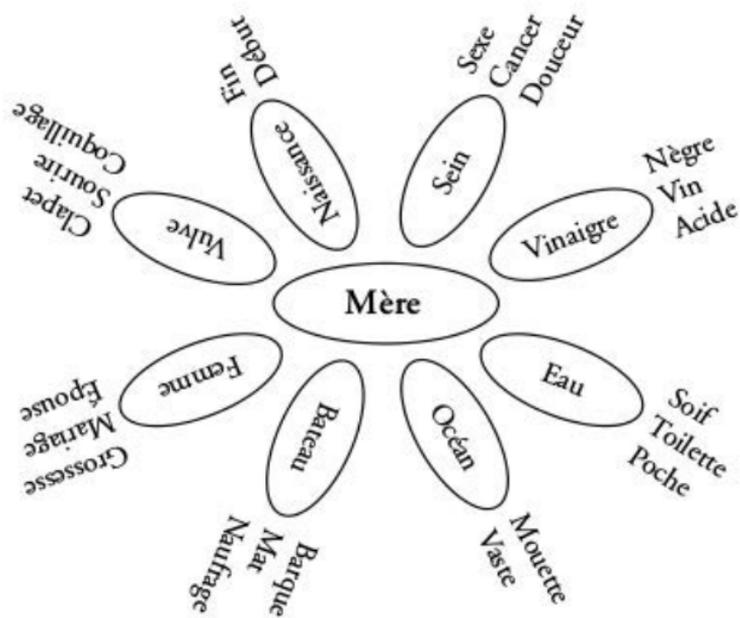
### **La carte mentale**

La carte mentale est aussi un bon outil pour faire l'inventaire de ses valeurs. Placez, au centre d'une feuille de papier, un seul mot tel que valeur, règle, loi, couple, famille, enfant. Entourez-le puis écrivez tout autour, tels les pétales d'une marguerite, des mots que vous aurez associés. Vous constituez ainsi votre premier cercle d'association. Recommencez l'opération à partir des mots de cette première couronne, en associant à chacun d'eux deux ou trois mots nouveaux. Votre pensée, ainsi stimulée, s'est mise en route ; il vous reste maintenant à trier l'essentiel du superflu et à hiérarchiser vos valeurs.

### **Le questionnement des extrêmes**

Le questionnement des extrêmes est un autre moyen pour explorer nos valeurs. Posez-vous des questions extrêmes : « Je ne veux pas mourir sans avoir accompli... » « Si j'étais un saint, je ferais... » « Si j'étais le pire des renégats, je ferais... »

Les valeurs se forgent au cours des générations, elles s'accumulent ou se perdent au gré des épreuves et des époques. La contribution que nous apportons doit être adaptée à nos besoins et aux circonstances auxquelles nous sommes confrontés. Il est donc important de confronter nos valeurs personnelles aux modes ou aux exigences culturelles de groupes de pression qui



**Fig. 1. Exemple de carte mentale**

La carte mentale, constituée par associations d'idées, permet de faire l'inventaire de ses valeurs.

cherchent à promouvoir des idées auxquelles nous n'adhérons pas.

### *Les liens d'appartenance*

À qui appartient la mère, le père et l'enfant ? Cette question peut paraître sommaire et sans justification, car chacun s'appartient avant tout à lui-même. Mais il s'agit là de montrer avec quel membre de la famille chacun est censé avoir des liens prioritaires. Dans le mot

« prioritaire », nous entendons d'abord « premier ». Parfois, les pôles se confondent, ce qui crée une incohérence dans la cellule familiale.

Le propre de tous les mammifères est d'agir en fonction de liens et d'attachements qui se sont hiérarchisés dès l'origine, ou dès l'enfance, et qui servent de trame à la vie sociale du groupe. Ainsi, chacun se situe dans un territoire social où il connaît sa place et son rang par rapport aux autres. Ces liens s'élaborent probablement dès la conception, par le biais de l'attente des parents et de la place qu'ils donnent à l'enfant à venir dans leur couple.

Malheureusement, des éléments extérieurs, ou parfois des modes, viennent perturber ce système de liens. Les parents pensent souvent bien faire en agissant à l'inverse de ce qu'ils ont eux-mêmes vécu ; mais ce grand écart les met dans des situations qui dysfonctionnent alors que tous les éléments sont de qualité. Quand un homme et une femme se choisissent pour devenir mari et femme — époux et épouse —, ils s'appartiennent mutuellement et socialement ; ils sont alliés et associés face à la société qui les entoure. Cette alliance est prévue et énoncée dans la durée. La venue du premier enfant ne rompt pas ce lien ; il le transforme, le couple devenant famille. Certes, la mère allaitante est entièrement tournée vers son enfant pendant les premiers mois ; mais son appui est son mari, et non son enfant. L'amour qu'elle donne à chacun d'eux et les liens qui l'unissent à l'un et à l'autre sont de nature totalement différente, et une frontière générationnelle doit s'installer entre l'enfant et le couple parental. C'est clair : la mère appartient au père, même si son rôle implique qu'elle se consacre en priorité aux enfants. Un père qui parle de leur mère à ses enfants dira : « Soyez respec-

tueux envers ma femme », plutôt que : « Soyez respectueux envers votre mère. » Nous abordons là le rôle séparateur du père.

Il en sera de même pour le père, qui est clairement l'homme de la mère. La place est prise, les filles n'auront qu'à bien se tenir car Maman tient à son homme. La mère pourra s'interposer chaque fois qu'une de ses filles tentera de faire alliance avec le père pour la détrôner.

La mère est le pôle essentiel de l'enfant ; c'est avec elle qu'il fonde le premier lien d'attachement indispensable à la vie. Mais, très vite, ce lien devra se vivre sous le regard tiers du père. Car la mère « s'appartient » d'abord à elle-même — tout du moins dans nos sociétés judéo-chrétiennes. Ensuite, par son choix de faire couple avec son mari, elle « appartient » prioritairement à cet époux. La réciproque est vraie : l'homme est avant tout « mari partenaire » de sa femme avant d'être père. Ils se sont choisis, ils priment donc tout ce qui vient ensuite. Le mari « appartient » à son épouse avant d'être le père de ses enfants.

Tout cela semble un peu désuet, à notre époque où certains s'efforcent de bouleverser un certain ordre établi depuis des siècles, refusant le mariage mais exigeant le PACS, pacte civil de solidarité, appelant couple ce qui n'est que paire et revendiquant des droits de « parentalité » lors d'unions délibérément choisies dans la stérilité, puisqu'elles concernent des personnes de même sexe. Dans ces cas marginaux, il semble que la confusion entre possession et appartenance ne permette pas de différencier l'alliance de l'emprise ni la fusion de l'union. La conséquence est un déni de la capacité à choisir le cours de sa vie et la perte de la responsabilité.

## *À qui appartient l'enfant ?*

La question suivante est, bien sûr, celle-ci : à qui appartient l'enfant ? La mère serait tentée de le réinvaginer et d'en faire, pour toujours, son jouet. Cela empêcherait l'enfant de grandir en s'individualisant pour devenir, un jour, un adulte autonome, capable de fonder lui-même un nouveau couple et une famille. C'est là que le père va devoir exercer sa fonction de séparateur. Il va s'interposer dans la relation mère enfant et « reprendre » sa femme pour lui, afin qu'elle occupe sa place d'épouse avant celle de mère.

Pendant des siècles, les femmes ont quitté le nom de leur père pour prendre celui de leur mari, soulignant ainsi un changement visible d'autorité au sein de la famille élargie. Depuis peu, cet usage a changé ; les enfants peuvent choisir de porter à la fois le nom de leur père et celui de leur mère. Nous aurions pu nous passer de cette mesure, soi-disant indispensable à la Nation et qui va donner du fil à retordre aux notaires et aux juristes.

L'enfant s'appartient d'abord à lui-même, en tant que personne humaine en devenir. Ensuite, son éducation « appartient » au couple uni, détenant l'autorité parentale ; c'est ensemble et solidairement qu'ils doivent partager l'éducation du produit de leur union. Cette autorité parentale s'exerce jusqu'à la majorité légale ; elle ne vient aucunement en contradiction avec la responsabilité individuelle et croissante de l'enfant, qui apprend à réaliser ses projets dans les limites établies par ses parents. Le professionnel de la thérapie que je suis précise que le mot « appartient » n'est pas juste si on l'entend comme la subordination de l'enfant à ses

parents. Dans certaines situations, lorsque les parents sont mentalement et psychologiquement défaillants, agir pour le bien de l'enfant consiste à le séparer de ses parents. L'enfant ne doit en aucun cas être utilisé pour soigner l'un de ses parents, comme s'il était un médicament. Parfois, dans des familles pathogènes, il est préférable de séparer la fratrie pour que chacun puisse trouver sa place sur des bases saines, remises en ordre dans un lieu de réparation, plutôt que de laisser les enfants dans des situations chaotiques, avec des alliances pathogènes établies dans la crise.

L'enfant appartient également aux deux parents, chacun étant habilité à aimer, à protéger et à sanctionner, pour le bien de l'enfant. Ce n'est pas : « Occupe-toi de ton fils qui pleure », mais : « Notre fils pleure, qui va s'en occuper ? » Malheureusement, certains couples se sont partagé les enfants : certains sont les préférés du père, d'autres de la mère. C'est une situation fondamentalement injuste, car les enfants non séparés de la mère auront beaucoup de mal à développer leur individualité pour devenir eux-mêmes. L'homosexualité n'est pas innée mais consécutive à cette non-séparation de l'enfant d'avec sa mère pour aller rencontrer la différence. Souvent, la mère de l'homosexuel est envahissante et possessive, elle fait de son fils « son petit homme » et lui donne la place du père.

Tout cela peut paraître un peu caricatural — les jeux internes à la famille étant, en fait, plus complexes. Mais le but est, ici, de donner les grandes lignes, à charge pour chaque couple d'utiliser ces informations pour se situer.

Les parents ont quelquefois du mal à tenir, seuls, leur rôle. Il s'établit alors des sortes de démissions, des glissements successifs de l'autorité et des instances de décision

vers les enfants. C'est le cas des parents qui demandent à leur enfant s'il souhaite un frère ou une sœur avant de le concevoir. Il en est de même de cette habitude fort répandue qui consiste à faire part de la naissance d'un nouveau bébé par l'intermédiaire des autres enfants. « C'est déjà suffisamment difficile d'accepter la venue, dans la famille, d'un nouveau membre qui va prendre ma place et m'emprunter mes jouets ; il faut, en plus, que je l'annonce avec joie, comme si c'était moi qui avais décidé de le concevoir ! » Attention, aussi, à ne pas confier aux aînés la mission d'élever les plus jeunes : ils se retrouveraient parents avant l'âge et sans l'avoir choisi. Ils ont droit, eux aussi, à une enfance.

La symbolique a une part capitale dans l'ordre des structures ; c'est elle qui anime le processus qui, comme nous le verrons plus loin, a toujours la prédominance sur le contenu. Le désir de faire un nouvel enfant n'est pas toujours conscient. Mais, lorsqu'il l'est, la décision d'ajouter un membre à la famille émane des parents et non des enfants déjà nés. Souvent, les parents associent leur désir d'enfant à la joie présumée que l'enfant précédent aura d'avoir un petit frère ou une petite sœur comme partenaire de jeux. C'est la confusion entre leur désir et le désir imaginé de leur enfant ; c'est aussi la confusion entre le processus — agrandir la famille — et le contenu : cela fera plaisir à l'enfant déjà né. Au premier chef, cela inverse la hiérarchie des décisions. Qui décide de la destinée du groupe : les parents ou l'enfant ? Généralement, les enfants sont encore trop jeunes pour avoir élaboré de tels désirs de frère ou sœur. Le faire-part « Jeannot est heureux de vous annoncer la naissance de sa sœur Jeannette » constitue un contresens qui, en lui-même, semble anodin, mais qui montre que les parents

n'ont pas compris que le nouvel arrivant est un intrus pour les enfants déjà nés et un rival potentiel, surtout si les naissances sont rapprochées. L'accès à la mère doit maintenant être partagé ; les seins que, jadis, il croyait lui appartenir en propre, sont maintenant donnés à cette chose braillarde devant qui tous les adultes s'extasient. Tous les vêtements qu'il portait, ainsi que certains de ses jouets, sont donnés à l'intrus. L'enfant est mis devant des impasses et des contradictions qui l'amènent à culpabiliser de ses sentiments hostiles ou l'obligent à composer, pour ne pas risquer de perdre l'affection de ses parents. Soyons clairs : l'enfant n'a rien demandé pour lui-même, ce n'est pas lui qui a fait l'amour dans le secret de la chambre des parents. Cet enfant, il ne lui appartient pas, il est à eux. S'il était en état de s'exprimer, il hurlerait : « Pas question de me refiler le bébé ; c'était mieux avant, quand j'avais l'attention de mes deux parents pour moi tout seul ; je n'ai rien demandé, moi ! »

Alors, comment faire ? Simplement, dire la vérité : « Cet enfant, Papa et Maman en avaient envie parce qu'ils veulent avoir une grande famille ; nous voulons continuer à faire des enfants parce que nous sommes heureux de t'avoir (tu ne nous as pas déçus). Tu n'es pas obligé d'aimer ton frère ou ta sœur ; nous, ses parents, nous allons l'aimer comme nous t'aimons pour qu'il grandisse bien, comme toi. Lui ou elle n'est pas obligé de t'aimer ; nous sommes là pour cela. Au fil du temps, vous allez apprendre à vous connaître ; peut-être que vous allez vous aimer très fort, peut-être que non. À cela, nous, les parents, nous ne pourrons rien faire ; c'est entre vous que cela va se construire. » La jalousie ne peut pas être évitée ; mais, dès les premiers moments, il importe de souligner que chaque personne est différente et que, du

fait de cette unicité, nous ne pouvons aimer deux personnes de manière semblable. Les parents aiment chacun de leurs enfants différemment ; cela explique les apparentes disparités que chaque enfant pourra dénoncer en revendiquant la même chose que l'autre.

S'il est un mythe intrafamilial auquel il faut renoncer, c'est bien celui de l'égalitarisme qui gomme toutes les différences. Je connais des familles où tous les enfants ont le même cadeau de Noël : « Comme cela, il n'y a pas de jaloux. » Quel appauvrissement des relations lorsque l'on ne sait plus distinguer l'un de l'autre ! J'ai même connu une famille de cinq garçons et une fille où le père avait choisi d'appeler chacun de ses fils du même prénom : Jean. Quelle absence totale de différenciation ! La mère, pour s'y retrouver, avait traduit ce prénom en différentes langues ; il y avait donc Jean, John, Ivan, Johan et Giovanni...

## Chapitre 2

# Psychologie et éducation

### *Le mécanisme de l'apprentissage*

Konrad Lorenz<sup>1</sup> nous a montré l'importance du phénomène d'imprégnation sur l'organisation de la vie, notamment des oiseaux : lorsque, dès l'éclosion, des oisillons ou des canetons se trouvent en présence d'une personne — ou d'un objet — autre que leur mère biologique, ils l'investissent automatiquement comme figure maternelle. Il peut s'agir d'une femelle d'une autre espèce, comme une poule ou un chien, d'un jouet mécanique ou d'un humain. Pendant toute la durée de leur vie, ces animaux gardent un attachement puissant à l'égard de ce premier investissement du lien. Konrad Lorenz était ainsi suivi dans tous ses déplacements extérieurs, qu'il aille aux champs ou se baigner dans un lac, d'une portée d'oies cendrées. C'est en se fondant sur ce phénomène que des

---

1. L'un des fondateurs de l'éthologie, étude du comportement animal.

films comme *L'Envolée sauvage* ou *Le Peuple migrateur* ont été préparés. Des œufs placés en couveuse ont été exposés, plusieurs heures par jour, aux bruits de moteurs d'avions ultralégers motorisés (ULM). Dès l'éclosion, les animaux ont été mis en présence des odeurs et des sons de ces appareils. Arrivés à l'âge adulte, ils n'ont eu aucune difficulté à voler derrière les ULM équipés de caméras qui les filmaient en plein vol.

Il en est de même pour l'ensemble des mammifères, avec cette spécificité dans le lien d'attachement que la hiérarchie dominant-dominé se met en place de manière plus évidente que chez les oiseaux. (Pour ceux qui voudraient approfondir ce sujet passionnant, je recommande la lecture des ouvrages de John Bowlby, de Donald Winnicott, de Berry Brazelton et de Boris Cyrulnik.)

L'enfant, dans une identification progressive à ses deux parents, va imiter les attitudes et les comportements qui lui apporteront la reconnaissance dont il a besoin. D'une manière générale, nous répétons ce qui fonctionne et cessons de faire ce qui ne produit pas l'effet attendu. Le petit enfant sait très vite ce qu'il doit faire pour satisfaire Maman ou pour la mettre en colère. Il expérimentera tour à tour les deux attitudes pour identifier sa propre position relationnelle : qui, des deux, est dominant et qui est dominé. En grandissant, il passera par des étapes d'identification plus précises où, tout en développant son individualité, il imitera les traits de fonctionnement qui sont en rapport avec son identité sexuelle. C'est, au début, une simple imitation, un « copier-coller » : « Je suis un garçon, comme Papa ; j'imité, à l'identique, ce que Papa me montre. » L'imitation peut aussi se faire à contre-pied : « Je fais tout différent de Papa. » Nous verrons qu'en fin de compte, cela marche aussi. Lorsqu'il

existe une grande incohérence entre les deux modèles parentaux, l'enfant est en difficulté, écartelé entre les deux polarités qui s'offrent à lui et qui ne sont pas conciliables.

Tout exemple de comportement congruent<sup>1</sup> donné par les parents alimente, de toute évidence, les fondements de l'éducation ; il constitue un élément du cadre que les parents ont intégré et qui se transmettra à leur enfant, quasiment dans son biberon. Si tel est votre cas, vous pouvez dès à présent cesser de lire ce livre : vous avez tout compris. Éduquer n'est rien d'autre que donner à un enfant le mode d'emploi de la vie qui se présente devant lui. Il doit détenir les outils et la façon de les utiliser, et cela doit fonctionner en lui évitant, comme au jeu de l'oie, de passer par les cases « hôpital », « prison », « divorce », « dépression », etc. Les règles, seules, ne suffisent pas ; il faut, pour être pleinement dans la vie, une flexibilité et une acceptation de la frustration qui permette de s'adapter aux épreuves, au-delà de la survie. Cela ne s'apprend pas dans les livres, mais dans un mélange relationnel subtil alliant le bon sens, l'amour et l'exemple donné d'une génération à l'autre. Lorsque les grands-parents soutiennent les parents dans leurs efforts éducatifs, cela constitue un facteur de transmission aux petits-enfants.

---

1. Il y a congruence lorsque les différents comportements d'une même personne sont en accord les uns avec les autres et sont orientés vers le même objectif.

## *Les connaissances de base*

Ce livre est fondé sur les concepts de l'Analyse Transactionnelle (AT), à la fois méthode de psychothérapie et outil de compréhension des comportements. Elle promeut des valeurs spécifiques telles que le respect inconditionnel de la personne indépendamment de ses comportements — nous en reparlerons à propos des positions de vie —, la responsabilité individuelle et la transparence (ou « pensée du Martien<sup>1</sup> »).

L'Analyse Transactionnelle a l'avantage de proposer des connaissances théoriques accessibles à des personnes n'ayant pas de formation en psychologie. Son fondateur, Eric Berne, disait que les concepts devaient être compréhensibles par un enfant de huit ans. Vous ne trouverez donc pas, dans ces pages, de jargon. L'Analyse Transactionnelle possède un autre avantage majeur : celui de l'interconnexion des concepts entre eux, comme un jeu de Mécano ou de Lego. Il existe, en effet, des passerelles entre les différents concepts. Nous vous invitons à approfondir cette approche avec d'autres ouvrages dont vous trouverez les références dans la bibliographie.

### **Le scénario**

Le concept de scénario, développé par Eric Berne, répond aux besoins d'anticipation indispensable à la vie : « Que va-t-il se passer ensuite ? » Le petit enfant, face aux

---

1. La « pensée du Martien » désigne l'attitude qui pourrait être celle d'un Martien participant à une conversation avec des Terriens : ignorant nos usages en matière de communication, et notamment les sous-entendus et les non-dits, il dirait en toute franchise ce qu'il voit de façon évidente, ce qui lui saute aux yeux. Cette attitude correspond au langage de l'inconscient.

questions qui se posent à lui quant à sa vie future, tente d'apporter des réponses en fonction de son stade de développement. Avant même l'âge de six ans, il prévoit ce qu'il fera plus tard, si... Ses prévisions dépendent de ce qu'il observe et de ce qu'il connaît, à son âge, de ses parents. C'est donc à partir d'informations recueillies à un moment donné qu'il élabore un plan pour toute sa vie. Dès lors, on peut, comme dans une tragédie grecque, envisager la fin du scénario dès le lever de rideau. Le scénario est comme une signature qui se forge au jour le jour : il permet de lutter contre l'angoisse de l'imprévu et de donner une forme au chaos. Le revers de la médaille est que, lorsque l'on fait une prédiction, on a tendance à se comporter d'une façon qui permette à celle-ci de se réaliser. Le scénario va devenir une sorte de matrice qui, loin d'être de la prédestination, servira de moule au déroulement de la vie.

Richard Erskine a fait évoluer la notion de scénario définie par Berne. Il le considère comme un plan de vie que la personne met en place pour le temps qui lui reste à vivre, sous la pression de son environnement, et qui peut être remis en cause à tout moment, en fonction de nouvelles décisions. Souvent, je présente à mes élèves la notion de scénario comme un caddie de supermarché que l'enfant remplit de ce qu'il trouve dans les gondoles de la boutique familiale.

## **Les prédominances**

C'est Alain Crespelle qui m'a enseigné le concept de prédominances. Je pense que son apport personnel dans la synthèse des concepts rejoint les notions élaborées par les auteurs de l'école de Palo-Alto<sup>1</sup>.

Les prédominances constituent un ordre, une hiérarchie au moyen de laquelle nous affinons notre lecture de la réalité, afin de l'appréhender au plus près. Quand un savant observe une pierre, il pense qu'il décrit la pierre alors qu'il ne décrit que l'effet que la pierre a sur lui. Quand vous observez un iceberg, vous pouvez décrire la partie émergée alors que le danger réside dans les sept huitièmes qui sont immergés. L'utilisation des prédominances consistera, pour chaque observation, à se poser la question : qu'est-ce qui prime dans ce que j'observe ? Où est le véritable enjeu ? Comment ne pas courir après un leurre et laisser échapper l'objectif ? Le sage montre l'Étoile, le sot regarde le doigt. En utilisant les prédominances, nous disposons d'un outil simple et puissant — une sorte de colonne vertébrale — qui nous permet d'organiser les priorités de notre vie et de décoder la réalité qui nous entoure. Voici quelles sont ces prédominances.

- 
1. L'École de Palo-Alto, fondée dans les années 1950 par l'anthropologue Gregory Bateson, regroupe des chercheurs et des psychothérapeutes ayant analysé les règles qui régissent les individus lorsqu'ils communiquent entre eux. C'est à la fois une théorie de la communication et une thérapie par le changement. Le psychiatre Paul Watzlawick est un des représentants les plus connus de cette école.

PRÉDOMINANCES	
L'Inconscient	prime le Conscient
Le Sens	prime le Confort
Le Processus	prime le Contenu
Le Niveau psy	prime le Niveau social
L'Archaique	prime le Récent
Le Groupe	prime l'Individu
L'Appartenance, cohérence	prime la Survie

**Fig. 2. Tableau des prédominances**

Les prédominances nous permettent d'organiser les priorités de notre vie et de décoder la réalité qui nous entoure. (Réf. A. Crespelle 1991)

- ❖ *L'archaïque prime le récent.* Tout ce qui a eu lieu dans le passé a un effet, semblable à celui d'une matrice, sur ce qui est proche du présent, car c'est par le biais de ces événements anciens que se fait la lecture du réel. Autrement dit : ce qui marque le début des choses influe toujours sur la suite des choses. Imaginez une maison ancienne que vous devez restaurer. Les problèmes de fondations sont plus importants que les problèmes de façade, et refaire les fondations est plus coûteux que de modifier les ajouts récents.
- ❖ *Le processus prime le contenu.* La façon dont se déroule un événement nous en apprend plus que l'événement lui-même. Le processus répond à la question « Comment ? », alors que le contenu répond à la question « Quoi ? ». Les adolescents sont très forts pour

vous entraîner dans le contenu alors que le problème à régler se situe dans le processus. Imaginons, par exemple, qu'il ait été convenu de ne pas allumer la télévision tant que les devoirs ne sont pas faits. L'enfant regarde un match de football. Confronté à son parent, il répond : « Quoi ! Je n'ai pas le droit de regarder le foot ? Tous mes potes regardent le foot ! Pourquoi tu es contre le foot ? » Si on ne discerne pas instantanément que le contenu — le football — est une fausse piste, nous risquons de perdre beaucoup de temps dans les méandres de ce sport alors que le problème réside dans la transgression de ce qui a été convenu. Malheureusement, cette feinte est également utilisée par des hommes politiques qui manient la langue de bois ; elle est donc largement répandue.

- ❖ *L'inconscient prime le conscient.* Tout ce qui a été refoulé hors de notre champ de conscience émerge de nouveau dans l'ici et maintenant, à notre insu. C'est le cas des lapsus ou de certains passages à l'acte répétés. Une personne peut exprimer sincèrement un objectif mais agir à son encontre, sans savoir pourquoi elle retombe inlassablement dans l'ornière. « C'est plus fort que moi. » Par définition, ce qui est inconscient ne peut pas être traité tant que ce n'est pas porté sur le plan de la conscience. Le phénomène du disque rayé — la répétition — est une indication claire de la nécessité de faire un petit tour en psychothérapie.
- ❖ *Le sens prime le confort.* On dit aussi que le besoin de cohérence prime le besoin de survie. Cela signifie que l'ensemble des décisions, issues de son scénario, que l'individu prend au cours de sa vie, structure et encadre chacun de ses gestes, et que sa loyauté à cette cohérence peut aller jusqu'à lui faire mettre sa vie en

danger plutôt que de changer. « Périclès la République plutôt que les principes ! »

Certaines maladies immunodéficientes sont la manifestation explicite de ce conflit interne entre deux pulsions contradictoires ; nous appelons cela des impasses.

- ❖ *Le niveau psychologique prime le niveau social.* L'image de l'iceberg est la métaphore la plus éclairante de cette prédominance : ce qui est apparent est secondaire, en regard de la partie cachée. C'est l'arbre qui cache la forêt. Dans les situations de résolution de conflit, c'est une prédominance importante qu'il ne faut pas perdre de vue, car il vaut mieux donner le change en acceptant de perdre sur le plan social pour pouvoir gagner sur le plan psychologique. Quand le pape Jean-Paul II est allé à Cuba, le dictateur Fidel Castro lui a imposé de dire la messe face au public cubain, et du monde entier, sous un portrait géant de Che Guevara. Le pape s'est soumis, mais c'est dans cette situation qu'il a prononcé son homélie la plus ferme sur le respect des droits de l'Homme et de la liberté religieuse, inaliénable.
- ❖ *Le groupe prime l'individu.* La prégnance du groupe et ses besoins contraignent et influencent l'individu. C'est le principe du vote à main levée, si cher aux syndicats totalitaires, où l'individu s'efface sous la pression de la foule qui l'entoure. Nous connaissons bien, aussi, l'effet d'entraînement aux exactions qui se produit lors de manifestations où des personnes, au demeurant respectueuses de la loi, se laissent entraîner à commettre des actes qu'elles n'envisageraient jamais d'accomplir individuellement.

Les prédominances permettent de s'interroger, à chaque instant, sur l'essentiel et de décider quel objectif nous voulons poursuivre, étant donné qu'il est clair qu'on ne peut pas les poursuivre tous. Ces outils psychologiques efficaces devraient être expliqués clairement à ceux à qui on les applique. Considérez comme une victoire le moment où votre disciple vous prend en flagrant délit : vous tentiez de faire passer le contenu avant le processus. Ce sera la preuve que vous êtes un bon pédagogue. Pour compléter le thème des prédominances, nous allons soulever certains points posés par les notions, souvent confuses, de réel et de réalité.

Une bouteille d'un litre peut être à moitié pleine, à moitié vide ou remplie par cinquante centilitres de liquide. Les trois lectures sont justes ; elles correspondent à la réalité, c'est-à-dire au regard que nous portons sur le réel à travers les lunettes de notre histoire. Nous pouvons penser qu'il y a assez de liquide pour finir la soirée (l'abondance), qu'il n'y en a pas assez et que nous allons manquer (la pénurie) ou nous pouvons, tout simplement, ne pas éprouver d'émotion et considérer une mesure chiffrable et pondérable : un demi-litre (nous n'avions pas dit que cela se buvait). Cela correspond à la réalité, notre réalité individuelle et personnelle ; ce n'est pas le réel qui, lui, est unique. Cela introduit la notion de relativité, que je considère comme une étape de croissance. Le réel n'est jamais relatif, alors que le regard porté sur le réel est toujours relatif. Lors d'échanges avec autrui, nous interprétons le réel ; nous entrons donc dans la subjectivité. Cette interprétation du réel est de notre responsabilité — responsabilité que l'on confond souvent avec la culpabilité. La responsabilité concerne « répondre à » ou « répondre de » ; la culpabilité, elle, concerne la faute.

## Les signes de reconnaissance

Les relations entre les humains sont régies par des règles de communication et par des unités d'échanges que l'on nomme des signes de reconnaissance. Ce qui nous intéresse, c'est la fonction nutritive de ces signes de reconnaissance, qui façonnent progressivement ceux qui les reçoivent et confirment ceux qui les donnent dans leur position de vie (voir les positions de vie, page 50). On classe les signes de reconnaissance en deux grandes catégories : les positifs et les négatifs. Il est évident qu'un enfant nourri de signes de reconnaissance négatifs tels que : « Tu es laid, idiot, sale, menteur », n'aura pas la même estime de soi que celui à qui ses parents disent : « Tu es beau, compétent, soigneux, je te fais confiance. »

Les signes de reconnaissance positifs et négatifs sont ensuite divisés chacun en deux nouvelles catégories : les conditionnels et les inconditionnels. Les conditionnels indiquent la condition à remplir pour s'adapter au désir du parent : « J'aime quand tu fais tes devoirs en silence. » « Je ne veux pas que tu sortes sans prévenir. » Ils montrent la condition à remplir pour être adapté à la situation. Les inconditionnels sont sans appel : « Tu es idiot, tu es nul, tu es génial. » Aucune initiative n'est sollicitée de la part du destinataire de ces messages.

Cette nourriture relationnelle nous renvoie à un concept que nous rencontrerons souvent, celui de la *manducation*. Ce mot, qui signifie à la fois « manger » et « se nourrir de », fait le lien entre ce que nous ingérons et ce que nous devenons, tant au plan alimentaire qu'au plan psychologique. Nous avons donc tendance à devenir ce dont nous nous nourrissons. De nombreuses études ont montré que la profusion de films violents, pornographiques et irrespectueux avait eu une influence sur le seuil de

passage à l'acte des criminels. Les signes de reconnaissance façonnent notre vie relationnelle avec les autres et notre perception du monde. Voyons cela plus en détail.

- ❖ *Les signes de reconnaissance inconditionnels positifs* mènent à l'autonomie s'ils sont justes et authentiques : « Je t'aime comme tu es. » « C'est bien que tu existes. » Mais ils ne doivent pas être exclusifs, sous peine de conduire à la fabrication d'un enfant roi tyrannique. Dans leur contenu, certains signes de reconnaissance semblent être inconditionnels positifs, alors qu'ils ne le sont pas, même s'ils commencent par « Chéri », « Mon amour » ou « Mon petit cœur ». Le ton de la voix et l'attitude – le langage non verbal – expriment plutôt la réprobation.
- ❖ *Les signes de reconnaissance inconditionnels négatifs* mènent à l'aliénation et à la folie s'ils sont permanents : « Tu es nul, idiot, taré. » « Tu finiras comme ton oncle (qui est en prison). » Ce sont des appellations fermées, qui ne contiennent aucune option de changement pour l'enfant puisqu'on ne lui indique pas quelle est la condition nécessaire pour satisfaire la demande et pour progresser dans sa croissance. Ils sont toxiques et engendrent la violence. Trois signes de reconnaissance inconditionnels négatifs consécutifs équivalent pour l'enfant à un message terrible : « N'existe pas ! »
- ❖ *Les signes de reconnaissance conditionnels positifs* développent l'estime de soi et donnent de la confiance. Ils s'adressent aux actes de la personne : « Bravo ! tu as réussi ce gâteau, il est bien moelleux. » « Votre démonstration est remarquable, elle est très claire ; il n'y a rien à ajouter. » Cela renforce la personne dans sa capacité à réussir. Lorsqu'ils sont exclusifs, les signes de reconnaissance

conditionnels positifs risquent d'inviter à la soumission et au « Fais-moi plaisir » : « J'aime quand tu es sage. » « Si tu obéis à Maman, elle va guérir. » La personne qui est principalement nourrie de ces messages fera passer les besoins des autres avant les siens propres.

- ❖ *Les signes de reconnaissance conditionnels négatifs* sont le levier de l'éducation : ils pointent les dysfonctionnements et prescrivent le moyen d'y remédier. Prenons l'exemple d'un enfant qui obtient une mauvaise note dans une matière où il réussit habituellement : « Visiblement, tu n'as pas assez travaillé, reprends-toi. »
- ❖ *Les signes de reconnaissance conditionnels positifs et négatifs* sont stimulants et invitent à changer son comportement. Ils ont l'avantage de contenir l'information nécessaire pour satisfaire la demande de l'éducateur. Lorsque l'atmosphère est à la confiance, il est possible de les compléter par des explications qui permettent à l'enfant d'augmenter ses connaissances et de muscler son propre Parent (voir les États du Moi, page 133).

Les signes de reconnaissance sont appelés *strokes* en anglais, langue d'origine de l'Analyse Transactionnelle. Ce mot signifie à la fois « coups » et « caresses ». Ainsi, le récit de Claude Steiner *Le conte chaud et doux des Chaudoudoux*<sup>1</sup> montre aux lecteurs, enfants et adultes, que l'utilisation des signes de reconnaissance influe directement sur le degré de bonheur, autant du fait de la nature que de la qualité des échanges qui circulent entre

1. Traduction et adaptation de François Paul-Cavallier, illustrations de Pef. Paris, InterEditions, 1984.

les individus. Ils prouvent que l'on s'enrichit de ce que l'on donne. Les signes de reconnaissance conditionnels concernent le *faire* et l'*avoir*. Les signes de reconnaissance inconditionnels concernent l'*être*.

## Les besoins

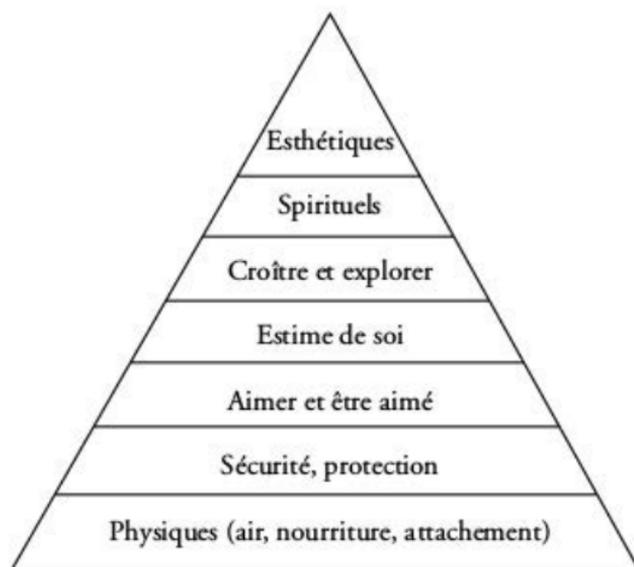
Notre époque fait nombre de confusions, l'une d'elles étant de confondre les désirs et les besoins. Les premiers, quand ils ne sont pas satisfaits, engendrent une frustration et une réorientation de l'énergie afin de trouver une issue de substitution satisfaisante. Les seconds, quand ils ne sont pas satisfaits, engendrent progressivement l'inconfort, puis le malaise, enfin la maladie et, quand cela perdure, la mort. Le besoin est donc essentiel à la vie. La pulsion de vie<sup>1</sup> dont parle Sigmund Freud est cette quête de la satisfaction des besoins pour maintenir la vie.

Comme tous les mammifères, l'Homme a, en premier lieu, besoin d'attachement — tant sur le plan physiologique (la pénétration du spermatozoïde dans l'ovule, puis la nidification de l'ovocyte dans la paroi utérine, enfin le lien par le cordon ombilical) que sur le plan psychologique — pour que la croissance se mette en route. S'il n'y a pas d'attachement, il n'y a pas de vie<sup>2</sup>.

Le psychologue Abraham Maslow (1908-1970) a développé une recherche approfondie sur la hiérarchie des besoins. Par la suite, des formateurs ont illustré son

- 
1. La théorie des pulsions (pulsion de vie opposée à pulsion de mort), introduite par Freud dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), est une des bases de la psychanalyse. Lorsque la parole cesse ou est empêchée, la pulsion de mort prend le pas sur la pulsion de vie.
  2. François Paul-Cavallier, *Mourir vivant au risque de l'amour*, Paris, Éd. Médiaspaul, 1990.

étude par une pyramide, qu'ils lui ont attribuée. L'idée forte de la pyramide est qu'elle ne peut pas tenir en équilibre sur la pointe et que sa base indique clairement les priorités. Cette pyramide pourrait être affichée dans les familles, les écoles, les entreprises pour permettre à chacun de situer le groupe à tel ou tel niveau, en fonction des comportements qui prévalent dans le groupe. Elle donne aussi la direction à suivre pour atteindre l'étape suivante. Il n'est pas possible d'accéder à un niveau supérieur si l'on ne possède pas les niveaux précédents. La pyramide sert, à tout moment, de thermomètre de la satisfaction des besoins.



**Fig. 3. La pyramide des besoins,  
inspirée de la pyramide d'A. Maslow**

Cette pyramide peut être utilisée comme outil diagnostique pour évaluer à quel niveau se situe une personne, une équipe, un groupe, une famille ou une institution.

Il n'est pas possible d'accéder à un niveau supérieur si les besoins des niveaux précédents ne sont pas satisfaits.

Voici, de la base au sommet, une description de la pyramide :

- ❖ *Les besoins physiologiques* sans lesquels aucune vie n'est possible : l'air, la nourriture, l'évacuation des excréments, l'attachement (au sens mécanique du terme).
- ❖ *Les besoins de sécurité et de protection* : les premiers hommes ont cherché des cavernes pour être en sécurité en ayant, au minimum, un mur derrière soi et une seule issue à contrôler. À ce niveau, nous plaçons le droit à l'intimité de chacun : des portes qui ferment à l'entrée des lieux intimes, le respect du courrier et des confidences. C'est là aussi que se situe la justice dans un pays qui protège les libertés individuelles. Il suffit qu'un élève apporte un couteau à l'école pour que le niveau de tout l'établissement chute jusqu'en bas.
- ❖ *Le besoin d'aimer et d'être aimé* : il s'agit, en fait, de faire des projets dans le futur, de construire un avenir, d'anticiper en croyant à la possibilité d'être aimé en retour. Comme si, dès lors que la sécurité est assurée, l'espèce peut envisager la reproduction. C'est également là que se situe l'attachement affectif et social, l'appartenance à un groupe, à une famille, à une entreprise ou à une nation.
- ❖ *L'estime de soi* est le besoin de se sentir digne de prendre une place dans le tissu social. La façon dont je suis considéré au sein du groupe motive ma participation à la valeur du groupe. C'est l'étape du seuil démocratique, notion qui ne peut pas exister dans les étapes précédentes. La libre circulation de la parole, la possibilité du débat contradictoire favorise

l'accession à ce niveau. C'est aussi le niveau où l'élaboration peut se faire à partir du groupe et où la loi devient un référent commun, car elle émane du groupe tout entier. Le socle individuel et collectif est suffisamment solide pour permettre d'envisager des changements, de tenter de nouvelles expériences, de prendre des risques, sans remettre en cause l'ensemble du groupe. À ce niveau, la famille soutient son rejeton candidat au concours, fait la fête s'il réussit et le félicite aussi s'il échoue, parce qu'il n'a pas démerité. À ce niveau, l'échec peut être utilisé positivement ; le risque fait partie de la croissance. Les individus ou les groupes qui n'atteignent pas ce niveau stagnent.

- ❖ Le niveau des *besoins esthétiques* concerne la possibilité d'accéder à de grandes idées, de les entrevoir ou de les concevoir, ne serait-ce qu'un instant : la Beauté, la Justice, l'Amour, l'Intelligence, la Gratitude, le Don...
- ❖ *Les besoins spirituels* ne concernent pas exclusivement la religion, mais celle-ci en fait intimement partie. C'est le besoin de se replacer au sein de la Création, d'avoir une place dans l'écologie de la nature et dans l'univers tout entier, d'accepter ou non de faire partie de la pyramide des prédateurs. À ce niveau, nous comprenons profondément que tout ce qui a existé avant nous nous concerne, au-delà de notre propre volonté, que nous sommes porteurs des gènes et des idées du passé et que, après nous, le monde continuera à avancer sans nous, quelle que soit notre opinion ici et maintenant. C'est une étape de transcendance où l'ego fond, où la créature peut envisager de se reposer dans les bras de son Créateur.

L'intelligence et le savoir ont peu de choses à voir avec l'accession au sommet de la pyramide. J'ai rencontré dans l'État du Tamil Nadu, au sud-est de l'Inde, des enfants en haillons qui, en quelques échanges et quelques regards, vous faisaient parcourir la pyramide de la base au sommet avec une évidence déconcertante. J'ai aussi connu la Pologne dans les heures sombres de l'oppression communiste. Les habitants, bien qu'héritiers d'une culture qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était l'égale de la France des Lumières, formaient de longues files d'attentes pour se procurer le minimum vital. Leur système politique les avait amenés, pour survivre, au niveau le plus bas de la pyramide. À ce moment, celle-ci se trouvait posée à l'envers, sur sa pointe ; l'idéologie était la base ; la police, censée protéger les citoyens, les persécutait ; l'interdiction de réunion empêchait la vie associative ; la pénurie de savon, de lessive, de papier toilette et d'autres produits d'hygiène avait réduit l'estime de soi au niveau olfactif.

## Le cadre

Maintenant que nous avons présenté les prédominances, nous pouvons affirmer que le cadre constitue le processus et qu'il prime ce qui se passe à l'intérieur, c'est-à-dire le contenu. Le cadre, que l'on pourrait assimiler à la loi, est la colonne vertébrale et le référent commun à chacun des membres qui fondent le groupe. Il est indispensable puisqu'il exprime notre cohésion — ce qui nous fédère. Comme l'ampoule électrique éclaire une pièce, il concerne tous ceux qui entrent dans la pièce : il régit les comportements, détermine les sanctions positives ou négatives relatives au respect ou à la transgression. Le cadre est donc la présence du prévisible au sein du groupe. « Gouverner, c'est prévoir. » De manière expli-

cite et implicite, il attribue une place et un rôle à chacun. Il est connu de tous, il peut être affiché comme règlement intérieur et il demande, pour être valable, à être accepté par tous.

Bien évidemment, il doit être en cohérence avec les lois en vigueur dans le pays où il s'exerce. Il ne peut être remis en cause unilatéralement, sans la concertation de tous les membres du groupe, car il en est le ciment. Dans un pays où la possession de cannabis est illicite, on ne peut accepter que l'aîné d'une famille fasse pousser du cannabis sur le rebord de sa fenêtre, sous prétexte que cela lui évite d'avoir de mauvaises fréquentations avec les dealers.

Mais si les enfants doivent demander l'autorisation pour sortir le soir, en indiquant l'heure à laquelle ils rentreront, les parents ne sont pas soumis à la même exigence d'autorisation, même s'ils choisissent d'indiquer l'heure de leur retour.

Le cadre ne se réduit pas à une simple fonction de règlement ; il a aussi une fonction d'analyseur de la vie du groupe. Un cadre trop rigide sera constamment transgressé, donc inopérant ; l'énergie sera constamment investie contre le cadre alors qu'elle doit être investie dans la croissance pour passer à un autre cadre, pour grandir et accéder à l'autonomie. Les différents points du cadre doivent être reconsidérés pour prendre en compte la croissance de chacun et encourager à grandir pour accéder à une autonomie supérieure. Lorsque l'on établit le cadre, il ne faut pas hésiter à dire l'évidence. Comme chacun sait : « Cela va sans dire, mais cela va mieux en le disant. »

Le cadre qui régit un groupe de psychothérapie est un exemple de cadre, parmi d'autres. Il comprend des

éléments de structuration du temps, des interdits, des règles, etc. En voici quelques-uns :

- ❖ *La ponctualité.* On arrive à l'heure et on termine à l'heure.
- ❖ *L'assiduité.* On participe à toutes les séances ; l'absence exceptionnelle n'interrompt pas l'appartenance au groupe ni ne dispense du paiement de la séance.
- ❖ *La libre parole.* Tout peut être dit (mais cela ne signifie pas qu'on peut le dire n'importe comment).
- ❖ *La confrontation bienveillante.* Les incohérences observées entre l'objectif thérapeutique et les comportements, les attitudes ou les paroles, sont « confrontées » (littéralement : mises devant vous). La personne confrontée est censée entendre ce qui lui est dit, sans polémiquer ni se justifier, même si elle est en désaccord avec la confrontation. Il s'agit d'entendre la façon dont on est perçu par les autres.
- ❖ *La responsabilité.* Chacun est responsable de ce qu'il dit ou ne dit pas, de son travail et de toutes ses conséquences. Personne n'est obligé de faire l'exercice qui lui est proposé. Être responsable implique également d'être informé des effets des médicaments psychotropes qui modifient l'humeur et le comportement.
- ❖ *L'interdit de la drogue et des substances toxiques.* Le participant au groupe s'abstient de prendre drogues, substances toxiques, alcool ou autres excitants avant la séance de groupe.
- ❖ *L'interdit du passage à l'acte.* L'invitation à vivre librement ses émotions est assortie de l'engagement de ne pas être violent envers les autres, soi-même ou le matériel ; cela concerne les actes, les paroles et les

menaces. Le même engagement concerne la sexualité : les membres du même groupe s'interdisent tous rapports sexuels entre eux pendant la durée du groupe et à l'extérieur du groupe. Il n'existe qu'une seule exception, exprimée clairement, à cette règle : elle concerne les thérapeutes animant conjointement un groupe et qui forment un couple constitué préalablement à la formation du groupe.

- ❖ *La confidentialité.* L'ensemble des informations comme l'identité, les paroles et les faits exprimés dans le groupe doivent rester au sein du groupe et ne peuvent être évoqués à l'extérieur, ni entre membres du groupe ni, *a fortiori*, avec des étrangers au groupe. De même, on ne parle pas des membres du groupe en leur absence.
- ❖ *La restitution.* Tout ce qui, entre les séances, concerne le groupe et le travail thérapeutique doit être rapporté au groupe.
- ❖ *Le départ protégé.* La relation au groupe ne peut être interrompue unilatéralement et brutalement. Au moment de son entrée dans le groupe, le participant est informé qu'il pourra, à tout moment, choisir librement de quitter le groupe en respectant la règle de départ. Celle-ci veut que l'on annonce son départ au groupe au cours d'une séance qui doit être suivie de deux séances supplémentaires consécutives, afin de vivre avec les participants les émotions liées à la séparation.

À son entrée dans le groupe, le cadre est énoncé point par point au nouveau participant ; puis il lui est demandé solennellement s'il en accepte les règles. Il peut, une ultime fois, se faire préciser des points qui, à ses yeux,

méritent un éclaircissement. Une fois le cadre accepté, le participant fait partie intégrante du groupe.

Chacun a pu ainsi découvrir que le cadre ouvrait un réel espace de liberté. La parole y est d'autant plus libre que les conséquences des désaccords sont préalablement encadrées : personne ne peut partir en claquant la porte, menacer de violence, s'installer dans la passivité ni faire du chantage à la révélation. Tous les points du tableau de bord sont balisés, repérés ; l'espace au sein duquel les problèmes peuvent se résoudre devient alors accessible.

Dans un grand nombre de conflits bloqués tels que des grèves avec séquestrations ou des conflits au sein de communautés, l'intervention sur la mise en place d'un cadre permet d'accomplir 80 % du travail ; les 20 % restants, consacrés à trouver les termes d'un accord, se font tout seuls, comme des fruits mûrs tombant de l'arbre.

Je ne saurai assez insister sur le caractère essentiel et fondateur du cadre pour tous les groupes : le couple, la famille, l'association, l'institution, la Nation. Que faire quand les autres refusent la mise en place d'un cadre ? Pour ma part, si ma survie ne m'oblige pas à rester, je quitte la relation — la famille, l'association, l'institution ou le pays. Dans les pages qui suivent, vous constaterez que le cadre offre une ressource d'autant plus douce et silencieuse que chaque membre du groupe en est dépositaire, ce qui permet au « chef » institutionnel de laisser la fonction de rappel à l'ordre aux membres du groupe et de ne pas s'épuiser dans des fonctions de policier.

## La structuration du temps

« Dis-moi comment tu organises ton temps, je saurai qui tu es. » L'organisation du temps façonne nos vies car elle est l'élaboration de choix délibérés — ou du choix de ne pas choisir d'organiser son temps. La jeune mère de famille prend rapidement conscience que, si elle oublie l'heure des tétées, le bébé, lui, s'en souvient. Les horloges biologiques sont les premières à inviter à organiser l'espace temporel. Le cycle de veille et de sommeil, même s'il varie d'une personne à l'autre et d'un âge à l'autre, marque la coupure du temps d'activité et de repos. Plus les groupes ont besoin d'être structurés et productifs, plus ils organisent le temps ; il en est ainsi dans l'industrie ou dans l'armée. Les besoins individuels peuvent se trouver en rivalité avec des besoins professionnels. La structuration du temps dans un groupe dont les membres vivent ensemble doit permettre de se réunir pour des temps de partage mais aussi de rester seul, ou d'être ailleurs, pour des temps de travail ou de retrait. Le moine cistercien fait les trois-huit : huit heures de sommeil, huit heures de travail, huit heures de prière. Cela se répète chaque jour, comme un rythme respiratoire. Il y a un temps pour chaque chose.

Chaque famille peut avoir sa propre structuration du temps ; y adhérer devient un signe d'appartenance, la gestion du temps renforçant le cadre. Paradoxalement, il est possible d'y inscrire officiellement la flexibilité, en programmant des temps où rien d'utile n'est à faire.

Eric Berne a défini six modes de structuration du temps. Chaque fois que deux ou plusieurs personnes se retrouvent en groupe, elles choisissent d'utiliser un de ces modes qui ponctuent différents degrés d'investissement ou d'implication. Il est intéressant, en ce qui nous

concerne, de nous pencher sur ces modes qui sont des indicateurs puissants de l'économie des besoins dans le groupe. La nature a horreur du vide, aussi chacun tente-t-il de structurer son temps pour donner du sens et de la cohérence à sa vie. Les détenus en isolement se fabriquent des calendriers pour compter les jours et s'inventent des emplois du temps de manière compulsive, parce que rien ne leur est imposé — si ce n'est d'être là. L'échelle de Berne va du retrait, ou absence de signes de reconnaissance, à l'intimité, mode dans lequel l'intensité de signes de reconnaissance atteint le maximum.

La structuration du temps sera un outil d'éducation aussi inévitable que la diététique alimentaire. Il est important que l'enfant, et même l'adulte, puisse expérimenter tous les modes avant d'orienter sa préférence en fonction de son désir d'implication dans la vie et de ses possibilités relationnelles. L'important, lorsqu'on utilise la structuration du temps comme outil, est d'observer si la personne se fixe de façon exclusive dans tel ou tel mode. En effet, la mobilité sur l'échelle est saine, d'autant qu'il ne s'agit que d'un indicateur ; plus inquiétant est le fait qu'une personne soit coincée dans un mode unique. Eric Berne a observé les gens dans les réceptions pour élaborer les phases subtiles de l'un des six modes, celui des passe-temps. Les modes de structuration du temps sont les suivants :

- ❖ *Le retrait.* C'est un repli sur soi ; la personne est progressivement coupée du monde extérieur. Le corps est là, mais il n'existe aucun investissement relationnel. S'il en a la possibilité, l'individu revisite son histoire, pense à ses vacances ou aux tâches qu'il doit accomplir dans le futur. Nous avons tous besoin

de phases de retrait pour nous retrouver avec nous-mêmes. Une trop grande propension au retrait, sans création ou production comme fruit de cet isolement, peut être un signe d'évasion du réel vers la psychose ou la prostration dépressive. Les jeunes enfants auxquels la télévision sert de baby-sitter sont souvent dans le retrait ; ils ne comprennent rien à ce qui passe sur l'écran et flottent dans le vide.

- ❖ *Les rituels.* « Bonjour, enchanté de faire votre connaissance — Je m'appelle François. » C'est un échange prévisible, sans aucune connotation personnelle et pauvre en signes de reconnaissance. C'est juste le minimum pour exister ; certains, qui partagent depuis dix ans le même ascenseur, n'en sont même pas arrivés là.
- ❖ *Les passe-temps.* Le passe-temps, comme le rituel, se déroule selon une procédure connue ; il y a très peu de surprise, le contenu n'apporte pas beaucoup d'informations. Dans ce mode de communication, personne ne s'engage vraiment sur un sujet et chacun est prêt à faire machine arrière si un propos se révèle dérangeant. Très souvent, les conversations masculines tournent autour du football ou des voitures ; les femmes, elles, parlent cuisine, chiffons ou enfants. Le thème de la crèche est celui des parents les plus jeunes, les autres préférant la trilogie école/parents/professeurs. Et l'universelle météorologie convient à tous ceux qui n'entrent dans aucune catégorie répertoriée. Les passe-temps servent de sas pour choisir les partenaires avec lesquels des échanges plus consistants pourront avoir lieu ; on parlera alors de politique, des jeunes, de la violence, du sexe (avec regard subtil en vue d'éventuels futurs partenaires), de

la consommation, etc. Nous nous situons là au plan social, comme pour l'iceberg dans les prédominances, mais il ne faut pas s'y tromper : ce qui restera de ces échanges est ce qui a été repéré au plan psychologique. Après un dîner chez des amis, où l'on a fait de nouvelles connaissances, que dit-on sur le chemin du retour ? « Comment as-tu trouvé Durand ? — Belle bagnole. — Ce cadre, avec son costume sans col, il se la joue ! — Elle est assez sympathique, et pas compliquée ; elle trouve que la cantine ne donne pas assez à manger aux enfants... »

- ❖ *L'activité.* Pour certains, demeurer dans les trois premiers modes est terriblement angoissant. Pour d'autres, qui remplissent leur vie de thèmes existentiels plus consistants, cela paraît tout simplement futile et ils tentent, très vite, de produire quelque chose. Les cyclistes qui ne pédalent pas tombent ; alors, pédalons pour ne pas risquer une funeste chute. Mise à part la fuite rapide dans l'activité au cours de rendez-vous mondains, le travail est un lieu de légitime production de revenus et de collecte de signes de reconnaissance, gratifié par la réussite et le salaire. Comme nous l'avons vu plus haut, le travail représente un tiers de l'activité monastique. En appliquant le modèle monastique à la vie laïque, on pourrait imaginer un tiers de temps de repos, un tiers de temps de vie de famille et de créativité personnelle, un tiers de temps de travail.
- ❖ *Les jeux.* Il s'agit d'un concept propre à l'Analyse Transactionnelle, décrypté avec génie par Eric Berne. Nous n'allons pas nous y attarder, mais je conseille à tous ceux qui sont impliqués dans les relations humaines de l'approfondir. Quand un individu est en

manque de signes de reconnaissance, il va, s'il ne sait pas déclencher des signes positifs, adopter l'attitude qui lui procurera, à coup sûr et tout de suite, des signes négatifs, car il vaut mieux prendre des coups que d'avoir le sentiment de ne pas exister. La mise en place d'un jeu se fait hors du champ de la conscience et, pourtant, intuitivement, chacun en connaît l'issue. C'est une suite de transactions à double fond (plan social/plan psychologique) qui provoque d'abord un coup de théâtre où chacun semble surpris, puis des bénéfices négatifs où chacun se sent mal. Les jeux sont dommageables ; ils détruisent progressivement la relation, voire aboutissent à une conclusion dramatique. Mais l'individu est comme un naufragé dans le désert qui préfère boire de l'eau polluée pour ne pas prendre le risque de mourir de soif, mais qui risque l'intoxication. Dans ces jeux psychologiques, l'intensité des échanges de signes de reconnaissance est telle que certains individus en deviennent dépendants. Mais, à la fin du jeu, chacun ressent un malaise, l'impression que « c'est toujours la même chose... ».

- ❖ *L'intimité.* La marque de l'intimité, c'est la qualité de la relation : il n'y a pas de messages secrets, pas de sous-entendus. Chacun se sent suffisamment bien et accepte l'autre tel qu'il est. La qualité des signes de reconnaissance est à la fois intense et nourrissante, au sens psychologique du terme. Le langage courant a tendance à associer l'intimité avec la sexualité. Il est exact qu'une relation sexuelle satisfaisante et enrichissante ne peut se réaliser que dans l'intimité, mais l'intimité, dans le registre de la structuration du temps, existe dans beaucoup de domaines où la sexualité n'est pas impliquée.

Le concept de structuration du temps va nous être précieux pour transmettre à nos enfants une organisation et une répartition du temps équilibrées. En effet, chacun des modes présentés plus haut — à l'exception des jeux psychologiques qui, eux, sont dommageables — a une fonction éducative. Ils peuvent donc être encouragés par les parents, qui doivent néanmoins veiller à ce qu'un déséquilibre ne s'installe pas au profit exclusif d'un mode et au détriment des autres.

Nous avons vu que des phases de retrait, sans échange avec le monde extérieur, étaient nécessaires pour nous permettre de digérer et d'intégrer les expériences de la vie. Mais un enfant qui se met systématiquement en retrait est en danger ou en souffrance (psychose, dépression).

Le rituel a une fonction rassurante par le fait que son enchaînement est sans surprise ; il permet à l'enfant de se socialiser sans trop de risques, ainsi que d'acquérir les cinq signaux indispensables à la vie en société : bonjour, s'il vous plaît, merci, excusez-moi, au revoir. Passer trop de temps dans le rituel sans utiliser les autres modes peut être un signe d'enfermement obsessionnel.

Le passe-temps sert de gare de triage permettant d'envisager des relations plus engageantes ; c'est une phase importante où l'on choisit les personnes avec lesquelles on veut s'impliquer, et en vue de quoi. Il est, en effet, important que chaque individu puisse développer une panoplie lui permettant de se présenter au monde, ainsi que des outils grâce auxquels il va choisir les partenaires de vie avec qui il veut s'engager. Le danger du passe-temps est que l'on peut y rester coincé, sans jamais passer à la phase suivante — comme des préparatifs de départ en voyage sans qu'il y ait jamais de départ.

L'activité est également un mode de structuration du temps qui doit être favorisé, bien qu'elle ne doive évidemment pas devenir exclusive. L'État du Moi (voir page 133) qui y est le plus utilisé est l'Adulte, l'investissement relationnel étant, ici, orienté vers la productivité. Chez l'enfant, l'équivalent est l'activité ludique — le jeu —, seul ou avec d'autres. Les châteaux de sable, les barrages, la construction de cabanes, les jeux organisés lors de sorties avec les scouts sont centrés sur l'activité. Ils associent l'esprit d'équipe à la prise de risque et mobilisent toutes les parties de l'être — et pas exclusivement la tête. Ceux qui se consacrent exclusivement à l'activité deviennent des drogués du travail : l'individu s'évalue en fonction de ce qu'il produit et perd toute capacité à prendre plaisir aux gestes gratuits ou non productifs.

Les jeux psychologiques sont à éviter, mais ils sont inévitables. Il est important d'apprendre à les identifier pour les nommer, les confronter, savoir en sortir ou les jouer de manière la moins dommageable possible. Pour les jeux comme pour le tango, il faut être au moins deux, ce qui permet de confronter la responsabilité partagée des protagonistes. Lorsque vous identifiez l'amorce d'un jeu, rien ne vous empêche de dire : « Tiens, je sens que l'on pourrait jouer à... (nommer le jeu), mais aujourd'hui, je dis : "Pouce !", je ne joue pas... Une autre fois, peut-être. » Nous vous invitons de nouveau non seulement à compléter votre connaissance du concept de jeu psychologique, mais également à approfondir les moyens d'en sortir.

L'intimité peut être enseignée, par exemple en vivant des moments authentiques et sans jugement de valeur, où chacun se sent entendu et respecté. Le fait de vivre suffisamment d'intimité nous rassasie sur le plan relationnel ;

nous n'avons plus besoin d'entrer dans des jeux psychologiques. Personnellement, dans les groupes de thérapie et les formations de thérapeutes, j'aime faire travailler les participants sur les nuances entre les mots : je leur apprends à différencier intimité, proximité et promiscuité.

## Les positions de vie

À tout moment, nous pouvons nous positionner en cherchant à savoir où nous en sommes dans notre relation aux autres, aux événements ou au monde en général, comment nous ressentons notre place et comment nous évaluons celle des autres, en face de nous. De la même manière, nous pouvons évaluer, à partir de notre lecture du monde, la place que les personnes de notre entourage choisissent d'occuper.

La grille de lecture que nous vous proposons a été conçue par Franck Ernst sous le nom d'« OK corral », que l'on peut traduire par « l'enclos OK ». Nous vous invitons à participer et à observer comment vous fonctionnez, aussi bien sur le plan psychologique que social. Ainsi, progressivement, vous pourrez utiliser la grille des positions de vie pour vous-même et pour les autres et comprendre le sens des échanges que vous entretenez avec le monde.

Ce concept est fondé sur l'hypothèse que nous naissons tous Prince ou Princesse mais que les expériences douloureuses de la vie nous transforment, si nous n'y prenons garde, en crapauds et en grenouilles. La situation est heureusement réversible : un tendre baiser donné au moment opportun transforme inmanquablement un crapaud en Prince désirable, car notre regard sur l'autre conditionne notre perception de la réalité. Notre position de vie constitue l'issue que, tout au long de notre vie,

nous donnons à nos rencontres avec les autres. Elle est le fruit d'une décision prise très tôt — avant l'âge de huit ans.

Dans la description de ces positions de vie, nous commençons par évaluer comment nous nous sentons. « Je me sens OK » signifie que je me sens « suffisamment » aimable, tel que je suis, pour être accepté.

La deuxième évaluation concerne les autres : sont-ils mieux, meilleurs, plus aimables que moi, ou l'inverse ? L'issue que nous donnons systématiquement à ce rapport au monde a une influence directe sur la qualité de notre vie psychique et de notre métabolisme. Poussée à l'extrême, elle aboutit, dans le meilleur des cas, au bonheur et à la santé, et dans le pire des cas à la maladie, au suicide ou au meurtre. Mais nous pouvons, malgré ces positions de vie, décider délibérément que, quoiqu'il arrive, nous renoncerons à ces issues extrêmes. L'énergie vitale, ne pouvant plus s'échapper par ces brèches, est contrainte de se diriger vers l'issue positive qui conduit au bonheur, à la santé et à la paix avec le monde. Cela paraît idyllique, alors que c'est simplement ordinaire.

Le bébé Prince ou Princesse découvre à la naissance qu'il n'est pas suffisamment compétent pour survivre seul. En outre, il subit un ensemble de gestes qui lui confirment parfois que le monde dans lequel il a atterri n'a rien de comparable avec les neuf mois chaleureux qu'il vient de passer au creux de sa mère. À ce moment, la première position se met en place. C'est la position moins/plus (- +). Voici quelles sont les différentes positions :

<p><b>Je suis -, les autres +</b> Attitude dépressive</p> <p>Finalité extrême : « la maladie »</p>	<p><b>Je suis +, les autres +</b> Attitude gagnante</p> <p>Finalité extrême : « la santé, la joie, la réussite »</p>
<p><b>Je suis -, les autres -</b> Attitude d'impasse</p> <p>Finalité extrême : « le suicide »</p>	<p><b>Je suis +, les autres -</b> Attitude se débarrasser de l'autre</p> <p>Finalité extrême : « le meurtre »</p>

**Fig. 4. Schéma du « OK corral »**

Vous pouvez utiliser la grille des positions de vie pour évaluer comment vous vous sentez dans le monde et comment vous percevez les autres.

- ❖ Je suis OK -, les autres sont OK + : « Je ne m'accepte pas tel que je suis, les autres sont mieux que moi. » Cette position, poussée à l'extrême, aboutit à la *maladie* et à la *dépression*.
- ❖ Je suis OK -, les autres sont OK - : « Je ne m'accepte pas tel que je suis, les autres ne valent rien non plus. » « Tous pourris, le monde ne vaut rien. » Cette position, poussée à l'extrême, aboutit au *suicide*.
- ❖ Je suis OK +, les autres sont OK - : « Je pense que je suis le meilleur, les autres sont moins bien que moi. » Cette position, poussée à l'extrême, aboutit au *meurtre*.
- ❖ Je suis OK +, les autres sont OK + : « Je m'accepte tel que je suis, les autres sont bien aussi, la vie est possible dans la joie. » Cette position, poussée à l'extrême, aboutit à la *santé* et au *bonheur*.

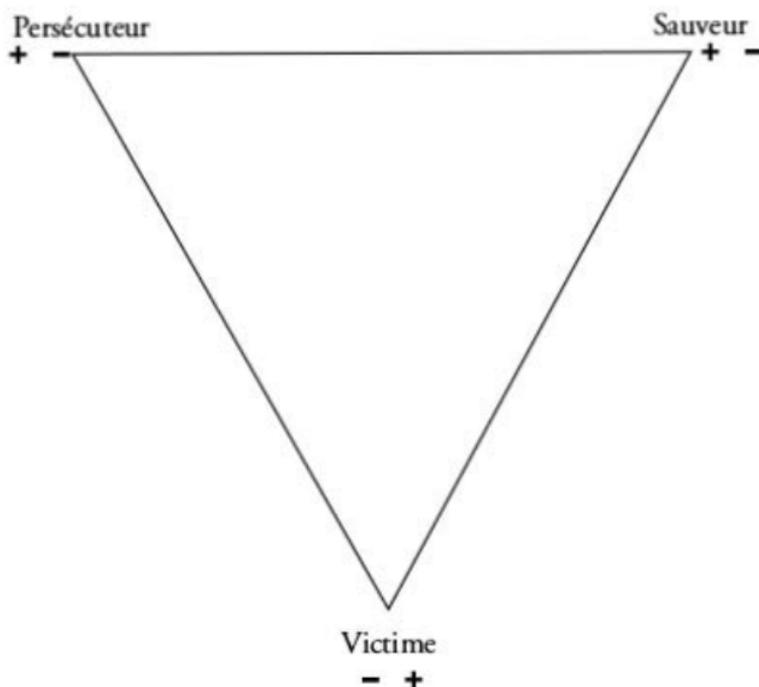
Il est à noter que le « OK + » de la première position (la position - +) et le « OK + » de la troisième position (la position + -) ne sont pas de même nature que les « OK + » de la quatrième position (la position + +). Le premier est une dévalorisation, le second est une survalorisation.

Nous passons tous par ces différentes positions à des moments variés de nos vies. Seule la position + + correspond à l'intimité en termes de structuration du temps. Lors de situations qui se répètent, notre position préférentielle de départ oriente inévitablement la suite des événements ainsi que les jeux psychologiques auxquels nous préférons jouer. À noter que, comme avec les trains, une position peut en cacher une autre. Une personne se sentant en infériorité (- +) peut en rajouter en faisant le fanfaron et adopter un comportement de compensation (+ -); il est alors probable que la relation finira en (- -).

Les personnes ont donc des positions de vie dominantes ou préférentielles qui colorent leur vie; elles y reviennent automatiquement, comme dans une ornière, tant qu'elles n'ont pas changé pour être en position + +.

Les personnes ne sont pas les seules à avoir des positions de vie. Certaines associations, clubs, partis politiques ou journaux sont souvent des regroupements d'individus qui « se défendent de »: ce sont des - +. D'autres, qui sont pour la suprématie de tel groupe contre tel autre, sont des + -. D'autres, enfin, s'associent pour clamer qu'ils sont les victimes impuissantes d'un monde sans espoir: ce sont des - -. Heureusement, il existe aussi des groupes qui continuent à œuvrer dans l'espérance, malgré le sentiment de n'être qu'une goutte d'eau dans l'océan: ce sont des + +.

## Le triangle dramatique de Steve Karpman



© Stephen Karpman

**Fig. 5. Le triangle dramatique et les positions de vie**

Le triangle dramatique permet d'analyser les jeux psychologiques, qui sont toujours dommageables.

Ce jeu de chaises musicales est dommageable pour tous les participants, car chacun en sort avec un sentiment plus ou moins amer, selon l'intensité de son implication. De même, les trois rôles que comporte le triangle dramatique se jouent à partir de positions de vie dommageables qui trouvent du répondeur chez un protagoniste. Ce

triangle, dont la pointe est dirigée vers le bas, est l'outil principal pour l'analyse des jeux psychologiques. Quand on est entré dans le triangle, on est inévitablement coresponsable de ce qui s'y passe. Comme dans les chaises musicales, nous passons à tour de rôle par les trois positions qui sont : Persécuteur (+ -), Sauveur (+ -), Victime (- +).

Une personne lance une perche à partir de sa position préférée ; le partenaire y répond à partir d'une autre position, et le jeu commence. Dans leurs rôles d'éducateurs, les adultes adoptent le plus souvent le rôle du Persécuteur lorsqu'ils imposent des règles qui ne visent pas la protection réelle mais qui visent à domestiquer l'autre, qu'ils imposent la règle davantage pour la règle elle-même que pour le bien des enfants. L'adulte est en position de Sauveur lorsqu'il veut faire à la place de l'enfant ce que celui-ci serait capable de faire seul. Cela l'empêche de grandir et sous-entend : « Tu n'es pas capable, je sais mieux que toi » (position + -) et « Je ne me sens exister que si je sers à quelque chose » (position - +). On dit volontiers que le Sauveur est un Persécuteur impuissant : s'il le pouvait, il persécuterait ouvertement, mais il préfère se cacher, comme le loup, sous une peau de mouton. Le rôle de Victime est apparemment plus clair, mais ne nous y trompons pas : certains arrivent à persécuter à partir de la position de Victime. Poussée à l'extrême, la participation au triangle dramatique mène à l'hôpital, à la prison ou à la morgue.

## La passivité

Ce concept, développé par Jacqui Schiff et le Cathexis Institute, est un comportement de non-résolution de problème (*a non problem-solving behavior*) : afin d'éviter

de changer de mode relationnel, afin de rester dans une relation symbiotique où une personne assume seule la responsabilité des besoins de deux ou de plusieurs autres personnes, des comportements passifs se mettent en place, empêchant la situation d'évoluer. La passivité est le contraire de la responsabilité et de l'implication. Il y a quatre degrés croissants dans la passivité. Il est préférable de confronter la personne passive dès les premiers signes (« Je vois que tu es passif : qu'est-ce qui se passe ? ») plutôt que de la laisser aller jusqu'au point supérieur. Ces degrés sont les suivants :

- ❖ *Ne rien faire.* La personne semble s'absenter, ne pas participer, être dans un autre monde.
- ❖ *La suradaptation.* La personne fait autre chose que ce qu'elle doit faire ; elle est productive, mais la tâche prévue ne sera pas accomplie. C'est ce qui se produit quand, la veille de l'échéance, nous décidons que nous commencerons la déclaration d'impôt dès que nous aurons fini de ranger complètement le bureau.
- ❖ *L'agitation.* Elle peut se manifester de manière subtile par une accélération du rythme vocal, par un geste répétitif comme le balancement d'un pied, par le « clic-clac » d'un stylo à bille ou par des gestes plus explicites. C'est le signe qu'une émotion non identifiée est présente et qu'elle ne peut s'exprimer. Il est urgent de faire prendre conscience de cette agitation et de la stopper, pour empêcher l'escalade et éviter le passage à la phase suivante.
- ❖ *L'incapacitation ou la violence.* Dans l'incapacitation, la personne est bloquée ; elle ne trouve pas d'issue autre que l'autodestruction, par des comportements qui aboutissent à des blessures, pour éviter l'échéance.

Dans le cas de la violence, l'énergie est dirigée vers l'extérieur, vers les autres ; cela aboutit à la contention en service psychiatrique ou à l'emprisonnement.

L'adulte éducateur doit être vigilant ; il doit identifier la passivité du jeune et lui en faire prendre conscience sans attendre, afin d'éviter l'escalade ; à court terme, celle-ci peut se limiter à quelques désordres, mais à long terme elle peut aboutir à des comportements graves et chroniques.

La passivité de l'éducateur lui-même peut prendre des formes pernicieuses : le déni (il n'y a pas de problème), la banalisation (il y a un problème, mais ce n'est pas grave), l'impuissance (il y a un problème, c'est grave, mais on ne peut rien faire), la démission (il y a un problème, c'est grave, il y a quelque chose à faire, mais je ne sais pas quoi et je ne suis pas payé pour faire la police).

La passivité se met en place quand le Parent (voir les États du Moi, page 133) est omniprésent ou que l'adulte éducateur fait du sauvetage ou persécute. Dans ce cas, la créativité chute, les protagonistes n'ayant pas suffisamment de marge de responsabilité pour s'impliquer.

## **La méconnaissance**

La méconnaissance est un processus psychique qui consiste à omettre ou à négliger inconsciemment des informations, ou un élément de la réalité, nécessaires à la résolution d'un problème. Les méconnaissances peuvent être des exagérations — la personne amplifie un élément du réel, exagère une difficulté, s'en fait une montagne — ou, à l'inverse, en minorant l'importance d'un indice : « Vos pneus sont très usés (le garagiste). — Ils feront bien cinq mille kilomètres encore (le client imprudent). » Ce concept a d'abord été élaboré par le Cathexis Institute,

dirigé par Shea et Jacqui Schiff. Puis, Ken Mellor et Eric Sigmund ont conçu un tableau très évocateur permettant de repérer les méconnaissances selon trois critères : la zone, le type et le niveau. Je vous invite à approfondir ce concept spécialisé par la lecture d'ouvrages d'Analyse Transactionnelle<sup>1</sup>.

## *L'alimentation*

Besoin essentiel situé au premier rang de la pyramide des besoins, l'alimentation est un domaine dans lequel l'éducation joue une large part. Je ne vais pas, ici, entrer dans des détails de diététique ou de pédiatrie, mais simplement illustrer l'importance du cadre et le fait que le processus prime le contenu.

Sauf cas exceptionnel, se nourrir sainement, à heures fixes (pas de grignotage) et en expérimentant un large spectre d'aliments est facteur d'ouverture culturelle. Dès la naissance, des habitudes qui peuvent être appropriées ou dommageables se mettent en place. Il n'est pas possible de les énumérer ici. Je dirais que le passage de la vie utérine à la vie aérienne demande des attentions particulières pour que le nouveau-né se sente accueilli et pris en compte dans sa spécificité. Puis, vers six ou sept mois, il doit commencer à être réglé pour s'adapter aux horaires diurnes d'une famille et dormir en même temps que les autres. Progressivement, tout le monde partagera la même nourriture autour de la table familiale ; évidemment, certains auront des préférences pour certains aliments plutôt que pour d'autres. *A priori*, tout le monde

1. Ian Stewart et Vann Joines, *Manuel d'Analyse Transactionnelle*, Paris, InterEditions, 1991.

mange de tout ; il est dommageable de faire des plats spéciaux pour chaque enfant sous prétexte qu'il n'aime pas tel ou tel légume. La nourriture comporte une mosaïque de goûts auxquels il faut s'habituer. Comme dans de nombreux autres domaines, la tentation sera d'aller vers la facilité en consommant des plats tout prêts et des horribles « fast-foods », qui créent des générations d'obèses et des analphabètes du goût. Le sucre raffiné, mal du XX<sup>e</sup> siècle, n'a pas fini de faire des ravages alimentaires, sous forme de bonbons et de « douceurs ». Il en fait aussi sur le plan psychologique, en maintenant les enfants dans une immaturité orale alors que grandir, c'est aussi s'éloigner du sein maternel symbolique et de cette bouche d'oisillon béante qui attend d'être remplie. Tuer la nourriture pour la faire sienne est une opération structurante de la vie.



## Chapitre 3

# Les règles fondamentales de l'éducation

### *Pas de permission sans protection*

Comme nous l'avons vu pour le cadre, un espace de liberté ne peut exister sans des limites claires et précises. Nous, les thérapeutes, avons l'habitude de dire que la *per-mission*, c'est la mission du père. Cela n'empêche aucunement une mère de remplir ce rôle. Il est important, à chaque fois qu'une permission est donnée, de fixer avec l'enfant les limites à l'intérieur desquelles elle s'exerce — et ceci, avant tout, pour sa sécurité et pour lui permettre de profiter au maximum de l'activité. Les limites doivent être temporelles (combien de temps), géographiques (où, jusqu'où), spécifiques (avec qui, avec quoi — par exemple avec un casque). La protection émane du Parent (voir les États du Moi, page 133) qui fixe des règles pour être

adapté à la situation et qui prend soin de l'enfant. La mise en place de protections adaptées aux permissions fonctionnera autant comme outil qui protège l'enfant que comme modélisation afin que, une fois adulte, il fasse de même pour sa progéniture.

*Ne pas confondre « plaire »  
et « être aimé »*

La fonction d'autorité implique de renoncer à être le préféré ou à plaire ; faut de quoi, le levier du pouvoir est entre les mains de celui qui distribue le satisfecit. Certains parents, les professeurs et les hommes politiques font de la séduction pour plaire et être populaires. Cela ne dure pas, et ceux qui ont besoin de s'appuyer sur des valeurs fermes ne s'y trompent pas : ils finissent par les renvoyer et par leur reprocher, avec la légitime cruauté des trahis, leur incompétence. L'estime, le respect, l'affection ne se construisent pas dans la séduction mais dans l'épreuve de la vérité, dans un rapport authentique où chacun trouve sa juste place. Les parents et les enseignants, par le transfert qu'ils suscitent, ne peuvent jamais se mettre sur un pied d'égalité avec ceux qu'ils doivent éduquer. Cela n'empêche pas l'estime et l'affection réciproques. Beaucoup de parents cherchent à plaire à leurs enfants, prenant leurs vociférations pour des menaces d'abandon ; ils ont peur de ne plus être aimés. Certes, les enfants ont besoin de l'amour inconditionnel de leurs parents pour grandir. Ce n'est pas le cas des parents, qui n'ont pas besoin d'être aimés en retour pour survivre. Il est totalement irréaliste d'imaginer qu'un enfant pourrait ne plus aimer ses parents sous prétexte que ceux-ci ne

cèdent pas à son désir. Il peut être en colère, bouder, faire la tête — et alors ! L'éducation n'est rien d'autre que l'apprentissage de la frustration ; il n'est pas possible d'avoir tout, tout de suite et pour toujours. N'acceptez que ce qui vous paraît juste et légitime. La bonne question est : « Est-ce que c'est bon pour lui ? Est-ce que cela va l'aider à grandir ? » Mais ce n'est pas : « Est-ce que cela lui fait plaisir et va-t-il m'en être reconnaissant ? » Dans ce dernier cas, vous agissez pour vous et non pour lui.

### *Le rôle séparateur du père*

Depuis quelques décennies, les rôles du père ont changé. On voit maintenant des « Papas poule », des pères au foyer, alors que Maman va au bureau. Pourquoi pas ? Beaucoup s'en sortent assez bien, et les enfants ne semblent pas en subir de dommages. Dans les pyramides de soutien<sup>1</sup> mises en place dans les orphelinats, les jeunes garçons se montrent tout à fait compétents pour soigner les bébés et les jeunes enfants, les nourrir, les changer, jouer avec eux, leur chanter une berceuse pour les endormir, etc. Ils ne sont pas efféminés pour autant. Les rôles sont interchangeable ; les fonctions, elles, le sont moins, ou du moins elles sont inévitables.

La fonction du père est de séparer l'enfant de sa mère pour éviter qu'ils ne fassent couple. C'est la triangulation, que nous avons déjà abordée. Je donne souvent en exemple ce qui se passe chez les Gitans. Pendant de longs

---

1. Dans une pyramide de soutien, chaque enfant est encadré par un autre enfant, plus expérimenté mais pas obligatoirement plus âgé, pour accomplir une tâche précise. Il va ensuite encadrer un autre enfant. Ainsi, chacun reçoit et donne, tour à tour, des gratifications.

mois, le nouveau-né dort dans la couchette de la roulotte, entre la paroi et sa mère qui peut, ainsi, lui donner le sein à la demande. Le père, lui, dort le long du bat-flanc extérieur, faisant rempart de son corps pour protéger sa femme et son enfant. Les autres enfants dorment avec les chiens sous la roulotte, à l'extérieur. Le bébé grandit et s'enhardit ; il commence à explorer la couchette ; il rencontre le corps de son père, qui peut jouer avec lui. Mais, un jour, il passe par-dessus le corps de son père et tombe dans le couloir, hors de la couchette. À partir de ce moment, il ne reviendra plus jamais dans la couchette. Il couchera désormais à terre, dans une couverture, avec le chien. Le père reprend les relations sexuelles qu'il avait cessé d'avoir avec sa femme depuis la naissance, et rien n'y fera : l'enfant restera hors de la couchette. Nous reparlerons de cette séparation quand nous aborderons la question de l'incestuel. Il est indispensable que le père réinstalle les frontières générationnelles et montre que son couple prime la maternité.

### *Les trois niveaux de relation*

Pendant la gestation, la relation de la mère à l'enfant est une relation *unipolaire* : la mère et l'enfant ne font qu'un et ce qui affecte l'un affecte l'autre. Cet état dure quelques mois après la naissance ; l'enfant vit sa mère comme une extension de lui-même, il ne sait pas très bien si ce sein qui le rassasie régulièrement est à lui ou s'il est extérieur.

Puis, l'enfant comprend que sa mère et lui sont deux entités distinctes : la relation passe dans la forme *bipolaire*. L'enfant sait comment appeler pour être nourri ou changé, il apprend aussi ce qu'il faut faire pour faire plaisir à son entourage et occuper la place du centre.

Cette situation, qui ressemble un peu à un couple, pourrait durer longtemps, seulement voilà : Papa n'a pas épousé Maman seulement pour qu'elle retombe en enfance et joue à la poupée. Un jour, il dit : « Je reprends ma femme, c'est moi le patron ici ! » Cet enfant est *notre* enfant, nous allons l'élever ensemble pour qu'il grandisse, il faut qu'il commence à faire des choses tout seul. C'est la relation *triangulaire* : l'enfant n'est plus seul dans les yeux de la mère ; le père est là, qui reprend sa place. Cette étape est capitale. L'enfant cesse de se croire le seul objet de désir de sa mère (l'enfant roi). Il doit concilier et reconnaître un homme plus puissant que lui, dont les droits passent avant les siens. La place auprès de la mère est occupée ; l'enfant doit rester dans son monde d'enfant, séparé de celui des adultes.

### *Aimer chacun différemment*

N'ayez pas peur de rompre avec l'égalitarisme : nous aimons nos enfants différemment, parce qu'ils sont différents et uniques. De même qu'il est préférable de les habiller différemment, et non comme des armées en uniforme, autorisez-vous à faire à chacun des cadeaux singuliers. Ils leur permettront de se différencier l'un de l'autre, chacun ayant sa spécificité, et de se sentir reconnus dans leurs besoins propres.

### *Accepter les conflits*

Les conflits sont signe d'appartenance et d'amour. On ne peut être en conflit avec quelqu'un dont on est indifférent. Les conflits viennent de nos besoins, qui diffèrent

d'un individu à l'autre. Si nous avons, apparemment, les mêmes besoins, leur quantité et leur fréquence ne sont jamais tout à fait identiques. Le conflit est une tentative pour obtenir satisfaction. Là encore, nous allons retrouver l'inévitable frustration ; si l'enfant a appris à l'accepter dans d'autres domaines, il lui sera plus facile de trouver d'autres satisfactions à ses désirs. Dans les conflits, il y a toujours une part qui est de l'ordre du symbolique et une part ancrée dans le réel (rappelons que le niveau psychologique prime le niveau social). Il va donc être indispensable de faire émerger le niveau caché, pour le traiter en priorité. Accepter les conflits pour apprendre à les résoudre, c'est éviter de minimiser certains aspects du réel sous prétexte d'avoir la paix.

Je me souviens d'un couple avec quatre enfants qui tentait d'atténuer l'atmosphère de guérilla urbaine régnant entre les enfants. La télévision était souvent l'enjeu du conflit, chacun voulant voir son propre programme, diffusé en même temps que celui des autres. Nous avons traité le maximum d'éléments présents dans la vie quotidienne de cette famille, mais je n'avais pas dû bien me faire comprendre. Un mois plus tard, les deux parents sont arrivés en séance, souriants et radieux : « Nous n'avons plus de conflits au sujet de la télévision : nous l'avons descendu à la cave ; comme cela, il n'y a plus de bagarre. » Aïe ! Aïe ! Aïe ! Il faut la remonter de la cave. Non seulement parce que tous, parents et enfants, en sont également privés — ce qui n'est pas juste, puisque les parents, eux, ne se battaient pas pour voir leur programme —, mais aussi parce qu'on ne peut pas apprendre à gérer ce conflit sans la télévision. Nous avons donc élaboré, avec les parents, des temps de télévision propres à chaque enfant et qui paraissent justes,

compte tenu de l'âge et des exigences scolaires de chacun. Chacun pouvait choisir de regarder une émission par semaine et celle-ci était décidée à l'avance ; disons que ce temps lui était imparti. Pendant ce temps, si quelqu'un voulait regarder *le même* programme, cela ne posait pas de problème. La télévision est ainsi devenue un lieu de rencontre, les enfants regardant les émissions généralistes que les parents voulaient voir.

La résolution de ce conflit est passée par l'imposition, par les parents, d'une règle de partage du temps. Il va sans dire que les conflits des parents sont à résoudre entre parents et que les enfants n'ont pas à y prendre part, tandis que les parents ont leur mot à dire dans les conflits des enfants — tout au moins doivent-ils y prêter une attention particulière.

### *Laisser à chacun sa part de responsabilité*

Milton H. Erickson, qui fut l'un des grands praticiens de la psychothérapie, donne, parmi onze principes de traitement, la recommandation suivante : « Enseignez le choix ; ne tentez jamais de supprimer le choix. » Le plus souvent, nous avons l'impression qu'une seule option est possible et nous avons tendance à oublier que, pour chaque problème, il y a des milliers de solutions : des bonnes et des mauvaises. Les Shaddoks<sup>1</sup> nous ont aussi appris que lorsqu'il n'y a pas de solution, il n'y a pas de problème. Fort de ces hautes pensées, considérons l'effet dévastateur d'une confrontation commençant par : « Tu n'as pas le choix... » et se terminant par : « C'est cela ou rien... » Où est la place de votre interlocuteur dans un tel

---

1. Personnages d'un dessin animé célèbre.

dialogue ? Nous ne sommes pas loin de la solution consistant à lui tendre un pistolet à un coup.

Sachant que le processus prime le contenu, nous ferons en sorte que le chemin prime la destination. D'ailleurs, saint Ignace nous dit : « Il n'y a pas de chemin, alors marchons ! » Pour moi, cela signifie : « Trace ton propre chemin. » Face à une situation bloquée, ou apparemment sans issue, la question « Qu'envisages-tu ? » ou « Comment trouver la sortie ? » ou « Que vas-tu choisir ? » oblige à réfléchir, à mâchouiller le problème pour le rendre soluble. Apporter la réponse, clef en main, est la manière la plus toxique d'éduquer. Le but est de faire prendre conscience à l'autre de sa capacité à « répondre de » ou à « répondre à ». En anglais, *response-able* signifie : habilité à répondre, capable de répondre. À chaque instant, la vie — certains diront Dieu ou la Nature — nous interroge, nous questionne, et notre saine survie dépend de notre capacité à répondre à cet appel.

Carl Gustav Jung a parlé de synchronicité<sup>1</sup> pour expliquer la venue de certains événements dans notre vie. Je pense, comme beaucoup, que le hasard n'existe pas vraiment et que nous participons à tout ce qui se présente dans notre vie, ne serait-ce qu'à cause de l'« effet Pygmalion » qui veut que « lorsque l'on fait une prédiction, on se comporte toujours de manière compatible avec sa réalisation »<sup>2</sup>. Je n'ai jamais souhaité délibérément les rhumes et les gripes que j'ai eus dans ma vie.

---

1. Désigne une relation entre des événements ayant lieu en même temps sans qu'il puisse y avoir entre eux de relation de cause à effet. Pour C. G. Jung, ces événements sont liés par le sens qu'on leur attribue. Il n'y a donc pas de hasard, mais un enchaînement d'éléments secrètement liés entre eux.

Pourtant, après coup, je peux clairement identifier comment mon comportement a participé à leur venue. Rappelez-vous que l'inconscient prime le conscient. À l'inverse de la croyance de prédestination, je pense que nous pouvons infléchir notre trajectoire de vie en résolvant les impasses internes qui nous habitent. Nous avons souvent tendance à confondre la culpabilité, qui a trait à la faute, et la responsabilité, qui a trait à la réponse et à l'implication que nous avons dans chacun des événements de notre vie. Le choix d'accepter notre part de responsabilité dans ce qui est survenu, et survient, dans notre vie nous permet de changer, d'élaborer des nouvelles décisions. Sous la pression d'un traumatisme, telle une rupture amoureuse, une personne peut décider que plus jamais elle n'aimera un homme — une femme — parce que « C'est trop douloureux de se séparer », et ainsi rester seule. La re-décision consistera à revenir au moment du traumatisme, à considérer que la décision prise à ce moment, sur le coup, était une réponse traumatique, et à prendre une nouvelle décision : « Tous les partenaires ne sont pas identiques, l'amour est possible. » Ainsi, on laisse la porte ouverte à la possibilité d'aimer à nouveau.

Croire que l'on subit le destin rend impuissant ; c'est toujours la faute de l'autre, du destin, « la faute à pas de chance ». Il ne reste plus que la résignation et la passivité. « Certes, nous ne pouvons pas empêcher les oiseaux de malheur de voler au-dessus de nos têtes, mais nous

- 
2. Appliqué au domaine pédagogique, ce concept, développé à partir du mythe grec de Pygmalion, montre que les hypothèses faites par des enseignants sur le devenir scolaire de leurs élèves ont toutes les chances de se réaliser car « les attentes sociales créent la réalité ». Il en est de même, par exemple, pour un pronostic fait par un médecin à un malade.

pouvons les empêcher d'y faire leur nid », dit un proverbe chinois.

Éduquer à la résolution de problèmes renverra toujours à la notion de responsabilité pour sortir de la passivité. Choisir oblige à s'appuyer sur ses propres ressources.

### *Donner l'exemple*

Des valeurs telles que la responsabilité ou l'optimisme, qui consiste à voir la bouteille à moitié pleine plutôt qu'à moitié vide, nous sont transmises par la modélisation que nous faisons en prenant exemple sur les figures parentales. Nous savons que 93 % de la communication passe par une communication non verbale, c'est-à-dire par des indices tels que la posture, le ton de voix, la respiration, la dilatation des pupilles, la coloration de la peau ou la diffusion d'odeurs. Toutes ces informations peuvent échapper à une forme de perception consciente, mais elles n'échappent pas à la conscience. C'est ainsi que certaines personnes disent connaître intuitivement leur interlocuteur dès la première rencontre. Cette impression est fondée sur leur capacité à décoder les signes de la communication corporelle non verbale.

L'enfant *in utero* perçoit des sons et des stimulations à travers la paroi abdominale. Il n'a guère les moyens d'en décoder le sens et pourtant, dans les secondes qui suivent le stimulus, il reçoit des informations chimiques plus ou moins chargées du système métabolique de sa mère. Chaque émotion produit une réaction hormonale qui va se transmettre au sang du bébé et va provoquer une réaction musculaire et cardiaque. La naissance, avec l'atmosphère qui règne à ce moment et la façon

dont l'enfant est accueilli, est un événement qui agit comme une matrice : il marquera toute la vie à venir (rappelons que ce qui est archaïque prime ce qui est récent). Ensuite, l'enfant dépend totalement des adultes pour survivre ; il va donc consacrer toutes ses capacités à appréhender le monde qui l'entoure, à décoder les signes qui viennent des adultes, à utiliser les indices qui lui permettront d'obtenir satisfaction (le premier niveau de la pyramide). Par le biais du besoin vital d'appartenir au clan familial, l'enfant va s'imprégner de tout ce qui vient de ses parents. Ce que nous considérons comme une ressemblance génétique est, en partie, l'œuvre du mimétisme.

Des responsabilités exercées au sein d'œuvres d'adoption, et le fait d'être moi-même père adoptif, m'ont permis d'observer comment des enfants adoptés s'imprégnaient d'indices d'appartenance à leur nouvelle famille au point de développer, parfois, des symptômes physiologiques. Prendre modèle sur l'environnement parental est le premier levier éducatif sur lequel nous pouvons agir. Il nous renvoie aussi à la notion de *manducation* dont nous parlions précédemment (page 31). Les nombreux enseignants en souffrance, à cause du manque de respect de la part de leurs élèves et des parents, ont parfois du mal à accepter le fait que l'absentéisme de certains de leurs collègues ou certains comportements de rébellion du corps enseignant puisse servir de modèle aux élèves. J'ai encore en mémoire un groupe de professeurs, vus à la télévision, commettant un autodafé : ils brûlaient — sans l'avoir lu — les exemplaires du livre que Luc Ferry, leur ministre, avait écrit pour leur présenter son projet de réforme. Et on espère, après cela, que certains élèves ne vont pas prendre la décision suivante : « Je dis non d'abord,

on verra après », voire : « Je cogne d'abord, on discutera après. »

### *Prêter attention aux passages à l'acte*

Le passage à l'acte est la mise en actes de difficultés psychiques qui n'ont pas été prises en compte au niveau conscient. La personne n'a pas pu évaluer les tenants et les aboutissants de ce qu'elle exprime ainsi. La notion de passage à l'acte évoque la porosité et le franchissement des frontières. Une idée, un besoin plus ou moins conscient accumule de l'énergie. S'il n'est pas identifié et pris en compte au niveau conscient, avec la contribution de l'État du Moi Adulte (voir les États du Moi, page 133), il est probable qu'il va surgir brutalement sous forme de paroles ou d'actes. C'est le cas des lapsus où, tout d'un coup, un mot émerge de manière incongrue et révèle bien plus que le mot envisagé pour s'exprimer. Il en est de même des gestes et des actes dont les conséquences sont en accord avec des intentions inavouées. Le passage à l'acte demande à être identifié, pris en compte et analysé pour faire avancer la situation ; faute de quoi, des retours répétés à la case départ sont inévitables. Nous avons déjà évoqué le concept de la méconnaissance en Analyse Transactionnelle ; le passage à l'acte procède du même mécanisme.

L'analyse des passages à l'acte amplifiera la prise de responsabilité individuelle au cours de la vie. Le fait qu'un symptôme, ou un accident, soit un passage à l'acte n'en diminue pas moins sa gravité et la nécessité d'en prendre soin (le besoin de cohérence prime le besoin de survie).

## Savoir qui commande

La notion de pouvoir est souvent mal comprise. On a tendance à penser que la manifestation du pouvoir passe par le contrôle et que le pouvoir s'exerce par la contrainte et la dictature. Le pouvoir est, avant tout, la capacité de faire, de réaliser un projet. Quand on dit à un enfant : « Tu peux le faire », on exerce un pouvoir de transmission. Personne ne songerait à nier que celui-ci est salutaire. Souvent, le préalable à cette transmission est l'obtention du consentement de l'intéressé : « Si tu veux le faire, tu peux le faire. » C'est dire que le pouvoir ne s'exerce pas de façon totalitaire ni en l'absence de la participation du destinataire du message.

Il existe plusieurs sources de pouvoir. Celui que son statut place dans l'exercice du pouvoir tirera un bénéfice à le développer. L'ensemble de ces sources se retrouvent dans ce que nous appelons le charisme. Je tiens ces notions de Claude Steiner<sup>1</sup>.

Chaque source de pouvoir correspond à un point du corps qui permet de se centrer sur soi-même, pour être en contact avec les ressources nécessaires. Les Indiens et les acupuncteurs les nomment chakras. « La bonne longueur pour les jambes, c'est quand les pieds touchent par terre », disait Coluche. Je commencerai l'énumération de ces sources de pouvoir par le bas du corps :

- ❖ Le pouvoir d'*enracinement* : le point de contact est constitué par les pieds et le point d'équilibre se situe au périnée. C'est la capacité de se tenir debout, en sécurité physique ; cela implique de la flexibilité.

---

1. Claude Steiner, *L'autre face du pouvoir*, Paris, Éditions Épi/Desclée de Brouwer, 1995.

- ❖ Le pouvoir de la *passion* : le point énergétique est situé entre le pubis et le nombril ; c'est de là que vient la voix des chanteurs d'Opéra, c'est là aussi que se développe la vie au moment de la reproduction. C'est la puissance de la sexualité, de l'énergie sexuelle, qui permet de croire au futur. C'est aussi le sens de la créativité.
- ❖ Le pouvoir du *contrôle* : le point se situe entre le nombril et le diaphragme. C'est la capacité de faire faire à l'autre quelque chose qu'il ne veut pas faire.
- ❖ Le pouvoir de l'*amour* : le point est situé au niveau du cœur. C'est la capacité d'aborder le monde sans négation, d'envisager la croissance comme une quête vers l'unité, de nager dans le sens du courant. La véritable puissance vient de là.
- ❖ Le pouvoir de *communication* : le point est le cou. C'est le pouvoir de créer chez l'autre des pensées et des sentiments similaires aux nôtres, sans chercher à les convaincre.
- ❖ Le pouvoir de *connaissance* : le point, appelé le troisième œil, se situe au bas du front, au-dessus du nez. C'est la compréhension de la science, l'intuition des choses, le sens de la perspective historique et de l'enchaînement des choses, la perception du contexte, la vision, et même la voyance.
- ❖ Le pouvoir de *transcendance* est le sommet de la tête. Il représente le chef, la capacité de prendre du recul, de distinguer les deux termes de chaque prédominance, par exemple de différencier le processus du contenu. C'est aussi l'accès à la relativité et au détachement par rapport au sens, la capacité de discerner l'essentiel du superflu. Chez les Amérindiens,

est élu chef celui qui a su renoncer au plus grand pouvoir, c'est-à-dire celui qui n'a pas besoin d'avoir les signes du pouvoir pour exercer son autorité. N'oublions pas que le mot autorité vient d'« être l'auteur de ».

### *Pas de groupe sans chef*

Un groupe se fédère lorsqu'il se forme autour d'un leader — choisi dans le cas d'un couple, ou déjà présent dans le cas des enfants et des nouveaux arrivants d'un groupe constitué. C'est volontairement que je donne une connotation primitive à cette fonction de chef. Les partenaires d'un couple se choisissent plus ou moins délibérément, selon un contrat de protection mutuel implicite : l'un s'occupe de la sécurité du groupe face au monde extérieur, l'autre de sa protection à l'intérieur, car on ne peut pas assurer efficacement la protection hors de la caverne et, en même temps, faire régner l'ordre à l'intérieur. L'image du chef, quel qu'il soit, est un facteur fédérateur au même titre que le drapeau. La dérision goguenarde qui sévit depuis l'après-guerre contre des valeurs et des symboles patriotiques a largement participé à la perte de repères efficaces dans l'organisation des programmes éducatifs. Les enfants, par leur naissance, ne sont pas les créateurs du couple — même si le premier-né fonde, de fait, la famille. Pour lui, la situation est optimale lorsque le couple s'est choisi autour d'un projet de vie qui va servir de creuset à son éducation. L'enfant doit donc s'adapter à des institutions déjà présentes et à un territoire de vie sur lequel s'exerce le pouvoir de ses parents. Comme dans la horde primitive, le fait de trouver sa juste place, celle qui vous est dévolue, est déjà facteur

d'éducation. À l'âge adulte, avec l'expérience, viendra le moment de contester l'ordre établi pour tenter d'être « calife à la place du calife ». Mais il y a un temps pour tout. Le chef doit avoir des qualités de visionnaire pour envisager la vie au-delà du moment présent, il doit être prêt à déplaire pour tenir le cap qui lui semble juste face aux contestataires ; enfin, il doit être prêt à reconnaître qu'il s'est trompé lorsque c'est le cas, faute de quoi il n'est qu'un piètre despote.

### *Pas de chef sans loi*

Le pouvoir s'appuie sur un ensemble de règles que l'on trouve suffisamment utiles pour les consigner et en faire les fondements du groupe. Le peintre devant son tableau n'invente pas la couleur ; il prend la couleur d'un tube qui existe déjà pour créer les nuances qui lui conviennent. C'est la fonction de la loi. Elle est inscrite, tous peuvent s'y référer en cas de doute et en l'absence du chef. La loi peut être modifiée, son but étant de protéger au mieux les intérêts du groupe sur un territoire donné. Le pouvoir s'exerce toujours sur le territoire où résident les personnes concernées. Il se heurte à des frontières au-delà desquelles il n'a plus d'effet, ce qui permet à un rival de fuir hors de portée ou de s'exiler pour survivre et fonder ailleurs son propre groupe. Le rôle du chef sera de faire réfléchir ses subordonnés à l'élaboration de la loi qui les fédère.

### *Pas de loi sans frustration*

La loi est un lien entre des personnes. Le paradoxe du lien est qu'il unit et tient ensemble — comme le mariage

unit deux êtres — et qu'en même temps il sépare, comme le mariage sépare les mariés des autres partenaires qu'ils pourraient avoir. Ces fonctions d'union et de séparation renvoient constamment au choix et à la responsabilité. Choisir, c'est renoncer à ce qu'on laisse de côté, et cela engendre de la frustration. La statue de la loi au sein de la cité n'est rien d'autre que la statue de la frustration. Le paradis terrestre n'existe pas ; nous pouvons gémir, tempêter, rien n'y fera. Nous pouvons aussi participer pour faire changer la loi. Nul doute que la nouvelle loi apportera aussi son lot de frustrations, puisque la loi est un lien qui unit et sépare.

### *Pas de territoire sans chef*

Comme dans le monde animal, le territoire est, chez les humains, investi d'une valeur primordiale. Le besoin de sécurité, deuxième niveau de la pyramide des besoins, en est évidemment la principale raison. Contrôler un territoire donne la possibilité d'y placer des repères, d'y avoir des cachettes. Le territoire est divisé en zones concentriques autour de l'habitat, qui servent d'alertes croissantes à mesure que l'intrus, le rival ou l'ennemi se rapproche de la tanière qui abrite femme et enfants. La notion de territoire n'a pas beaucoup évolué depuis la période préhistorique où l'homme, vêtu de peaux de bêtes, devait survivre dans un monde hostile. Les incidents de frontière qui engendrent les guerres, les combats pour la maîtrise des lieux stratégiques — qu'ils soient pétrolifères, déclarés saints ou des voies d'accès à la mer — ne sont que des variantes des conflits de territoire. Chaque individu possède une bulle énergétique qui l'entoure. C'est un territoire invisible mais bien réel, où tous les

radars sont en éveil pour prévenir d'une agression. Par le biais des alliances et des pactes de non-agression, cette bulle peut s'ouvrir, dans des lieux protégés et avec des personnes choisies comme le partenaire sexuel, les parents ou la progéniture. L'espace géographique sert alors d'enveloppe face au monde extérieur. Un territoire, lorsqu'il n'est pas vacant, est toujours sous le contrôle d'une personne qui le défend et y exerce ses prérogatives.

Le territoire qui nous concerne ici est l'habitation familiale. Chacun y a ses repères, ses zones partagées et ses zones protégées. Nous allons y analyser la répartition du pouvoir.

Les enfants habitent chez leurs parents. Ils y sont accueillis par la volonté de ces derniers. Celui qui est maître du territoire a autorité sur ce dernier ; il dit : « Ici, c'est ma loi. » Il défend son territoire comme un cerf en place brame et chasse les jeunes qui viennent convoiter les biches du troupeau. Le territoire national est fractionné en régions, départements, préfectures, villes et villages, chacun étant gouverné par une instance qui exerce une autorité territoriale.

Il en est de même dans la maison familiale. L'exercice de l'autorité parentale couvre l'ensemble de la maisonnée. Les territoires partagés à usage commun — tels que la salle à manger, la salle de séjour, la cuisine — n'ont pas le même statut que les territoires partagés à usage intime, comme la salle de bain et les toilettes, où s'exerce un droit individuel à la vie privée. Viennent ensuite les espaces privés au sein de l'ensemble : la chambre, le lit, un placard, le journal intime, etc. Cela peut paraître excessif de fractionner ainsi l'espace, mais c'est indispensable pour gérer les conflits quand ils surgissent. Les territoires ont besoin d'un pouvoir gestionnaire. Ce dernier peut

être ferme ou flexible, autoriser beaucoup de liberté, mais l'absence ou le déni de pouvoir est la source de tous les désordres.

Les dépassements de frontières auront toujours des incidences symboliques sur l'ensemble de la vie du groupe. Ainsi, mettre le petit dernier sur le pot dans la salle de séjour, au milieu de la famille et des invités, lui confère une place inappropriée. Les toilettes ou la salle de bain sont plus adéquates. *A priori*, les objets personnels ne séjournent pas dans les pièces communes. Adopter ces grandes lignes de conduite, en évitant de se comporter de façon rigoriste, entraînera un respect mutuel simple et évident. La chambre des parents, leur lit, est un espace qui leur est consacré. *A priori*, les enfants n'ont rien à y faire s'ils n'ont pas été invités. Ce n'est pas le bon endroit pour placer la télévision. À part les nouveau-nés en période d'allaitement, les enfants n'ont rien à faire dans le lit des parents, *a fortiori* si l'un d'eux est absent. Un enfant est, dans cet espace chargé d'intimité adulte, toujours à une place inappropriée, pour ne pas dire franchement toxique. Vient-il en séparateur du couple de ses parents ? Est-il un partenaire de substitution pour l'un d'eux, en mal de reconnaissance ? Un parent dormant avec son enfant dans le lit de celui-ci n'est pas non plus à la bonne place. Bien sûr, certains diront que dans d'autres contrées, tout le monde couche dans le même lit, sous la même couverture, et que la société s'en porte très bien. Ce sont d'autres contrées, avec d'autres lois qui font office de séparateurs. Les humains de là-bas ne pourraient pas s'intégrer dans notre environnement, et réciproquement.

## *Ne pas franchir les frontières*

### Les ravages de l'inceste et de l'incestuel

La transgression de l'interdit de l'inceste est probablement ce qui, à notre époque, crée le plus de trouble dans la mission éducative. La mode de l'égalitarisme, qui gomme les différences et nivelle les générations, puise ses sources dans la remise en cause de l'interdit de l'inceste. L'inceste est puni par la loi lorsqu'il est identifié sous la forme de rapports sexuels au sein de la famille entre parents et enfants et entre membres de la même fratrie, quel que soit le sexe des protagonistes. Les situations les plus visibles, et donc reconnues, ont lieu entre pères, beaux-pères, oncles, grands-pères et filles, belles-filles, nièces, petites-filles. Elles concernent de plus en plus souvent les garçons, avec la banalisation de l'homosexualité. Les mêmes relations entre femmes et fils d'une même famille, bien que moins nombreuses, sont aussi très fréquentes. Rarement punies car peu identifiées, elles n'en sont pas moins dommageables. Il existe des mères qui dorment avec leur grand fils adolescent, ou avec leur fille, et qui les lavent jusqu'à l'âge adulte.

L'équivalent de l'inceste, pratiqué hors de la cellule familiale, est l'abus sexuel sur mineur par personne en responsabilité éducative (enseignants, éducateurs, responsables du culte). La notion d'inceste semble se perdre dès lors que les deux partenaires sont majeurs et considérés comme des adultes consentants. Cependant, n'oublions pas que le niveau psychologique prime le niveau social : la toxicité de l'inceste reste la même au-delà de cet âge frontière que constitue la majorité.

La différenciation entre les concepts d'inceste et d'incestuel a été approfondie par le psychanalyste Paul-

Claude Racamier<sup>1</sup>. Nous n'allons pas nous étendre sur l'interdit de l'inceste qui fonde notre société judéo-chrétienne ; c'est un sujet qui a été développé dans des centaines d'ouvrages. Ce qui nous intéresse ici, c'est la différenciation entre deux notions qui ont des effets dévastateurs équivalents.

Il y a inceste chaque fois qu'un rapport sexuel s'établit entre des individus, parents et enfants des deux sexes, au sein d'une même famille (inceste vertical) ; il y a aussi inceste entre frères et sœurs (inceste latéral). L'inceste est puni par la loi. Pour que la loi soit applicable, le législateur a fixé des limites précises au sens des mots — le sens strict — et autorisé des extensions — le sens figuré — afin, par exemple, de protéger les mineurs de parents de substitution tels que les enseignants, les tuteurs ou « toute personne ayant autorité sur » l'enfant. Nous savons ici que le niveau psychologique (symbolique) prime le niveau social. Pour cette raison, nous étendrons la notion d'inceste pour l'appliquer à tous les rapports sexuels ayant lieu entre des individus en position parentale, de par leur âge ou leur fonction, avec des personnes en position « d'enfants, de subordonnés ou de dépendants », de par la différence d'âge et la relation qu'ils ont avec les précédents.

Dans l'incestuel, il n'y a pas passage à l'acte ; l'inceste n'est donc jamais consommé. Mais le parfum de l'inceste est toujours présent. Un partage de jouissance relationnelle érotique et sexuelle, qui est sous-entendue et qui flotte dans l'air, existe. À tout instant, la connivence est là. L'incestuel peut être au centre de la famille ; tous baignent dedans au point de ne plus s'en apercevoir. Quand

---

1. *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Éditions du Collège, 1995.

j'étais thérapeute en formation, j'ai été frappé par l'exemple du test de la grenouille qui est, depuis, devenu à mes yeux un véritable concept. Vous mettez une grenouille dans une grande casserole d'eau froide ; elle nage et peut y rester indéfiniment. Puis, vous faites très progressivement monter la température ; elle s'adaptera sans bouger, ne s'apercevra pas du danger qui la guette — on s'habitue vite à un petit inconfort — et elle finira cuite. Prenez la même grenouille et jetez-la dans une casserole d'eau tiède ; elle sautera immédiatement hors du récipient. Il en est de même de l'incestuel ; celui-ci fait le lit des situations dramatiques qui, un jour, se produiront.

Le problème de l'incestuel est qu'il n'est pas illégal et qu'il peut prendre une multitude de formes qui ne sautent pas aux yeux : les enfants qui couchent de manière régulière dans le lit de leurs parents, qu'il y ait ou non attouchements, les chatouilles ou les suggestions du genre : « Tu es mon petit homme/ma petite femme à moi », ou encore : « Tu es mon nounours, mon doudou. » Il en est de même pour les parents qui font comme si la présence de l'adolescent(e) à leurs côtés pouvait laisser croire à leur entourage qu'ils forment un couple. J'ai même connu un père qui, conduisant sa fille à l'autel le jour de son mariage, lui chuchota à l'oreille, à l'entrée de l'Église : « Si vous voulez, on peut partir ensemble... » Je vous laisse imaginer la place qu'aura le futur mari dans ce ménage à trois constitué dès le premier jour !

Le plaisir partagé est aussi une zone de danger quand il se partage entre des personnes n'appartenant pas à la même génération. Un parent installé devant la télévision avec son enfant et regardant avec lui un film licencieux ou prônant la transgression, crée, par le biais de la

banalisation, une relation de couple dans laquelle ils partagent ensemble la même jouissance. L'incestuel peut se glisser partout, même avec les meilleures intentions du monde. Imaginez une famille dont l'un des enfants est atteint d'une grave maladie qui justifie une hospitalisation prolongée. La mère lui consacre tout son temps et couche à l'hôpital chaque soir. La situation évolue au point qu'elle prend davantage soin de son enfant que de son compagnon de vie. Elle finit par « faire couple » avec son enfant. Cette relation privilégiée a une connotation incestuelle qui se répercutera à tous les niveaux de la vie de la famille.

Il n'est pas question, ici, de porter un jugement, mais de donner les moyens d'identifier les situations. Les parents qui veulent « faire copain » avec leurs enfants ou, plus subtilement, avec les amis de leurs enfants (jeunisme, ou besoin de « chair fraîche » ?) immergent leurs enfants dans l'incestuel quand ils dansent et séduisent ceux de la génération suivante. La perte de la place, du rôle et du statut de parent constitue une des conséquences les plus évidentes de l'incestuel, qui stérilise la tendresse authentique et la remplace par l'emprise.

Dans nos contrées, nous avons, à tort, pris l'habitude de considérer l'inceste comme un problème concernant exclusivement les pères ou beaux-pères et les filles, à cause des conséquences visibles de la grossesse. Nous avons tendance à méconnaître des formes moins actives, mais tout aussi dommageables, d'inceste commis par des mères, souvent seules, qui dorment avec leur fils ou leur fille jusqu'à un âge avancé, particulièrement lorsqu'ils sont enfants uniques. Cette promiscuité empêche la séparation indispensable à l'enfant pour pouvoir développer son individualité et devenir un être autonome.

Cela inverse aussi les rôles en rendant l'enfant responsable de sa mère, alors que c'est lui qui devrait être pris en charge. Dans l'émission de télé-réalité *Super Nanny*, on a même vu un père dormir dans le lit conjugal avec son fils alors que la mère allait finir la nuit à la place de ce dernier, dans l'un des lits superposés de la chambre des enfants.

Un mot sur les portes : elles sont généralement faites pour être fermées — autrement, on pourrait faire l'économie du panneau et laisser l'ouverture libre. Il y a des familles où, pour des raisons apparemment inconnues, les portes des lieux privés ou intimes ne sont pas fermées. La question qui se pose est évidente : à qui cela fait-il plaisir ? Quel apport pédagogique espère-t-on donner à l'enfant en lui laissant libre accès aux toilettes ou à la salle de bain quand les adultes y sont ? Les adultes devront, très tôt, frapper eux aussi à la porte de la chambre de l'enfant, ou du cabinet de toilette, en signe de ce respect que l'enfant pourra, ainsi, intégrer et manifester aux autres.

## La distance intergénérationnelle

La structuration sociale se fait d'une part par zones horizontales d'appartenance — famille, clan, quartier, nationalité, club, etc. — d'autre part sur un plan vertical, par niveau générationnel c'est-à-dire par tranche d'âge. Bien que la loi n'intervienne pas dans toutes les alliances entre adultes consentants, celles-ci n'en ont pas moins un sens. Que se passe-t-il, dans notre culture latine, lorsque deux partenaires ont plus de vingt ans de différence d'âge ? Une femme de cinquante se met en couple avec un jeune homme de vingt ans, un homme de soixante ans avec une jeune femme de vingt ans, sans parler de toutes les combinaisons

homosexuelles possibles. Cela n'est pas interdit. Mais qu'est-ce que cela symbolise, si ce n'est la relation d'un enfant avec son parent ? Il en est de même avec les relations horizontales. Ici, ce n'est pas l'âge qui est en cause, mais le franchissement de frontières horizontales — comme entre maître et élève, patron et employé, fonctionnaire de la force publique et contrevenant, médecin et malade. Sans parler des relations interdites entre adultes et mineurs, qui sont sanctionnées par la loi et qui relèvent de circonstances aggravantes lorsqu'il existe une relation éducative entre les deux personnes.

Cette tentation de franchissement de frontière n'est pas nouvelle ; elle est la rencontre entre, d'une part, la tentation de l'adulte de rester dans une sphère illusoire de jeunesse, d'une part le fantasme du plus jeune d'accéder, par la reconnaissance d'un adulte, à un âge plus mature. Dans tous les cas, il s'agit d'une fausse altérité. Il n'est pas question, ici, de contester l'authenticité des sentiments, mais de considérer la part erronée qui s'établit dans la relation et qui induit un enjeu pervers à l'effet dévastateur parce qu'il renvoie directement à l'interdit de l'inceste. Il tue l'image du « parent » pour lui substituer celle du « copain », située à un autre niveau générationnel, alors même que le vrai copinage est impossible compte tenu de l'écart d'âge.

L'amour filial, l'admiration envers un maître, la juste distance envers un supérieur hiérarchique sont anéantis dans une relation de désir où l'un et l'autre sont piégés, alors que l'altérité est impossible. La force du symbolique contamine l'ensemble des relations et des structures sur lesquelles notre société est fondée. Les transgressions de l'ordre de l'incestuel, mêmes infimes, émergent dans la vie des familles comme un gravillon dans la chaussure

qui finit par interrompre la marche. Les alliances dans l'altérité ne doivent s'effectuer que dans la zone générationnelle commune aux deux parties.

### *Se méfier de la télévision et d'Internet*

Il y a un ennemi dans la place. Loin de moi l'idée de dénoncer le progrès et ses avantages incontestables dans certains domaines. Mais un minimum de connaissances sur les techniques de suggestion est nécessaire, de même qu'une extrême vigilance sur l'usage de la télévision et d'Internet au sein d'une famille. Non que tout ce qui vient de l'extérieur soit un danger ; mais la télévision est, avant tout, un robinet commercial, une sorte de cheval de Troie qui vient déverser sa marchandise à domicile et servir les intérêts de groupes de pression qui imposent les tendances du moment. Merveilleux outil de communication, la télévision est aussi le plus puissant et le plus insidieux instrument de manipulation, de désinformation et de nivellement égalitariste de la société. Il faut avoir une télévision à la maison. Mais il faut l'utiliser de manière pédagogique, c'est-à-dire en votre présence, pour que vous puissiez donner à vos enfants votre avis sur ce que vous voyez, en contrepois de la bouillie informe qui est déversée dans votre salle de séjour.

La télévision, pour plaire au plus grand nombre, utilise le plus petit dénominateur commun en termes de consensus ; il y a un nivellement par le bas des idées et des valeurs, afin que le plus grand nombre y adhère. Cela ressemble à la dialectique marxiste. Vous prenez une vérité ; au nom du débat contradictoire — le « pour » et le « contre » — vous la divisez par deux. Vous avez alors

une demi-vérité face à un demi-mensonge. Vous appliquez à nouveau la dialectique ; la demi-vérité, étant à nouveau divisée en deux, vous donne un quart de vérité mêlée à trois quarts de mensonge. En répétant l'opération plusieurs fois, il vous reste un grain de vérité perdu dans une majorité de mensonge. La vérité n'est pas divisible, alors que le mensonge l'est indéfiniment puisqu'il n'est que de la non-vérité.

La télévision apporte une érosion des valeurs par la banalisation, qui consiste à considérer l'inacceptable comme potentiellement acceptable au nom des vertus démocratiques du débat d'idées. On se permet de rire de tout et de tous, alors que la vie en commun implique de refuser de rire de ce qui est la souffrance de l'autre, de ne pas en faire un objet de dérision ou de moquerie. On le voit dans les audiences des tribunaux : la violence banalisée sur les écrans a incité les plus fragiles à franchir sans discernement les limites de l'inacceptable. Ils n'arrivent pas à différencier pour eux-mêmes ce qui est légal de ce qui ne l'est pas.

Notre société ne pourra pas faire l'économie d'une réforme de ce formidable outil de communication, bien que les sirènes médiatiques soient déjà sur le pied de guerre pour hurler à l'atteinte à la liberté de la presse. Nous avons voté des lois pour lutter contre l'incitation à la haine raciale. Nous devons, un jour, trouver un moyen pour lutter contre la calomnie, le dénigrement de la loi votée par les représentants des citoyens et la suspicion systématique des valeurs communes de la République. C'est à ce prix que nous éviterons une guerre civile entre communautés où le manque de respect des personnes constitue un moyen d'éviter le débat d'idées et le choix du type de société dans laquelle nous voulons vivre.

## *Savoir interdire*

On a coutume de dire : « Le Père, c'est l'interdit. » Ceci est une autre façon de montrer le rôle séparateur du père qui pose un *inter-dit*, c'est-à-dire une parole entre deux dits, ceux du dialogue bipolaire entre la mère et l'enfant. Il est important que les sujets d'interdit soient discutés entre les parents avant d'être imposés aux enfants. Le couple parental doit tenir bon face au choix entre ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas. Nous verrons plus tard combien il est important que les deux parents soient solidaires. Certains interdits évolueront avec le temps, à condition qu'ils restent en accord avec la légalité du pays. Gardons à l'esprit le fait que le message véhiculé par l'autorisation ou par l'interdit est souvent plus important que la chose autorisée ou interdite, en elle-même (le processus prime le contenu ou le niveau psychologique prime le niveau social).

## **L'activité sexuelle**

Il s'agit là, bien sûr, d'un domaine privé chez les adultes, mais qui est sous la responsabilité des parents quand les enfants sont mineurs. À partir de quel âge vos enfants amèneront-ils à la maison leurs partenaires sexuels ? À quel moment en parler, sans pour autant attendre que la question devienne cruciale ? Le débat n'a pas fini d'exister. Pour beaucoup, la sexualité n'est qu'une question de plaisir, et la fonction reproductrice semble être évacuée, comme secondaire. C'est oublier que la nature a placé le plaisir au cœur de la relation sexuelle pour assurer la survie de l'espèce. Ce n'est pas la contraception qui doit, à elle seule, décider de l'activité sexuelle — pas plus, d'ailleurs, que l'utilisation du préservatif ne se limite à

faire face aux dangers sanitaires. Il est urgent de revenir à une réflexion plus profonde sur le sens de l'engagement, de la rencontre.

Symboliquement, le rapport sexuel est l'invitation à laisser pénétrer l'autre au plus intime de soi pour y déposer son patrimoine génétique afin qu'un enfant résulte de cet accouplement. Nous savons qu'au passage, des maladies mortelles peuvent s'échanger. Il importe de revenir à des notions de valorisation morale de l'acte sexuel qui ne le réduisent pas à la satisfaction d'une pulsion immédiate et banalisée.

Les jeux sexuels au sein de la fratrie sont, bien évidemment, interdits au titre de l'interdit de l'inceste. Toute plainte d'un petit à l'égard d'un plus âgé devra être prise au sérieux pour éviter les jeux de contrainte qui commencent avec des chatouilles et risquent de finir en attouchements.

Les jeux du « docteur » de la petite enfance, qui nourrissent la curiosité légitime d'un sexe vers l'autre, doivent rencontrer l'interdit — « Cela ne se fait pas » — mais il ne faut pas y attacher une importance culpabilisante. Il faut bien savoir comment les autres sont faits. Passé l'âge des découvertes, il doit être clair que l'on ne joue pas avec le sexe de l'autre, ni avec le sien en public. La sexualité est de l'ordre de la relation adulte, c'est-à-dire à un âge où l'on peut gérer la relation de couple, être financièrement et émotionnellement autonome. Avant, il peut être légitime de refuser de cautionner le concubinage sous son toit. Bien sûr, cela dépend des opinions individuelles et je ne veux pas me poser en juge. Mais j'estime qu'il est légitime que des parents disent à leur enfant mineur, surtout si l'autre partenaire aussi est mineur : « Pas de sexe sous mon toit. » Je sais que cela est de plus en plus difficile,

que le contexte et les médias ne vont pas dans ce sens et plaident pour un « droit au plaisir » tous azimuts et irresponsable. Cette épreuve et cette contrainte obligeront vos enfants à trouver des solutions qui n'en rendront la pratique que plus savoureuse.

Inutile de dire que l'éducation sexuelle commence après la naissance, dès le premier change de couches, et qu'il est absolument capital de pouvoir parler des évidences du sexe le plus tôt possible avec ses enfants.

## **Le tabac et l'alcool**

La première prévention, et de loin la plus efficace, est l'exemple. Les parents et les éducateurs non-fumeurs sont en cohérence avec l'objectif éducatif qui est d'offrir aux enfants un environnement sain et de se maintenir soi-même en bonne santé pour vivre avec eux des jours heureux. Si, par malchance, les parents sont déjà dépendants, ils offriront un meilleur modèle éducatif en s'imposant de fumer hors de l'habitation et des véhicules. Interdire à un enfant de fumer ne l'empêchera pas toujours de devenir fumeur, mais lui indiquera clairement que l'on tient à lui, ce qui peut l'aider à s'arrêter.

L'alcool est un autre fléau, malheureusement d'autant plus difficile à enrayer que l'image initiatique de l'alcool est aussi associée à la notion de convivialité et que les producteurs d'alcools multiplient les boissons sucrées, dont la douceur masque le goût de l'alcool, pour attirer les jeunes. La vente d'alcool est interdite aux jeunes de moins de seize ans ; la loi propose donc une solution. Le plus simple serait de s'y conformer en famille, en ne proposant pas d'alcool aux jeunes quelles que soient les circonstances. Toute incitation à boire est une disqualification de la

protection que l'on peut offrir à quelqu'un que l'on aime et que l'on veut conserver en bonne santé.

Depuis de nombreuses années, j'ai personnellement décidé de ne plus offrir de cadeaux liés au tabac (cendriers, briquets, etc.). Pour les boissons alcoolisées, je me limite à une bouteille de bon vin en cadeau aux hôtes qui m'invitent à dîner.

La drogue est un problème à part. Le plus souvent, il est le signe d'un malaise plus profond du tissu relationnel familial. La meilleure prévention est un partage familial, chaleureux et continu, quand survient la première expérience de drogue. Le lien sera le meilleur outil pour aborder le problème ; puis il faudra tenir sur la longueur pour prévenir et enrayer la chronicité.

## **La conduite et les deux-roues**

Cela peut surprendre de voir figurer, parmi les interdits, la conduite et les deux-roues, au même titre que le tabac et les drogues. Pourtant, c'est un domaine où les accidents et les risques encourus exigent qu'on leur donne une place plus importante dans l'éducation, d'autant plus qu'un grand nombre de comportements sont calqués sur ceux des adultes. Lorsque le parent est un conducteur respectueux du code de la route, courtois et modéré, il servira de modèle, comme pour tous les comportements de la vie.

À l'inverse, le conducteur qui interprète le code de la route à sa convenance et qui, par son attitude, proclame « Pas vu, pas pris » sème la graine de l'imprudence. Les plaisanteries sur les accidents de la route, la dérision sur les règles de sécurité sont de véritables incitations à la violence routière dont la France est championne. Il ne viendrait pas l'idée de donner un fusil chargé à un

homme en état d'ivresse, mais on sert volontiers « un coup pour la route » à un invité avant qu'il prenne le volant. Il existe souvent un déplacement de sens dans les conséquences : la sanction est mise en avant à la place du risque réel, qui est l'accident et la mort. « Les gendarmes sont couchés » ou « Tu ne risques rien, je connais le préfet » sont autant des gestes de sabotage qui, au niveau psychologique, disqualifient les protections indispensables à la sécurité routière.

Il existe des interdits absolus concernant la route : véhicule défectueux, prise d'alcool ou de produits psychotropes, absence de casque ou de ceinture de sécurité, et cela quels que soient l'heure, la distance à parcourir, le type de route, etc. Toutes les exceptions seront autant d'invitations inconscientes et psychologiques à se mettre en danger. On peut espérer qu'un jour l'apprentissage du code de la route à usage des piétons, des deux-roues et des voitures fera partie intégrante du programme scolaire.

### *Faire place au corps*

Temple sacré de la personne, le corps est au centre d'un conflit d'intérêt. Son propriétaire le veut le plus plaisant possible pour être accepté par les autres, et surtout conforme pour pouvoir appartenir au groupe. Mais le corps est aussi l'objet de convoitises extérieures, car certains croient posséder la personne en ayant libre accès à son corps. Au titre de la sexualité, qui existe dès la gestation, le corps est, par excellence, un lieu d'exercice du pouvoir, sur soi (son propre corps) et sur l'accès au corps de l'autre. Ces enjeux se jouent de toutes parts.

L'enfant tente de garder le plus longtemps possible l'accès au corps de sa mère, alors que le processus sain de séparation exige que la mise à distance progressive s'installe. Encore faut-il que la mère y participe et n'utilise pas tous les moyens possibles pour garder une proximité possessive avec le corps de l'enfant. L'enfant a besoin de rencontrer le corps de ses semblables, de ceux de son âge, pour apprendre le « non-moi », base de l'altérité, et pour découvrir l'acceptation et le refus d'accès au corps de l'autre comme à son propre corps. Il faut savoir que tous les concepts humains s'élaborent aux moyens des sens, de la perception, donc par le corps. Autant dire que sans la participation du corps, nous ne pouvons rien devenir.

Quelle place donner au corps sans devenir une société désincarnée, hédoniste, incestuelle ou vivant dans la promiscuité ? C'est une question difficile à trancher de manière radicale, tant elle varie d'une culture à l'autre. Nous pouvons seulement affirmer que l'enfant, du nouveau-né à la préadolescence, a besoin d'être touché pour pouvoir définir par lui-même la place qu'il occupe dans le groupe : la façon dont on me touche me dit qui je suis dans la communauté. Des questions restent à définir concernant ce toucher : par qui ? dans quelles circonstances ? pour quelles raisons ? On peut épiloguer sur l'éducation sanitaire de certains pensionnats, mais j'estime que, dans ma jeunesse, la revue de détail au sortir des douches n'était pas justifiée. Pas plus que ne le sont les soins obsessionnels que certaines mères infligent à leurs garçons comme à leurs filles, passé l'âge de sept ou huit ans.

La première question à se poser est : l'accès au corps de l'enfant est-il nécessaire pour le bien de l'enfant ou pour la satisfaction de l'adulte ? J'ai rencontré des directeurs

d'établissement qui recevaient des enfants incapables de se laver. Ils ne savaient pas comment leur faire acquérir les gestes indispensables qui leur assureraient une hygiène convenable tout au long de la vie. L'émergence subite des problèmes de pédophilie dans la vie des enseignants, des éducateurs et de toute personne chargée d'accompagner les enfants a créé des situations ubuesques et parfois anti-éducatives, car elle a jeté la suspicion générale sur toutes les relations au corps de l'enfant.

Dieu merci, toutes les relations au corps de l'enfant ne sont pas malsaines, à commencer par les soins que l'enfant ne peut effectuer seul. Je propose de prendre comme repère la notion d'intimité. L'enfant, en tant que personne, possède des zones d'intimité qui lui sont spécifiques : ses vêtements, son lit, sa chambre, les toilettes. Les raisons qu'ont les adultes de franchir ces zones d'intimité doivent avoir été négociées avec lui et doivent pouvoir être parlées avec ses proches. Dès lors que le secret est en jeu, qu'il y a quelque chose dont on ne peut pas parler, il y a danger. En outre, les zones d'intimité de l'enfant ne doivent pas se superposer avec les zones d'intimité d'adultes autres que ses parents et ses frères et sœurs, et cela dans une absolue transparence.

## *Éduquer à la sexualité*

C'est un domaine important puisqu'il concerne la survie de l'espèce et qu'il est central dans l'organisation de la vie en société. La sexualité nous imprègne, de la conception à la mort. Elle est partout ; il n'est pas de relation qui ne passe par l'identification des sexes. Il n'est donc pas surprenant que ce soit le lieu des plus grands conflits, de la désinformation massive, de la réglementation la plus

sévère, des plus grandes injustices tout autant que d'une surmédiatisation qui ajoute à la confusion. Nous allons tenter d'y voir clair.

Tout est sexué : on est soit mâle, soit femelle. Certaines espèces animales sont les deux à la fois. Dès la rencontre des gamètes — l'ovocyte et le spermatozoïde —, les cellules s'organisent vers une détermination d'un genre ou d'un autre, sur le plan physiologique. On peut imaginer que le discours et les sentiments des parents à l'égard de l'enfant à naître, qu'ils en connaissent ou non le sexe, imprègnent le champ psychologique de l'enfant. Ainsi, dès la conception, se tricote une identité qui sera confirmée au moment où on regardera entre les jambes du nouveau-né pour s'exclamer : « C'est un garçon ! » ou : « C'est une fille ! » Les anomalies de différenciation sexuelle qui surviennent parfois — organes inachevés ou surnuméraires — ne sont pas un genre à part mais des accidents, au même titre que le nanisme, les membres absents ou en surnombre.

### **Tout est sexué mais tout n'est pas sexuel**

Les rapports humains sont tous sexués, quel que soit l'âge, dès lors que l'on sait qui on est, puis à qui on s'adresse. Un garçon (ou un homme) ne se comportera pas de la même façon selon qu'il s'adresse à un autre garçon (ou homme), ou à une fillette (ou femme), et cela pour des raisons qui ne sont pas seulement d'ordre culturel — donc dépendantes du pays où il vit. Nos comportements sont également conditionnés par des règles physiologiques ; après l'âge de la puberté, ils le seront par la testostérone et les œstrogènes. Dans notre langage, certains objets sont féminins, d'autres sont masculins, ce qui amplifie la connotation sexué des choses.

Le sexuel est d'un autre registre. Il concerne l'acte de copulation visant la reproduction pour perpétuer l'espèce, en assurer la survie, acte animé par le désir et l'attirance puis gratifié par le plaisir. L'ensemble des expériences sexuées et sexuelles va progressivement façonner la « préférence sexuelle », comme un bouquet de fleurs qui se compose et s'assemble. Les premières expériences sexuées se vivent dans l'ombre tamisée de la gestation et laissent une empreinte (l'archaïque prime le récent). Vient ensuite les premières relations à la mère (une femme), ensuite au père (un homme), ou à d'autres personnes du même sexe si les parents biologiques sont manquants. Dans ce parcours, qui peut être semé d'embûches et d'accidents, l'attirance sexuelle peut prendre des orientations erronées ou stériles : recherche du plaisir exclusivement tourné vers soi-même ou vers des partenaires du même sexe — ce qui constitue, dans les deux cas, un refus de la différence —, attirance pour des relations avec des animaux, phobie de tout désir, etc. Le catalogue est vaste.

Dans ce domaine complexe et multiple que nous n'allons pas explorer en détail, il est important de se souvenir que tous les exemples servent de modèles, que tout laisse des traces, bonnes ou mauvaises. Il est absolument indispensable de sortir de la croyance que tout est équivalent ; il ne faut pas vouloir gommer systématiquement les différences. L'éducation est, justement, le moyen d'identifier les différences et de se positionner. Il n'est pas question, ici, de stigmatiser l'une ou l'autre des deux préférences sexuelles les plus courantes : l'hétérosexualité et l'homosexualité. On peut simplement s'interroger sur le fait qu'une catégorie de personnes choisisse délibérément un mode de sexualité stérile

tout en revendiquant le droit d'avoir des enfants (le besoin de sens prime le confort).

## **Encourager la différence**

Les sociétés changent, présentant des variations d'une époque à l'autre, et les cultures sont marquées par la religion. Deux grandes tendances se dessinent : il existe d'une part des sociétés à interdits forts en matière de pratiques et d'information sexuelles, d'autre part des sociétés à grande permissivité dans lesquelles on prétend parfois, par une surinformation anarchique, se donner les moyens de gérer la sexualité. C'est oublier que maintenir dans l'ignorance ne suffit pas au maintien de l'ordre et que les informations, mêmes les plus complètes, sur les tenants de la vie sexuelle sont inopérantes quand l'éducation au respect et à la responsabilité fait défaut (le processus prime le contenu).

L'éducation sexuelle est donc un ensemble cohérent, intimement imbriqué dans un projet éducatif plus vaste, permettant de faire comprendre que chaque geste a un sens qui lui est propre et des conséquences spécifiques. L'information vraie est capitale et nécessite d'être diffusée de manière adaptée à l'âge. Il est fréquent que l'on décrive trop tôt la pénétration et la rencontre des gamètes, alors que les enfants ne veulent que savoir comment on se choisit pour former un couple qui dure. La société du silence est une bombe à retardement : elle masque l'appétit sexuel et ne donne pas d'indications pour s'orienter et se sentir, ou non, dans la norme.

La tendance actuelle est de faire croire que nous sommes tous pareils, tous équivalents, tous similaires. C'est non seulement une absurdité, mais c'est avant tout un mensonge. Cultivons les différences qui permettront,

ensuite, de créer des nuances. Cela commence par le langage. En mécanique, un couple est la réunion de deux pièces différentes, l'une mâle et l'autre femelle, afin de transmettre le mouvement. Deux pièces identiques forment ce que l'on nomme une paire. Un homme n'est pas similaire ni l'équivalent d'une femme ; même s'il se vit féminin, il reste un homme. Lorsque deux partenaires sont homosexuels, et forment donc une paire, le rôle de chacun ne définit pas son identité. Si l'un d'eux est père d'un ou de plusieurs enfants, l'autre, bien que jouant un rôle maternel, ne sera jamais une Maman, car pour être une Maman il faut être une femme avec des mamelles. L'hétérosexualité et l'homosexualité ne sont pas des identités mais des préférences dans la manière de vivre sa sexualité. Il n'y a pas si longtemps, l'homosexualité était classée parmi les déviances, au même titre que la pédophilie (préférence sexuelle pour les enfants), la zoophilie (préférence sexuelle pour les animaux) et une longue liste d'autres « philies » concernant des comportements sexuels dont l'imagination humaine a le secret. Mais ce classement entre ce qui est licite, illicite et pathologique varie selon les sociétés, dont certaines punissent de mort les transgressions. Dans nos sociétés, il existe des groupes de pression dont l'objectif est d'abaisser l'âge du consentement sexuel et de dépenaliser les relations sexuelles entre adultes et enfants.

En matière d'éducation sexuelle, l'écoute prônée par le psychologue Carl Rogers dans son approche centrée sur la personne sera un outil utile. Il s'agit d'inviter le jeune à formuler lui-même sa question afin d'y apporter la réponse adéquate et éviter, ainsi, d'aller au-delà de ce qu'il demande. La sexualité demande à être replacée dans l'éducation à la vie ; ce n'est pas un sujet à part. La

sexualité existe à tous les âges de la vie. Dans l'enfance, il est trop tôt pour pratiquer ; de l'âge adulte à la cinquantaine, c'est l'âge de la pratique, même si la procréation diminue vers la fin ; vient ensuite le « troisième âge », où la sexualité baisse considérablement dans sa pratique mais reste néanmoins présente.

## La sexualité adolescente

L'adolescence est la période la plus délicate, un entre-deux où tout est fragile : celle du « complexe du homard », comme disait Françoise Dolto, une période de violence et de turbulences qui présente tous les dangers. Le plus simple, souvent, consistera à dire l'évidence, à maintenir le dialogue quoi qu'il arrive et à rester au plus près du cadre pour donner l'occasion de s'exprimer.

C'est en parlant que l'on commence à se forger une opinion. L'éducateur devra maîtriser la différence fondamentale entre *approuver* et *valider*. Ces deux verbes permettent de passer du contenu au processus, comme un organiste change de clavier. Approuver consiste à adhérer, à être d'accord avec ce qui est dit ; c'est une approbation, un parti pris. Valider, c'est confirmer que l'on entend ce qui est dit, que l'on consent à l'expression légitime, mais cela ne porte pas sur le contenu de ce qui est dit. Ainsi, un individu en colère, au bord de la violence, sera entendu : « Je vois que tu es très en colère, je comprends pourquoi tu es dans cet état. Peux-tu me dire ce que tu veux pour faire baisser ta colère ? »

À cet âge, il faut revenir sur les informations de base qui semblent avoir été oubliées. Il faut expliquer les raisons, toujours précises, des limites et des interdits. La grande erreur est de fournir des réponses à des demandes non formulées. Je pense à cette mère qui, dès l'âge de

quinze ans, plaçait des préservatifs dans la chambre de son fils qui ne lui avait rien demandé et ne lui parlait pas de sexe. Elle était très fière d'avoir tout prévu. Quand, vers l'âge de vingt ans, il est parti à l'étranger pour plusieurs années, elle a trouvé un carton rempli de tous les préservatifs dont elle avait pris soin de l'approvisionner.

## Le plaisir

Le but premier de la sexualité est, incontestablement, la reproduction. Le plaisir est là de surcroît, mais il n'est pas la priorité — ce que certains semblent oublier. Mais le plaisir ne doit pas non plus être minimisé ni passé sous silence. Dans notre société, il est mis en avant comme s'il était le but premier et la seule justification de la rencontre sexuelle. Le plaisir et le désir sont deux moteurs de la vie ; ils motivent, ils entraînent dans une dynamique positive, mais ils peuvent aussi être la source de convoitises.

Il est important de faire prendre conscience aux jeunes qu'ils sont aussi des proies potentielles pour des adultes ou des individus qui collectionnent les relations sexuelles de façon compulsive. Cette mise en garde concerne autant les hommes que les femmes, et les relations hétérosexuelles aussi bien qu'homosexuelles. Le but de l'amour n'est pas la sexualité, même si la sexualité est une des voies d'expression de l'amour. Peut-on prétendre que ceux qui n'ont pas la possibilité de — ou ont choisi de ne pas — vivre la sexualité ne connaissent pas l'amour ?

## *Vous n'y échapperez pas*

Certains concepts revêtent une telle importance qu'il est indispensable d'y revenir, d'autant plus qu'ils sont de

véritables « passages obligés » : toutes les personnes en position éducative les rencontreront au moins une fois dans leur vie. La liste n'est pas exhaustive et il est aisé de les transposer à des contextes autres que familiaux.

## La triangulation

Dans l'organisation familiale, elle replace chacun à sa juste place. Elle peut être énoncée très tôt par des attitudes non verbales significatives. Les époux sont dans une relation privilégiée l'un envers l'autre (« La place est prise »), ce qui oblige l'enfant à diriger son énergie vers d'autres cibles que sa mère pour satisfaire son besoin de socialisation.

## La phase œdipienne

On a déjà beaucoup écrit sur cette étape importante de la vie, au point que l'on a parfois voulu mettre de la psychologie dans des situations qui demandaient davantage du bon sens que de lire l'œuvre de Sigmund Freud. Bien que la notion d'acte sexuel soit, à l'époque de la phase œdipienne, encore floue et incertaine pour l'enfant, nous pouvons dire qu'il éprouve un véritable désir sexuel pour le parent du sexe opposé. Cela se manifeste par des comportements de séduction où il(elle) cherche à être le(la) « préféré(e) » du parent du sexe opposé et manifeste une franche hostilité à l'égard de son rival. Même si ces signes ne sont pas très visibles, ne vous méprenez pas : ils existent. C'est le moment de rappeler que :

1. L'inceste est interdit ; « Nous, parents, nous obéissons à la loi. »
2. « Je suis ton père (ta mère) ; je ne veux pas avoir avec toi une autre relation que celle de parent. »

3. « La place est déjà prise, à côté de moi, par ton père (ta mère) ; nous nous sommes choisis pour être ensemble tes parents. »
4. « Tu es mon fils (ma fille) pour toujours ; cela ne pourra pas être changé, c'est inscrit pour l'Éternité. Nous avons de multiples moyens de cultiver la tendresse à l'intérieur de cette relation verticale parent-enfant. Bientôt, tu pourras choisir un(e) partenaire avec qui tu vivras une relation amoureuse horizontale. »

La phase œdipienne est fondamentale pour l'orientation sexuelle de l'enfant ; c'est un moment de fragilité et d'agressivité. Rester ferme, sans ambiguïté, est la ligne la plus juste. Là encore, on se félicitera d'avoir un cadre clair, installé dans la durée, sur lequel s'appuyer et à partir duquel il est possible d'élaborer des outils de réflexion.

## Le deuil

À l'origine, il s'agit d'un vieux mot français qui signifie « traverser la douleur » ; je dirai, plus simplement, que le deuil est l'espace nécessaire entre deux attachements. L'être humain, comme tous les mammifères, a besoin d'attachements pour vivre. Pas d'attachements, pas de vie ! Cela commence *in utero* : si l'ovule fécondé ne se nidifie pas, s'il est évacué, — et, avant cela, si le spermatozoïde ne pénètre pas l'ovule —, il meurt et disparaît. Le deuil peut se comparer au mécanisme de cicatrisation qui restaure l'étanchéité de la peau lorsque l'on se blesse. Une fois la plaie cicatrisée, la trace demeure, mais la vie reprend sur un mode nouveau et surtout, un jour, la joie revient.

Le processus de deuil est un processus de vie inscrit en nous. Il se met en route chaque fois que nous subissons une perte, qu'elle soit importante comme la perte d'un proche ou plus légère comme la perte d'un objet. Nous pouvons avoir des deuils à faire sur des projets qui ne se réalisent pas, sur des parties de notre corps quand nous subissons des opérations, sur des pans de notre vie qui s'effondrent comme dans les situations de divorce ou de mise à la retraite. Le deuil se déroule en neuf phases<sup>1</sup> :

- ❖ le déni ;
- ❖ la colère ;
- ❖ la tristesse ;
- ❖ la peur ;
- ❖ le marchandage ;
- ❖ l'acceptation ;
- ❖ la nouvelle attache ;
- ❖ le pardon ;
- ❖ l'offrande.

Elles peuvent se présenter dans cet ordre mais aussi dans un ordre erratique, selon les situations. Il est important de comprendre que les sentiments éprouvés sont normaux, qu'ils font partie de la cicatrisation de la perte.

Au fait, pourquoi parler du deuil dans un livre consacré à l'éducation ? Tout simplement parce que personne ne peut échapper au deuil : chaque jour qui passe est un jour qui ne reviendra jamais... Vivre, c'est perdre de la vie en devenir... et le but de la vie, c'est de la vivre. Nous avons tout notre temps, et pas une seconde à perdre.

Le deuil va se présenter à l'enfant dès sa naissance, quand sa mère va se sentir vide au moment de la dépression

---

1. François Paul-Cavallier, *Mourir vivant au risque de l'amour*.

post-partum — le fameux *baby blues*. Puis il va devoir faire un deuil majeur, au moment du sevrage. Enfin, les étapes, nécessaires et progressives, de la séparation d'avec le monde protégé des parents et de la famille seront autant de deuils successifs permettant de s'adapter à une vie plus impliquée, plus responsable et tendant à l'autonomie. La capacité de vie de chacun dépendra de sa capacité à accepter d'entrer dans le processus de deuil, sans tenter d'y échapper par des ersatz, des attachements de substitution tels que la drogue, le travail et le sexe.

## La nudité

La nudité est symbole de vérité, d'innocence et d'authenticité. Après tout, nous sommes tous nus sous nos vêtements et nous sommes tous, sans exception, sortis du ventre de notre mère sans layette. La nudité est importante dans ce qu'elle véhicule de simplicité et d'acceptation inconditionnelle de celui ou de celle que nous sommes. L'art, depuis la nuit des temps, se sert de la nudité pour exprimer les valeurs fondamentales de notre société. Même la Patrie est nue pour tenir dans ses bras le poilu mourant sur les monuments aux morts. Le modèle aussi est nu dans les académies des beaux-arts. Sa place est juste ; elle crée une atmosphère de co-création, offre un espace de projection aux artistes qui repèrent les points anatomiques de la construction du corps et les replacent dans leur tableau pour y installer l'atmosphère d'intimité qu'ils recherchent.

Une chose est d'être nu, une autre est de se montrer nu. Encore une fois, le niveau psychologique prendra le pas sur le niveau social apparent. Le huitième apparent de l'iceberg est sans danger ; ce sont les sept huitièmes immergés et invisibles qui font couler le Titanic.

En famille, la nudité est nécessaire pour ne pas développer une pudeur excessive, mais elle ne doit pas se manifester en l'absence de limites et de frontières. Le corps de la mère, dans sa nudité avec un contact de peau à peau, est indispensable à la constitution des liens avec le nouveau-né ; on peut estimer qu'il en est de même avec le père. Vient un âge où la séparation est nécessaire et où le corps des parents doit devenir inaccessible et invisible, pour créer une limite nécessaire à l'individuation et intégrer les frontières des zones privées ou intimes. Certaines familles pratiquent, en vacances, le naturisme. C'est alors une culture familiale dans laquelle la nudité a un sens différent de celui qu'elle a dans ces familles où tout le monde circule nu dans la maison, sans notion de frontières et d'espace.

Il est difficile de trancher de manière absolue. Pourtant, il faut délimiter ce qui est acceptable de ce qui ne l'est pas, pour éviter de se mettre en danger. Dans la petite enfance, mettre les enfants des deux sexes dans la même baignoire ne pose pas de problème ; cela donne l'occasion de montrer clairement les différences. Puis, viendra le moment de séparer les garçons des filles, pour marquer plus précisément la différence. Enfin, viendra le moment où chacun aura besoin de construire des limites intimes pour affirmer que son corps est bien à lui. Pour voir le corps de l'autre ou entrer dans son espace, il faudra lui demander son accord.

Si les adultes respectueux peuvent avoir des raisons valables de voir le corps nu de leurs enfants — le plus souvent, dans des situations de soin —, cela doit se faire sans convoitise et ne doit pas donner lieu à des commentaires ou à des allusions d'ordre séducteur. Cela doit aussi faire partie de la confidentialité. À l'exception des

situations d'urgence médicale, il n'y a aucune raison valable pour qu'un adulte se donne à voir nu à des enfants ou à des adolescents. Dans les enquêtes policières, on se pose toujours la question : « À qui profite le crime ? » Dans le cas de la nudité en famille, on peut se poser la question : « À qui cela fait-il plaisir de se montrer, ou de voir la nudité ? »

## Chapitre 4

# Les crises dans l'éducation

### *Les conflits*

Les conflits sont indispensables à la vie. Ils surgissent du fait que nos besoins sont différents et que nous utilisons des moyens différents pour les satisfaire. Les conflits sont signe d'attachement et de lien et il importe de les analyser et de les résoudre. Ils participent à notre bonne santé psychique, qui peut être comparée à notre santé biologique. Dans notre organisme, il existe des microbes et des bactéries qui tentent d'occuper le terrain. Notre équilibre est défendu par notre système immunitaire, qui veille et contre-attaque si nécessaire. Il y a, à l'intérieur de nous-même, des armées qui livrent bataille, des éléments en conflits. Notre santé dépend de la capacité de notre système immunitaire à résoudre ces conflits. Il n'est pas possible de vivre dans un univers aseptisé ; nous baignons tous dans un monde où des éléments tentent de prendre le pas sur notre équilibre.

Il y a plusieurs sortes de conflits. Certains sont endémiques — on pourrait dire héréditaires, comme les conflits de générations. D'autres sont circonstanciels et concernent des événements que nous subissons, comme les catastrophes naturelles. D'autres encore dépendent de notre caractère, comme les conflits relationnels. Les zones de conflit sont également multiples ; elles peuvent concerner l'espace, le territoire, les frontières, le voisinage, le pouvoir.

Dans la résolution des conflits, la première chose à comprendre est que toutes les parties en jeu vont devoir faire des concessions car il n'y a jamais un « ordre juste » et unique ; ce serait totalitaire. Chacun va donc devoir faire un bout de chemin vers l'autre. Le point de résolution du conflit se situera au point optimum de rencontre de la satisfaction des besoins de chacun. L'outil principal pour résoudre un conflit est l'expression et la parole. Vous ne pouvez pas faire évoluer une situation sans donner du temps à chacun pour exprimer complètement ses revendications.

### **Quelques règles de base pour aborder un conflit en famille**

Chacun réfléchit en silence à ses griefs puis, à un moment fixé à l'avance, il les exprime pendant que les autres écoutent en restant *totale*ment silencieux. Quand chacun a exprimé ses griefs, on consacre un moment au dialogue afin de clarifier les argumentations. Viennent ensuite les propositions de chacun, qui peuvent avoir été, auparavant, préparées en silence.

Avant qu'elles ne soient exprimées, il est nécessaire de demander aux protagonistes s'ils sont d'accord pour

résoudre le conflit. Si certains refusent cette étape, il importe de figer la négociation : on ne peut pas mettre d'accord des personnes qui ne veulent pas trouver de solution. Quand tout le monde est d'accord pour faire des propositions, il convient de rappeler que chacun va devoir faire des concessions : « Celui qui coupe le gâteau se sert en dernier. » Il faut également énoncer les règles à respecter dans toute négociation, à savoir :

- ❖ chacun parle en son nom en disant « Je » ;
- ❖ les insultes, les gros mots et autres provocations font immédiatement cesser la négociation et, éventuellement, entraînent l'exclusion du protagoniste (en fait, il s'exclut lui-même, par son comportement). La résolution du conflit se fait alors sans lui ;
- ❖ chacun est censé écouter l'autre sans l'interrompre.

Lorsque, au cours de la négociation, un point d'entente est trouvé, il faut le matérialiser par un écrit que l'on garde ou que l'on affiche ; c'est le traité de Paix. En conclusion, chacun se remercie mutuellement d'avoir abouti. À ce stade, il est trop tôt pour proposer une réconciliation. Il faut inviter les protagonistes à se rappeler la conclusion du conflit pour ne pas avoir, plus tard, à revenir sur le même sujet. Il faut également envisager de changer la règle de vie pour éviter de nouveaux conflits.

Les conflits endémiques ou héréditaires sont plus difficiles à traiter. Ils exigent un changement profond du cadre de la personne qui, se trouvant prise dans un conflit à répétition, retombe systématiquement dans la même ornière. Le traitement est alors la psychothérapie, si tant est que la personne soit prête à s'y soumettre. Un cas très fréquent est celui des aînés détrônés de leur place d'enfant unique par l'arrivé du suivant. Ils en gardent parfois une blessure si profonde que, toute leur vie, ils

vivront avec le sentiment que le monde est injuste envers eux et qu'ils sont des éternels lésés. Au sein de la fratrie, ils crieront à l'injustice alors même qu'on leur accorde des privilèges.

L'attitude inverse existe aussi : dans certaines familles, les parents délèguent à l'aîné tous les pouvoirs, y compris celui de vérifier que les plus jeunes ont bien fait leurs devoirs scolaires. Ces aînés-là se trouvent parfois habités d'un sentiment de toute-puissance qui fait d'eux de véritables tyrans n'admettant aucune contestation. Il faut comprendre alors que c'est l'ensemble du système du pouvoir qui est perverti par le fait que les parents n'assument pas leur rôle d'autorité. Généralement, les groupes ont les conflits qu'ils « méritent », c'est-à-dire pour lesquelles la solution se trouve au cœur de leur façon de gérer le pouvoir.

### Quand les parents se séparent...

La séparation des parents est une période de deuil, difficile pour tout le monde. Personne n'est épargné, tout le monde va perdre quelque chose, parfois beaucoup. Le conflit entre ses deux piliers secoue l'ensemble de l'édifice, des fondations jusqu'à la charpente — et même jusqu'aux nuages si Dieu s'en mêle par le biais de la religion.

Le divorce introduit l'état de guerre là où étaient censées régner la paix et la sécurité. Il est urgent de trouver des gouvernements provisoires pour assurer l'ordre quand les instances dirigeantes sont au front. Il n'y a pas de bons divorces, bien que la séparation claire soit toujours préférable aux situations nauséabondes de conflit larvé (l'inconscient prime sur le conscient). La réalité transpire d'autant plus que la vérité n'est pas dite. 7 %

seulement de la communication se fait verbalement ; le reste — 93 % — se transmet de manière non verbale. Autant dire que tout ce dont les enfants sont témoins, quand le couple parental va mal, les atteint ; la toxicité est là.

Les parents sages et respectueux sauront éviter le déballage public, devant les enfants, de leurs différends et ne tenteront pas de leur faire prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Ils s'abstiendront de battre la campagne auprès de leurs amis pour détruire le tissu social, comme dans la politique de la terre brûlée, afin que l'autre soit encore plus meurtri que nécessaire. Tous les enfants ont besoin d'avoir de leurs deux parents une image respectable et saine. Se servir de l'un contre l'autre auprès des enfants est éminemment destructeur. Les enfants survivent avec un minimum de dommages au divorce de leurs parents quand ces derniers acceptent que la faute ne vienne pas seulement de l'un d'eux mais de l'échec commun de leur couple. Pour danser le tango, il faut être deux. Ensuite, une fois le divorce prononcé, les enfants ont besoin que la guerre cesse et que leurs parents reprennent goût à la vie. Rien n'est plus toxique que des parents qui restent blessés et ne veulent pas guérir.

Les décisions à prendre concernant l'hébergement des enfants n'incombent pas à ces derniers ; cela ne serait pas conforme à la hiérarchie des générations. Il arrive que les parents ne soient pas en mesure de se mettre d'accord pour savoir qui aura la garde ; mais il n'est pas question de faire pression sur les enfants pour leur faire dire avec lequel des parents ils veulent vivre. Cela équivaldrait à les couper en deux dans le sens de la hauteur — ce qui ne vaut guère mieux que dans le sens de la largeur. Il est important de rétablir la vérité auprès des enfants. Au

mieux, c'est le juge qui tranche quand les parents ne peuvent plus le faire. Il y a toujours un pilote dans l'avion.

### Quand les parents recomposent une famille

La recomposition familiale est le signe que les parents croient en la cicatrisation de la blessure et qu'ils acceptent d'aller vers la vie. Ils vont à nouveau fonder une famille. On peut espérer qu'ils tiendront compte des écueils rencontrés précédemment et qu'ils feront en sorte de ne pas tomber de nouveau dans les mêmes ornières.

Là encore, les enfants n'ont pas à donner leur avis sur le choix du — ou de la — partenaire qui vient occuper la place vacante. Les enfants n'ont pas besoin d'aimer ou d'apprécier le nouvel arrivant — cela, c'est l'affaire du conjoint, ce sont les parents qui font couple. De même, le nouvel arrivant n'est pas obligé d'aimer ou d'apprécier les enfants déjà là. Mais tous doivent se respecter, garder la bonne distance et être polis. Pour cela, il y a la règle des cinq doigts de la main : « Bonjour, s'il vous plaît, merci, excusez-moi, au revoir ! » C'est le minimum — le kit de survie — pour pouvoir vivre sous le même toit. Quand les enjeux et la pression au sujet du nouvel arrivant sont passés, l'affection arrive de surcroît, sans prévenir. Le cadre a permis que le cœur à cœur existe.

Rappelons encore d'autres évidences : il est interdit au nouveau partenaire de porter des appréciations sur le parent absent (l'« ex ») et il ne doit en aucun cas tenter de prendre sa place. Il ne revendique que la place, laissée vacante, de conjoint. Lors d'une recomposition familiale, toutes les problématiques œdipiennes vont se remettre en route, même si l'âge est passé. Les enfants, plus ou moins délibérément, vont tenter de séparer le couple pour obtenir une place privilégiée. Le nouvel arrivant doit revendiquer,

diplomatiquement, l'autorité partagée avec l'autre parent sur le territoire commun : les enfants habitent chez leurs parents et acceptent leur loi tant qu'ils sont sous leur toit. La loi du lieu ne se compare pas avec la loi de l'autre parent ; c'est chacun chez soi.

Il ne faut pas se laisser intimider par : « Tu n'es pas mon père ! » « Tu n'es pas ma mère ! » Bien au contraire, il faut confirmer : « Je ne le serai jamais. » Mais il est bon d'affirmer que le pouvoir est partagé sur le territoire des deux adultes en position de parents et, qu'à ce titre, chacun exerce ses droits directement ou par délégation.

### **Quand l'un des parents va mal**

Aucun couple n'est à l'abri d'une défaillance de l'un de ses membres lorsque survient une maladie, qu'elle soit physique ou psychique, parfois les deux à la fois. Le parent valide, dans la mesure de ses forces, fait face et gère la crise. Mon conseil est de ne pas attendre pour se faire aider ; l'usure est souvent plus rapide qu'on ne le pense. Le pire serait que les deux piliers s'effondrent ; c'est alors la débâcle et la mise en danger de tous.

À chaque métier ses compétences. Savoir passer la main dans les soins à l'autre est un acte de sagesse. Parfois, le conjoint malade, loin de coopérer, s'enferme et refuse les soins, au risque de faire sombrer le frêle esquif et tous ses passagers. Assumer le choix de sauver sa peau est un devoir de parent — difficile à prendre, mais plus courageux que de sombrer dans l'alcool.

Dans des situations souvent dramatiques, toujours douloureuses, l'un des parents peut se trouver en prison. C'est un moment difficile. Nous savons que les enfants ont besoin de leurs deux parents pour grandir et que, sauf s'ils ont abusé de l'enfant, ils doivent garder un

statut de parents dignes — nous dirons, pour laisser une certaine marge, de parent « le meilleur possible ». Quel que soit l'âge des enfants, nous pensons que la meilleure option est de leur dire la vérité, même si cette option n'est pas toujours la plus confortable pour le parent qui n'est pas incarcéré. Il est toujours possible de « dire la vérité mais pas toute », comme dirait Jacques Lacan. « Papa est en prison parce qu'il a fait des choses qui sont interdites et que, quand on les fait, on est puni. » « Je n'ai pas envie de t'expliquer maintenant ce qu'il a fait. Cela me met très en colère car il ne peut plus travailler pour participer à notre vie, on ne peut plus vivre avec lui, il ne te voit pas grandir et c'est dommage. »

Dans les pays démocratiques, il n'y a pas de raisons honorables d'aller en prison, les causes politiques possédant d'autres moyens de résolution des conflits que la violence et le terrorisme. Dans ce cas, l'enfant devra comprendre que si Papa est en prison, c'est qu'il n'a pas fait le bon choix pour défendre ses idées.

### *Les sabotages de l'éducation*

Le premier risque est de ne pas anticiper et d'attendre, passivement, que le pire arrive. La prévention est toujours préférable à la réparation. La transgression a une fonction initiatique ; l'éducateur devra la replacer dans un contexte global pour lui donner sa juste place. L'arbre ne doit pas cacher la forêt. Comme au tennis, il n'est pas possible de courir après toutes les balles. Une éducation où la moindre transgression — et surtout toutes les transgressions — est pointée et sanctionnée est plus rigoureuse que rigoureuse ; l'atmosphère devient rapidement totalitaire.

Entre une gouvernance implacable et tatillonne et le laisser-faire sans limites, il y a la juste place d'une autorité respectueuse ; elle reste à trouver. Le cadre est bénéfique pour tous quand il est conçu pour le bien-être commun et individuel. S'il n'allie pas ces deux objectifs, la tyrannie du groupe sur l'individu, ou l'inverse, engendre l'enfer.

### **Ne pas mettre de limites**

L'utopie soixante-huitarde « Ni Dieu ni Maître » a montré, un quart de siècle plus tard, que la perte des repères et des valeurs ne donnait pas les moyens de se structurer. Le laxisme et la permissivité ne donnent aucun appui sur lequel bâtir sa vie. Pour exister, un fleuve a besoin de berges ; pour boire de l'eau, mieux vaut un verre pour la contenir que le creux de la main. Le danger, tant pour le groupe que pour l'individu, réside dans l'effet de balancier : une période de laisser-faire annonce, le plus souvent, une période austère de serrage de vis, d'autant plus rigoureuse qu'on se sera éloigné des intérêts de survie du groupe. Notre société est, en ce moment, dans les prémices de ce retour de balancier vers un « ordre nouveau » qui peut faire frémir s'il n'est pas modulé.

Dans une civilisation narcissique, les détenteurs du pouvoir se préoccupent beaucoup de leur image auprès de l'opinion et cherchent parfois davantage à plaire qu'à exercer un juste pouvoir de gouvernance. Nous voyons des parents, des enseignants, des patrons ou des ministres se contorsionner pour plaire et séduire leurs enfants, leurs élèves, leurs subordonnés ou toute la jeunesse du pays. Le détenteur de l'autorité n'est pas là pour se faire aimer ; il est là pour assurer que le cadre permettra à

chaque individu de réaliser son projet de vie en harmonie avec les valeurs du groupe. Le chef doit pouvoir dire non, déplaire et tenir le cap qui lui paraît juste en fonction de la mission dont il est investi. Sans aller jusqu'au culte de la personnalité cher aux régimes totalitaires, le chef doit accepter les attributs de sa fonction (le processus prime le contenu). Qui salue qui ? Qui se découvre avant de vous adresser la parole ? Qui se lève quand la Cour entre dans la salle d'audience ou l'enseignant dans la salle de classe ? Qui écoute avant de prendre la parole ? La plupart de ces gestes sont insignifiants en eux-mêmes, mais ils sont essentiels quand ils représentent une organisation au sein du groupe. Les sociétés humaines ne sont pas si éloignées que cela des meutes de loups, des hardes de cervidés ou des colonies d'abeilles.

Le tutoiement et le vouvoiement sont intéressants en tant qu'indicateurs de la relation qui s'établit au sein de la famille ou du groupe. Le « vous » marque à la fois le respect (*re-spectare* signifie *regarder à deux fois*) et la mise à distance d'une personne dont on est censé être intime ; il est donc à double tranchant, selon la personne avec laquelle on l'utilise. Le « tu » exprime l'égalité, une sorte d'horizontalité sans signe de hiérarchie. Quels que soient les choix, il est indispensable qu'ils soient conscients et délibérés car ils définissent les rapports entre les personnes. Le besoin de congruence (voir note page 23) donnera du sens à la relation. On peut comprendre que des parents ou des professeurs demandent aux enfants de les vouvoyer alors qu'eux-mêmes les tutoient. L'inverse — des parents qui se font tutoyer par leurs enfants (intimité) alors qu'ils les vouvoient (mise à distance) — serait le signe d'une véritable perversion. Il est regrettable de se priver d'outils aussi simples pour indiquer le statut rela-

tionnel et le positionnement de chacun. Nous retrouvons, là encore, le besoin de plaire qui prend le pas sur la réalité d'une fonction nécessitant de la distance.

Parmi les professionnels de la santé mentale, il est d'usage de dire « vous » à des personnes qui ont une image dévalorisée d'elles-mêmes, non pas pour les mettre à distance mais, au contraire, pour leur manifester un respect réparateur. Je me rappelle cet homme sans domicile fixe que j'appelais « Monsieur » pour lui donner une certaine dignité. En retour, il m'appelait « Chef ». Le vouvoiement était utilisé dans les deux sens, ce qui était inhabituel pour lui. J'appris plus tard qu'il parlait de moi à qui voulait l'entendre en disant : « C'est un grand ! Il est très fort, il me dit "Monsieur" ! » Non seulement le respect que je lui montrais lui était bénéfique, mais il s'en servait en boomerang pour se soigner lui-même.

## Démolir l'autorité

C'est une attitude très à la mode, qui prend des formes contestataires ouvertes mais aussi des formes multiples, cachées et subtiles. Il s'agit d'un redoutable travail de sape dont la gravité varie selon que l'action vient d'une personne qui doit subir l'autorité ou d'une figure d'autorité qui discrédite la fonction. Dans ce dernier cas, cela consiste à marquer contre son camp et le retour ne se fait pas attendre, dès la fin de la partie perdue.

Les parents ont le devoir de faire bloc, d'être unanimes face aux enfants. S'ils ne sont pas d'accord entre eux sur les décisions et les stratégies, ils doivent en discuter en l'absence des enfants, puis présenter leur décision commune et se soutenir mutuellement. Un parent peut dire

qu'il n'est pas d'accord avec l'avis de l'autre mais qu'il se rallie à lui parce qu'il faut un chef.

La disqualification sera une alliance ouverte ou secrète entre l'un des parents et un enfant contre l'autre parent. Le cas le plus répandu est le pacte entre la mère et l'enfant pour cacher au père les mauvaises notes et, ainsi, éviter sa colère. Mais les images parentales peuvent se croiser avec une certaine perversité. À l'époque des punitions, lorsqu'il fallait « faire des lignes », je me souviens d'un père qui apprenait à son fils comment placer des plumes à bonne distance sur une pomme de terre pour écrire plusieurs lignes à la fois. J'ai connu un proviseur qui avait refusé de confier à la police les armes confisquées à une bande à l'intérieur de son établissement. Il a vu, un jour, la maréchaussée débarquer dans son école, à la suite d'une plainte pour vol déposée par les parents qui voulaient récupérer poignards, couteaux de chasse et baïonnettes.

Apporter son soutien à l'autorité n'interdit pas de porter un regard critique sur la façon dont elle est exercée. Parents, soutenez les éducateurs, les professeurs, la police, la justice et l'État. Ce n'est pas en discréditant la loi et l'autorité que vous la ferez évoluer. Il est absolument scandaleux de voir comment les médias cultivent, de façon systématique, une culture de discrédit, de suspicion et de dérision goguenarde à l'égard de tout ce qui représente le respect de la loi. Cela se fait sans discernement entre le vrai et le faux. Cela installe l'insécurité et la violence. L'exemple de la sécurité routière est le plus parlant. Un panneau de limitation de vitesse, suivi d'un panneau annonçant un radar, puis, enfin, le radar lui-même, sont-ils risibles ? Injustes ? Illégitimes ? Et si on ajoute à l'ensemble deux motards qui vous rattrapent, et qu'au

bout du compte on vous supprime votre permis de conduire, peut-on hurler au scandale et trouver que l'amende est disproportionnée ?

J'ai, personnellement, eu la chance de faire des études secondaires dans un établissement partiellement auto-géré. Le comité des élèves faisait des propositions pour aménager le règlement intérieur, pour utiliser certaines parts de budget et, surtout, pour faire respecter les règles communes, acceptées par tous à l'entrée dans l'établissement. Chaque élève était responsable et garant du respect de ces règles. Le mot « délation » n'existait pas, car il était évident que nous étions tous partie prenante dans le respect d'une loi qui nous protégeait tous, collectivement. La loi fonde le groupe.

### **La dérision corrosive**

Il s'agit d'une approche caustique qui ne combat pas efficacement les injustices mais qui ronge la confiance. La tentation est forte : il est plus facile de se moquer que de combattre et d'affronter les idées. Il est facile de faire rire et de prendre le parti de la suspicion sans jamais s'engager. L'usage de la dérision dissout progressivement les structures du groupe, comme un corps dont le squelette fondrait : la structure s'affaisse, le corps ne tient plus. L'énergie baisse, le groupe s'enlise et les objectifs disparaissent dans la confusion.

Face à la dérision, il existe des moyens de confrontation qui créent la stupeur et forcent les saboteurs à sortir de l'ombre. La première chose à faire est de ne pas se laisser entraîner et de refuser de rire. « Je ne trouve pas cela drôle. Qu'est-ce qui vous fait rire ? Je vous vois sourire, qu'est-ce qui vous amuse ? Qu'est-ce qui se passe ? Pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ? » Il faut

garder le silence tant que l'on n'a pas obtenu de réponse à l'une de ces questions. Ensuite, on peut passer à une phase plus active : « La situation actuelle ne vous convient pas. Que proposez-vous à la place ? » Il est, alors, important d'écouter en silence et de faire la liste des différentes solutions de rechange, de ne pas se précipiter pour argumenter sur le contenu. Il est nécessaire d'avoir tout un éventail de possibilités pour pouvoir écarter des options sans avoir l'impression que l'on n'a pas le choix. Il existe une méthode intéressante pour stimuler la créativité : rechercher des options inverses. On prend la liste et on étudie ce qui se passerait si on choisissait les options diamétralement opposées à celles qui sont proposées.

L'apparition de la dérision est souvent le signe que les vrais besoins du groupe ne sont pas abordés, que des rumeurs et des fausses informations circulent. Dans ce cas-là, le groupe, qu'il soit une famille, une classe ou une équipe, a besoin d'une « purge ». Commençons par dire l'évidence (« Le roi est nu ! »<sup>1</sup>). Il faut réunir tout le groupe. La règle veut qu'on ne parle pas des absents qui sont, souvent, les premiers concernés. Puis, on invite chacun à formuler tout le non-dit, aussi loufoque soit-il. Un déballage public permet de faire circuler auprès de tous l'information vraie et de trier ce qui concerne vraiment le groupe de ce qui ne le concerne pas. En général, tout ce qui est exprimé a un lien avec la vie du groupe. « Le professeur de mathématiques couche avec le professeur de gymnastique... » En quoi cela concerne-t-il la classe ? Rires et agitation dans la classe ; puis la proposition d'un élève émerge : « J'ai eu des mots avec le prof de gym qui

1. Fin du conte d'Andersen *Les habits neufs du roi*.

m'a exclu de son cours, et depuis ma moyenne en maths a baissé. » On peut voir comment l'idée de collusion entre les deux enseignants a fait son chemin...

Peut-on rire de tout, sans risquer de pervertir le jugement commun et de banaliser ce qui est grave pour certains et futile pour d'autres ? Certaines émissions de télévision en ont fait leur spécialité en prétendant exercer leur droit à liberté de la presse. Mais rire des suicides, des accidents et des transgressions de personnes connues, n'est-ce pas la violence des jeux du cirque ? N'est-ce pas porter atteinte à l'entourage — parents, enfants, collatéraux ? Devant votre petit écran, posez-vous la question suivante : quel est le message psychologique induit par cette information ? À qui peut-elle être utile, ou bonne ? Si vous ne trouvez pas de bonnes raisons pour faire connaître cette information, identifiez les personnes qui gagnent de l'argent en vous montrant de telles images.

### **Avoir des secrets**

Les secrets, cela sécrète. Le secret n'est jamais étanche (l'inconscient prime le conscient). Ce qui est refoulé et caché finit toujours par être perçu, au moins partiellement, par les personnes concernées. J'ai exercé des responsabilités au sein d'une association d'adoption et je suis moi-même père adoptif. J'ai pu vérifier avec une répétition implacable que les enfants adoptés à qui leurs parents cachaient la vérité sur leurs origines en avaient une intuition. La situation de secret créait une rupture de cohérence dans les relations, autant avec leurs parents qu'avec leur entourage lorsque ce dernier était dépositaire du secret. Au moment de la révélation tardive, un sentiment de trahison prédominait : « Pourquoi m'ont-ils caché la vérité, pourquoi m'ont-ils menti ? »

Dans la mise en place d'un secret, il se joue souvent un jeu de pouvoir. Celui qui dit : « Je te dis un secret, promets-moi de ne rien dire à personne » prend le dépositaire en otage. Souvent, par curiosité, on est tenté d'accepter le secret. Mais on est alors hameçonné comme un simple gardon pris à la ligne. La rupture de congruence mise en place par le secret empêche la situation d'évoluer et, notamment, certains devoirs nécessaires de se faire. La cohérence étant impossible, la voie du passage à l'acte est ouverte.

Les gens honnêtes n'ont pas de secret. Est-ce à dire que les jardins secrets doivent devenir des jardins publics ? Il est indispensable de faire la différence entre les secrets, les confidences et la discrétion. Dans la confiance, le dépositaire de l'information reste libre de la partager ; c'est à sa discrétion. Celui qui fournit l'information fait appel à votre responsabilité pour en faire bon usage ; il y a un pacte de confiance, tandis que le secret, lui, vous aliène. Acceptons les confidences, refusons les secrets.

Il existe une exception, qui demande à être clarifiée : c'est celle du secret professionnel et du secret contractuel. Il est évident que certaines informations ne peuvent être obtenues sans la garantie qu'elles resteront secrètes. En outre, la confidentialité est une règle absolue pour certaines professions. Là encore, il existe des exceptions précises ; elles concernent les signalements en matière d'abus sur mineurs et les projets d'atteinte à la personne.

## Faire des confidences

Dans cet ouvrage, nous avons souvent comparé, comme si elles étaient équivalentes, des situations différentes, en nous fondant sur le principe qu'un même processus peut

se produire, de manière identique, dans des situations en apparence différentes. Ainsi, nous comparons la position d'enfants face à des parents à celle d'élèves face à leurs professeurs, ou encore à celle d'employés face à leurs supérieurs hiérarchiques. Bien sûr, ces situations ne sont pas identiques, mais il existe des points de convergence indéniables dans la dynamique hiérarchique.

Chaque membre d'une génération possède son activité propre qui correspond à sa maturité, à ses responsabilités ainsi qu'au statut attaché à sa fonction. Dans la famille, comme dans le monde enseignant, chacun partage des obligations spécifiques, liées à sa catégorie et à son rôle. Il ne peut pas les partager avec les personnes du niveau situé en dessous de lui : pour les parents, ce sont leurs enfants, pour les professeurs, leurs élèves et pour les cadres, leurs subordonnés.

Les joies, les inquiétudes, les conflits des parents ne concernent pas, en général, les enfants. Je dis « en général » car ce n'est pas toujours le cas : « Papa est soucieux parce qu'il va bientôt être au chômage » ou, plus grave : « Papa et Maman ne s'entendent plus, nous allons nous séparer » concerne réellement les enfants.

En revanche, les informations sur la vie privée de l'un ou de l'autre, les mauvaises performances sexuelles de l'un ou de l'autre, les détails sur les traits de caractère de l'autre parent sont des transgressions incestuelles. Un parent qui fait des confidences à son enfant sur sa relation avec son partenaire crée une sorte d'alliance, de couple symbolique. Il franchit la frontière générationnelle et trahit le rôle que lui impose sa fonction de parent. Cela est dommageable pour l'enfant — l'élève, le subordonné — d'une part par la disqualification que cela véhicule, d'autre part par le poids du secret qu'il est nécessaire de

maintenir dans toutes les relations avec la figure parentale concernée.

### **Pour que l'enfant ne devienne pas un tyran**

Même si ses parents sont vivants, l'enfant tyran est un enfant orphelin : les instances parentales indispensables à sa croissance sont « absentes » ou inopérantes. Face à ce Parent lacunaire et déficient, l'angoisse est immense et l'enfant, dans une ultime et urgente manœuvre de survie, tente de trouver une limite sur laquelle prendre appui. Il est comme un aveugle cherchant désespérément un mur pour pouvoir se repérer à partir de l'endroit où il se trouve. La vie se construit dans un rapport de contenant à contenu avec des allers et retours qui, à chaque rencontre, se chargent de sens.

L'enfant dont le désir ne rencontre jamais l'obstacle d'un désir opposé au sien ne peut se positionner ni expérimenter des manœuvres pour obtenir la satisfaction de ses besoins. S'il suffit d'un cri pour faire céder l'adulte, l'enfant reste bloqué dans l'immédiateté ; il ne peut plus « tendre vers » et il s'installe, passif, dans l'exigence que tout vienne à lui. C'est un cul-de-jatte relationnel.

Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik nous explique la résilience<sup>1</sup> des enfants malmenés par la vie comme une richesse acquise au prix de la recherche d'une stratégie de survie. Nous observons aussi que les enfants nés par césarienne sont moins toniques et parfois moins matures

1. La résilience est, à l'origine, une notion de physique qui désigne la capacité de résistance des matériaux aux chocs. Les psychiatres désignent maintenant sous ce terme la capacité qu'a une personne de se reconstruire après un choc ou un traumatisme. Le fait d'avoir survécu à l'épreuve constitue une force nouvelle et fondatrice.

que les enfants qui ont eu à se battre pour passer par la filière génitale, à se battre, en quelque sorte, pour sortir à la vie. Il est donc indispensable de laisser quelques cailloux sur le chemin, pour que l'enfant apprenne à les contourner ou à les enjamber.

Si nous regardons à nouveau le triangle dramatique de Steve Karpman (page 54), nous pouvons comparer les parents incapables de dire non à des supers Sauveurs qui, à la prochaine étape de croissance de leur enfant, seront des Victimes. Il existe de plus en plus de parents abusés et battus par leurs enfants, qui se sentent impuissants et croient qu'ils n'ont pas eu de chance. J'en ai même entendu dire qu'ils ne « méritaient » pas les enfants que la nature leur avait confiés. Quel que soit le sens que l'on donne au mot « mérite », la réciproque est vraie aussi.

### **Se tirer une balle dans le pied**

L'éducation est une dynamique qui se renouvelle de génération en génération. On ne peut pas faire un « copier-coller », une reproduction à l'identique. Nous avons tous fait des bêtises, volé à nos parents ou aux voisins, menti ou accusé des innocents à notre place. Est-ce à dire que nous sommes, à tout jamais, marqués au fer et que cela nous interdit de sermonner nos enfants ou de les sanctionner lorsqu'ils font la même chose que nous ? Cela équivaut à se disqualifier soi-même, à annuler sa propre autorité. Je connaissais un grand-père qui démolissait systématiquement l'autorité de son fils, quand ce dernier faisait des remontrances à son propre fils, en lui disant : « Tu as fait pareil au même âge. » Nous avons parfois tendance à interpréter à l'identique le sens d'un geste en rapport avec l'âge. De même que nous ne sommes pas les copains de nos enfants, les années qui nous séparent ne

nous mettent jamais sur le même plan qu'eux. On reste le parent de ceux qui sont devenus parents à leur tour.

### Vider les poubelles de la famille

Tous les organismes vivants produisent des déchets et des excréments ; il en est de même pour les groupes, les familles et les entreprises. Nous avons tendance à cacher cet aspect de nous-même — notre côté sombre —, mais celui-ci est d'autant plus toxique qu'il n'est pas exprimé et ne passe pas par l'élaboration de la parole. Les poubelles de la famille contiennent des choses insignifiantes ou très graves, des secrets actifs ou complètement obsolètes. Chacun y apporte sa part personnelle et tous en portent le poids.

Sur le plan individuel, cela commence avec les bêtises de l'enfance comme les mensonges, les vols, les premiers passages à l'acte de la sexualité, quand l'enfant cherche à vérifier si l'autre est différent ou semblable. Puis, plus tard, alors que le sens de responsabilité s'accroît, les fautes réelles et parfois imaginaires prennent plus de consistance. Infidélité, procréation hors mariage, escroquerie, tricheries en tout genre, trahison, avortement, meurtre — tout cela remplit les poubelles individuelles et familiales au même titre que les faillites, les séjours en prison ou les accidents ayant causé la mort ou l'invalidité d'autrui. Comme pour les poubelles de la vie réelle, il y a une nécessité absolue de les vider, de faire le ménage, car tout ne nous concerne pas personnellement. Nous ne sommes pas responsables des actes de nos ancêtres ; nous n'avons pas à porter sans fin la honte de l'esclavage, des guerres coloniales ou des échecs des générations passées. Autrefois, la confession remplissait cette fonction d'épuration de nos zones d'ombres. Malheureusement, ce rituel a

perdu les faveurs d'une population qui s'est éloignée de la religiosité. Il y a les psychothérapeutes, mais ils sont payants et tous ne peuvent y accéder. Il reste, à la portée de tous, le partage en couple, entre frères et sœurs, en famille, afin de sortir du non-dit et de prendre position sur la part qui appartient à chacun.

Ainsi, dans une famille, les parents peuvent aborder des éléments du passé (appartenant à la génération précédente) en partageant leurs sentiments, éventuellement en exprimant la souffrance que ces événements leur ont occasionné, bien qu'ils n'en soient pas directement responsables.

Lorsque les faits réels ne sont pas dits, ils gardent une toxicité enfouie dans l'inconscient qui se transmet à tous les nouveaux arrivants, comme un lien d'appartenance. Nous savons qu'à la première génération, les secrets de famille sont indicibles ; à la seconde, ils deviennent innommables et à la troisième génération, ils sont impensables, c'est-à-dire que la santé mentale est altérée.

## **Recourir à la violence**

Aucune action éducative ne justifie la violence, qu'elle soit physique ou verbale. Quand la violence existe, une menace pèse sur la relation. La vie ne peut décoller du premier niveau de la pyramide des besoins (page 35).

Souvent, la colère, ou encore l'agressivité, est confondue avec la violence alors que ce sont des notions très différentes, dont les finalités ne sont pas les mêmes. L'agressivité est liée à la pulsion de vie, à l'instinct de survie ; c'est donc une valeur à cultiver. La colère est une émotion qui tente de faire revenir l'objet perdu ; elle a donc sa raison d'être pour rétablir un équilibre.

En revanche, la violence est un comportement destructeur ; elle n'a d'autre fonction que d'anéantir l'autre et de le faire disparaître. La frontière est ténue entre la colère et la violence et il suffit parfois de peu de chose pour passer de l'une à l'autre. Détruire l'autre — sa pensée, sa puissance — équivaut à vouloir qu'il n'existe pas. C'est une énergie de destruction qui, finalement, interdit la relation et donc, par définition, la transmission et l'éducation. La violence est une atteinte directe à l'intégrité de la personne, tant sur le plan physique que psychologique ou symbolique.

Les punitions corporelles institutionnalisées sont une violence, même si on peut les graduer de la gifle à la peine de mort. Est-ce à dire que le parent qui, un jour, craque et donne une gifle ou une fessée à son enfant est un monstre, ou un criminel ? Bien évidemment, il n'en est rien, mais la justification des coups comme moyens éducatifs relève plus de l'enseignement de la violence que de l'éducation.

Nous devons différencier les punitions — qui n'apportent aucune option de changement, puisqu'elles ne donnent pas d'indication sur la façon de faire pour se conformer à ce qui est attendu — des sanctions, qui sont soit positives soit négatives mais qui apprennent ce qu'il faut changer. En réparation d'un comportement inapproprié, l'obligation d'accomplir plusieurs fois le comportement adéquat permettra de prendre le bon pli. À un comportement de transgression des limites — de temps ou d'espace —, la contrainte de temps et la contention dans l'espace seront pertinentes.

On peut également utiliser le « travail de coin » qui oblige à trouver, en étant mis face à soi-même et en accomplissant un travail de réflexion sur soi-même, la

bonne réponse qui vous permettra de réintégrer le groupe. Dans les écoles, le « travail de coin » a, malheureusement, été détourné en moyen d'humiliation. Souvent aussi, il offre à l'élève une échappatoire dans la passivité.

Le « travail de coin », toujours utilisé avec les adultes en psychothérapie de groupe, peut être dynamique et créatif dans la recherche de solutions. Sur le plan spatial, lorsqu'il n'existe pas d'angle libre dans la pièce, on peut utiliser le centre de la pièce ou un espace défini qui marque la contrainte de se tenir là et de réfléchir. Il est préférable que l'énergie musculaire soit mobilisée ; la position debout est donc celle qui convient le mieux. Il s'agit de créer une relative exclusion de la vie en cours, pour inviter à réfléchir et à trouver la réponse adéquate au problème qui a mené au coin. « Pendant quinze minutes, tu restes là (définir précisément l'endroit), tu gardes les mains derrière le dos et tu réfléchis en silence à ce qui vient de se passer (le problème à traiter). Dans quinze minutes, je vais te demander quel comportement approprié tu aurais dû avoir. Si la réponse est juste et que tu t'engages à te comporter de manière appropriée, tu sortiras du coin. Faute de quoi, tu y retournes pour quinze minutes supplémentaires. Tu y resteras jusqu'à ce que tu trouves la bonne réponse. Si, à l'heure prévue pour le coucher, tu n'as toujours pas trouvé, tu iras te coucher et nous reprendrons demain, jusqu'à ce que tu trouves. »

Dans ce travail, la contrainte, la privation de parole et la position debout vous permettent d'économiser votre voix ; le plus grand inconfort n'est pas du côté de l'éducateur. Pourtant, l'immobilité favorise la concentration et la pensée ; les neurones peuvent fonctionner. Ce genre de sanction doit être orienté vers la recherche de solutions ;

il s'agit de trouver des options de réparation acceptables. La sanction qui arrive ensuite, quelle qu'elle soit, est choisie par l'éducateur et jamais par le transgresseur.

L'avantage de cet outil est qu'on peut l'utiliser à tout âge. Contrairement à la mise à l'écart dans un autre lieu (« Va dans ta chambre ») ou à l'enfermement carcéral, il permet de maintenir le lien et de faire passer des messages non verbaux qui montrent que vous pouvez à la fois être en colère et respecter le cadre, et que le temps est votre allié. L'exclusion provoque souvent le retrait et la passivité, qui est un comportement de non-résolution de problèmes (voir la structuration du temps, page 43). Votre crédibilité sera établie par votre capacité à tenir parole sur ce qui a été défini dans le cadre. Dire ce que l'on fait, faire ce que l'on dit.

À la question « Comment la violence vient aux enfants ? », la réponse est, sans nul doute : par l'imitation des adultes et des éducateurs qu'ils ont eus. Il est à noter que l'absence de règles et de cadre est une violence de fait. Cela crée une situation où la sécurité n'est garantie nulle part. Les insultes, les qualificatifs sont des violences (« Tu es comme ton oncle, le "paresseux", le "menteur", le "voleur". »). Révéler des faits intimes appartenant à la sphère privée, faire des plaisanteries sur des caractéristiques corporelles, sexuelles ou sur la propriété fait partie des violences familiales. La moquerie est une violence perfide, de même que le fait de rabâcher les échecs d'autrui, comme si le passé ne pouvait que se répéter à l'identique.

La violence peut aussi se manifester sur le territoire. Fouiller sans raison valable les affaires personnelles, lire le journal intime, ouvrir le courrier et entrer dans la chambre ou dans la salle de bain sans frapper ni y être

invité, sont des violences qui entachent la relation et portent atteinte à la qualité de vie du groupe (voir la pyramide des besoins, page 35).

La dernière grande violence au sein du groupe, qu'il soit familial ou institutionnel, est le sectarisme. L'esprit sectaire ne concerne pas le contenu des idées ou des croyances imposées, mais la gestion du pouvoir et de la parole à l'intérieur du groupe. La pensée individuelle est déniée au profit d'une pensée unique. C'est de l'ordre de tout ou rien. La divergence mène à l'exclusion et la loi reste figée dans une certitude absolue. La gestion du pouvoir en tant qu'énergie vitale du groupe doit permettre la contestation, voire la confrontation, sans le risque d'être mis au ban du groupe. À chaque printemps, le chef de harde est remis en cause et les plus jeunes tentent de lui ravir l'hégémonie sur les femelles. C'est une émulation indispensable à la vie de groupe ; la parole doit toujours y être possible sans que cela risque de remettre en cause le lien.

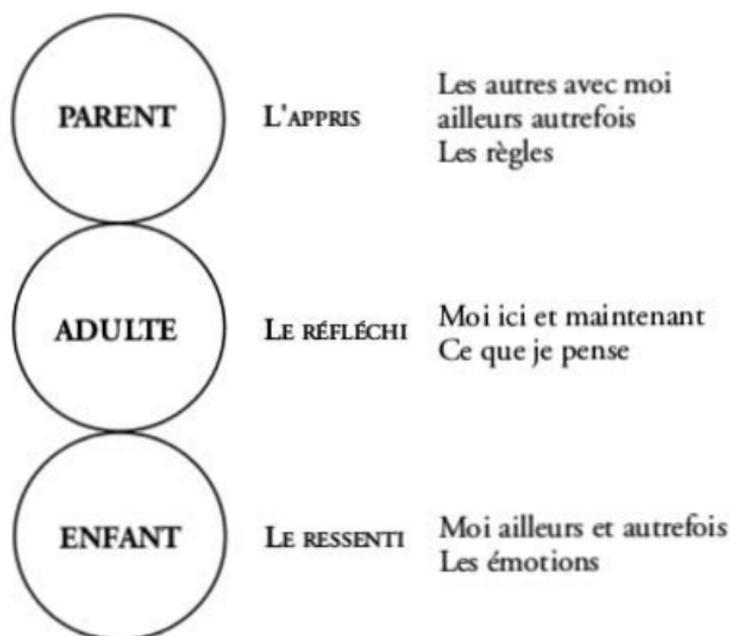


## Chapitre 5

# Réparer les carences de l'éducation

### *Les États du Moi*

Eric Berne a découvert qu'à l'intérieur de chacun d'entre nous cohabitaient les vestiges et les traces de notre passé, sortes d'entités distinctes et reconnaissables à leur provenance, et que ceux-ci contribuaient à faire de nous ce que nous sommes, dans le présent. Une personne peut parler ou agir à partir de ces parties constitutives de son Moi. Nous avons tous trois États du Moi (EdM) : Parent, Adulte, Enfant (PAE). Ainsi, quand deux personnes communiquent, elles combinent les échanges entre six EdM. Les échanges entre les personnes sont des transactions. Pour différencier les États du Moi, nous mettons une majuscule à la première lettre du mot. Chaque EdM constitue un ensemble d'émotions, de sentiments, de pensées, d'attitudes et de comportements.



**Fig. 6. Les États du Moi**

À tout moment, nous pouvons identifier dans quel État du Moi nous nous trouvons et se trouvent nos interlocuteurs.

- ❖ *L'Enfant* est l'état le plus archaïque : il est constitué des émotions, des sentiments et des sensations du petit enfant que nous avons été, ailleurs et autrefois. Il puise ses origines dans la conception. Nous y retrouverons les besoins, les désirs, les envies.
- ❖ *Le Parent* est constitué des figures parentales qui, ailleurs et autrefois, se sont adressées à nous : les deux parents, les frères et sœurs aînés, les professeurs et toutes les figures qui représentent les règles, la protection et la permission.

- ❖ *L'Adulte* est une instance de décision qui pense, élabore, décide et choisit entre les envies et les besoins de l'Enfant et les demandes du Parent. Il fonctionne dans l'ici et maintenant. Il s'est élaboré par l'observation de ce qui fonctionne : le petit enfant comprend rapidement ce qu'il doit faire pour obtenir ce dont il a besoin.

Il n'y a pas de bons ou de mauvais États du Moi. C'est leur association qui nous constitue. L'important est d'avoir une certaine flexibilité pour passer d'un EdM à l'autre, en fonction des situations. Chaque état se manifeste par un ensemble de comportements et d'attitudes qui sont repérables tant sur le plan verbal que non verbal. Les individus ne sont pas les seuls à être constitués d'États du Moi ; les groupes le sont aussi. De même qu'à tout moment, nous pouvons identifier dans quel État du Moi nous nous trouvons, nous pouvons le faire pour ceux qui nous entourent.

- ❖ L'État du moi *Enfant* s'exprimera avec des émotions et des sentiments : « J'ai envie », « J'aime » ou « Je n'aime pas », « Je suis heureux, triste, en colère ».
- ❖ Le *Parent* dira de préférence : « Il faut » « Tu dois » « C'est nécessaire ».
- ❖ *L'Adulte* dit : « Je pense » « Je décide » « Je constate ».

Dans la communication, nous échangeons soit sur un mode complémentaire — exemple : une transaction Parent invite à une réponse Enfant —, soit sur un mode parallèle : de Parent à Parent, d'Adulte à Adulte, d'Enfant à Enfant. La conversation peut durer longtemps sur le même mode. Lorsque deux personnes ne sont pas du même avis, les transactions se croisent, puis il y a une interruption de la communication, enfin, la conversation reprend sur un autre mode.

## *Restaurer le Parent d'un groupe*

Chaque personne possède trois États du Moi. Il en est de même pour les associations de personnes : les entreprises, les groupes, les familles, les partis politiques. Les États du Moi, comme les positions de vie, sont l'expression des instances psychiques qui nous animent. Entraînez-vous à les identifier. Quel est l'EdM dominant du *Canard enchaîné* ? Du *Journal officiel* ? Du magazine *Playboy* ? Évidemment, l'Amicale des joyeux lurons n'a pas le même EdM dominant que l'Association des victimes du stalinisme. Les groupes possèdent des EdM en rapport avec le cadre qui les anime et les valeurs qui les fédèrent. Chaque individu, lorsqu'il s'exprime, parle en son nom propre et au nom du groupe tout entier, dont il est un porte-parole du fait de son appartenance.

Quand, dans un groupe ou une famille, un membre commet une transgression, il crée une faille dans le Parent du groupe, puisque c'est dans cette instance que résident les règles, les valeurs, les lois, les permissions et les protections que la famille a choisi de respecter et en lesquelles elle se reconnaît. Si la transgression n'est pas identifiée (par exemple, lorsqu'un des membres fait du trafic), la faille sourd secrètement jusqu'à ce qu'elle se révèle au grand jour. Elle peut aussi être visible de tous, mais son importance est minimisée. Cela est souvent dû à une confusion entre le contenu et le processus.

Parfois aussi, les personnes qui devraient être les garants de l'autorité ont démissionné, ou sont submergées, et laissent faire. La carence du Parent va alors s'aggraver et d'autres transgressions vont se produire, au point que la nouvelle « loi » sera la « non-loi » et que tout rappel à l'ordre sera vécu comme une agression ; les

rôles seront renversés. C'est ainsi que, dans les banlieues, les véhicules des pompiers sont endommagés alors qu'ils viennent protéger le bien commun. Rien n'est pire que de laisser faire ; c'est ainsi que s'installe la barbarie.

En famille, chaque fois qu'une transgression se produit, il convient, d'abord, de la nommer, puis de rappeler la règle — sans pour autant, bien sûr, tomber dans un rigorisme tatillon pour des broutilles. Si la transgression est importante, elle doit faire l'objet d'une sanction réparatrice ou d'une suspension d'autonomie temporaire qui contraigne le contrevenant à réfléchir. Il n'est pas toujours possible d'appliquer la sanction sur-le-champ. Il importe, alors, d'informer que la sanction aura lieu plus tard, que son application est différée. Les sanctions annoncées doivent évidemment être appliquées, au risque de perdre toute crédibilité.

Je disais plus haut qu'un individu s'exprime en son nom et au nom du groupe tout entier. Ainsi, quand un resquilleur saute, au vu de tous, le tourniquet du métro, il montre ouvertement qu'il transgresse la loi commune et il agresse symboliquement les usagers qui, eux, ont légitimement payé leur voyage. Cette violence individuelle devient vite une violence collective, puisque les transports en communs sont financés par l'ensemble des contribuables, représentés par l'État. Quand les règles de vie commune sont transgressées par ceux-là même qui sont censés les garantir, la restauration du Parent du groupe est vitale pour la survie et la cohésion de l'ensemble.

## *Demander de l'aide*

Quand on perd pied, quand on a le sentiment de ne plus avoir prise sur nos relations — conjugales, parentales,

professionnelles —, quand on se réveille le matin sans désir pour la journée qui s'annonce, que tout pèse trop lourd ou bien pas assez, c'est le moment de poser son sac. Un passage à vide ou l'essoufflement ne doit pas aboutir à l'apnée. Il ne faut pas attendre la crise pour traiter le malaise.

La souffrance ne donne aucun droit ; il n'est donc pas utile de la cultiver car nul profit ne peut en sortir.

### **La médiation familiale**

Quand le conflit s'installe de manière permanente ou trop fréquente, quand les moyens d'accéder à un dialogue avec le conjoint, avec les enfants — ou avec les deux — font défaut, c'est le moment de faire appel à des associations de médiation familiale. Qu'importe si personne d'autre que vous accepte de s'y rendre ; il faut se renseigner sur la façon de mettre en place une médiation. Souvent, certains hésitent car ils ont peur de se sentir comme dans un tribunal. Pour dédramatiser, je vais vous révéler comment cela se passe.

Vous êtes reçu par un ou plusieurs professionnels de la relation. Ils en ont vu d'autres avant vous, ils savent gérer les conflits. On vous laisse vous installer, généralement en cercle. Le médiateur pose quelques règles : on ne coupe pas la parole aux autres, on ne s'insulte pas, on parle chacun à son tour. Puis il demande : « Qui veut commencer ? » La séance commence, le médiateur régule la parole pour que chacun puisse s'exprimer. C'est à lui que l'on s'adresse et, parfois, la première séance ne sert qu'à déposer le problème à ses pieds ; ce faisant, 50 % du chemin est déjà parcouru.

## La psychothérapie individuelle, de couple ou familiale

La psychothérapie est l'épreuve de la vérité. Quand on a l'impression que le disque est rayé, que l'on bute sans cesse sur le même problème, que l'on est pris dans la nasse, qu'il n'y a aucune porte de sortie, c'est le moment d'envisager de remettre en cause son propre fonctionnement. S'interroger sur les étapes qui ont mené à cette situation provoque une relecture qui stoppe la répétition. Lorsqu'on a compris le *comment* (*how*), il devient plus facile de comprendre le *pour quoi* (*what for*). Choisir de se faire aider est un signe de santé ; vous n'avez que l'embarras du choix, selon le type de problème rencontré. À l'inverse, s'entêter à vouloir se débrouiller seul, en se laissant progressivement submerger, est un signe de pathologie aggravée.

Le choix de commencer une psychothérapie est le premier acte thérapeutique que vous accomplissez ; c'est une déclaration d'intention de changement. Il existe deux catégories de thérapies : celles qui sont prises en charge par la Sécurité sociale et celles qui ne sont pas remboursées. Les secondes, indépendamment des approches utilisées, font appel à la responsabilité individuelle et, compte tenu de l'implication financière, amplifient la motivation à sortir rapidement du problème. Dans la catégorie des thérapies gratuites (en centre médico-psychologique) ou remboursées, seule la psychiatrie permet que soient prescrits des médicaments psychotropes. Ce n'est pas à négliger et c'est parfois indispensable. La prise de médicaments n'est généralement pas, à elle seule, suffisante ; un travail de parole y est associé pour engager des changements de comportements.

La psychothérapie peut se faire en séances individuelles, en couple ou en famille. C'est, alors, l'ensemble de la famille qui travaille sur les problèmes concernant l'ensemble de ses membres. Le choix de l'un ou l'autre type de thérapie est important et inclut le choix du thérapeute, choix issu d'une rencontre où la confiance doit être possible. Il n'est pas question d'affectivité ; on n'est pas là pour aimer son thérapeute ni pour attendre de l'affection de sa part. Pour des raisons évidentes de limites et de frontières, mais aussi de symbolique et d'incestuel, ne choisissez pas une personne qui est l'ami(e) de quelqu'un que vous connaissez, ou qui a des relations avec une connaissance ou un membre de votre famille. Pour que la neutralité thérapeutique soit efficace, elle doit être dépourvue de toutes les relations parasites. De même, vous n'avez rien à connaître de la vie privée ou familiale de votre thérapeute. Cela est valable pour toutes les thérapies, remboursées ou non. En règle générale, cela s'applique à toutes les relations de soin, qu'il s'agisse du médecin de famille, du gynécologue ou du psychothérapeute. Ne mélangez pas les relations et les genres ; l'amitié, le commerce ou tout autre type de liens contaminent la relation de soin, pour vous-même et pour vos enfants.

### *Passer la main*

La position d'éducateur, que l'on soit parent, enseignant ou éducateur professionnel, provoque de nombreuses usures dues à la confrontation avec la réalité des attentes et des fantasmes que l'on porte et qui, ne se réalisant pas, sont déçus. L'épuisement est un risque réel. La relation devient, alors, impossible, tant du côté de l'enfant que de

celui du responsable de l'éducation. Faire une rupture dans le mécanisme bloqué n'est pas, alors, un échec mais une option de réussite. Un temps d'éloignement plus ou moins long, avec des animateurs nouveaux, obligera le jeune à replacer ses relations sur des bases neuves. La pension, le camp de vacances, le chantier humanitaire loin de son environnement familial ou le stage d'apprentissage bien encadré seront autant d'options bénéfiques, dans lesquelles le processus de changement sera plus important que les connaissances scolaires que le jeune n'arrive plus à recevoir.

J'ai le souvenir d'un gamin intenable à l'école que nous avons emmené, seul, dans un convoi humanitaire partant pour la Pologne en plein hiver. Il était revenu en héros parmi ses camarades, racontant les passages de frontières en Allemagne de l'Est, mais aussi le déchargement des camions avec les jeunes Polonais. Ayant acquis une autre image de lui-même, il était prêt pour un nouveau départ.

L'éloignement n'est pas le seul facteur opérant ; il ne s'agit pas de mise à distance mais de donner une véritable occasion de vivre de nouvelles contraintes, de recevoir un autre regard sur soi et de créer de nouveaux liens. Le service militaire avait, autrefois, quand il était actif, cette fonction.

### *Faire alliance avec la loi*

L'éducation a une mission incontestable d'insertion du citoyen dans un ensemble qui est la Nation. La Nation se fédère autour d'un ensemble de lois qui constituent le référent commun à tous les citoyens (le processus prime le contenu et le groupe prime l'individu).

Pour rester en cohérence et en congruence, l'éducation doit toujours être du côté de ce qui est légal ; il faut faire alliance avec la loi et la justice. Toute invitation à les transgresser, ou toute rétention d'information pour échapper à la loi commune, aura l'effet d'une véritable invitation à la délinquance. Chaque citoyen est dépositaire de la loi et il a, à ce titre, le devoir de la faire respecter. En matière de délinquance, de racket, de trafic et d'usage de drogues, les parents et les éducateurs ne peuvent pas agir seuls. Ils doivent informer dès le début, dans le contrat ou le règlement intérieur, qu'ils feront appel aux autorités compétentes pour apporter des réponses appropriées aux transgressions. Ce n'est pas du flicage ni de la délation ; c'est, simplement, l'alliance avec les services auxquels l'ensemble des citoyens, en tant que contribuables, ont donné mission de faire respecter un cadre choisi par les urnes.

Je rends hommage aux responsables d'établissements qui, malgré les sarcasmes de certains parents, ont fait entrer la police, quand c'était nécessaire, dans leur établissement pour vérifier les cartables et fouiller les blousons : l'arsenal hétéroclite récolté ainsi a souvent prouvé que ce n'était pas inutile. En outre, cela a rétabli une notion indispensable : « Qui détient l'autorité sur ce territoire ? »

### *Quand cela ne fonctionne pas*

Souvent, lorsque vous achetez un appareil électroménager, vous trouvez, à la fin du mode d'emploi, un tableau récapitulatif des pannes les plus fréquentes. Le plus souvent, il s'agit de faire les vérifications élémentaires et d'apporter les remèdes évidents, tels que :

Incident ou symptôme	Cause probable	Remède
Le voyant marche/arrêt ne s'allume pas ?	Vérifiez que le cordon d'alimentation est correctement raccordé au réseau et à l'appareil...	Effectuez le raccordement.

Il ne serait pas juste, et il serait probablement arbitraire, de faire la liste de certains dysfonctionnements des enfants ou des parents et de donner une réponse automatique, car toutes les situations, de même que les personnes qui y sont impliquées, sont particulières et uniques. Pourtant, chaque problème a une origine qu'il importe d'identifier et de comprendre si l'on veut y mettre fin.

Lorsqu'un enfant s'agite et fait constamment des caprices, c'est souvent la conséquence d'une éducation où les parents ne mettent pas de limites claires ou ne tiennent pas leurs promesses de sanctions. Même si le père, excédé, donne une fessée de temps en temps, avec un décalage quant au sens à donner à la punition, l'enfant ne se sent pas contenu. La plupart des problèmes éducatifs trouvent leur source dans des défaillances du cadre.

D'autres sont dus à des incohérences entre le discours des parents et leurs comportements : « Faites ce que je dis, moi je fais autrement. » J'ai connu un cas extrême de parents dévoués à des causes humanitaires, prônant la probité et la rigueur et ayant élevé leur nombreuse famille avec des valeurs clairement affichées aux yeux de tous. Au moment de la retraite, l'épouse et les enfants ont découvert la double vie du père et l'existence de demi-frères et sœurs. Rétrospectivement, cela a donné un autre éclairage aux différents traumatismes qui étaient survenus dans cette famille.

Il ne s'agit pas de chercher une origine psychologique à tous les problèmes. Mais il faut admettre, même s'il n'est pas toujours facile de se remettre en cause et de s'interroger sur ce qui produit le trouble dans la famille, que ni le hasard ni la génération spontanée n'existent. On ne répétera jamais assez que la parole (dans le sens de l'*expression*) est le premier moyen pour se débarrasser des calculs qui, tels des gravillons, entravent le bon fonctionnement des rouages relationnels. Dire l'évidence sur ses sentiments peut être la voix qui ouvre la voie à la transparence.

### *Rappel des bases d'une bonne éducation*

- ❖ Vivre les prédominances au quotidien consiste simplement à établir les priorités qui régissent la vie quotidienne, à prendre un peu de recul pour vérifier le positionnement à adopter face au réel. C'est utiliser le « GPS » (*Global positioning system*) de la relation, afin de choisir les gestes qui nous conviennent le mieux.
- ❖ La mise en place du cadre assure le maximum de liberté car tout ce qui n'est pas défendu est permis. Le cadre juste sera en syntonie avec la vie familiale : trop serré, cela grippe ; trop lâche, cela se dégingle.
- ❖ La vie en communauté n'est pas la vie à l'hôtel. L'appartenance au groupe se manifeste par la participation aux tâches communes ; là encore, le processus sera plus important que le contenu. Dès la petite enfance, chacun peut apporter une contribution à sa mesure : laver les légumes, vider les corbeilles à papier, aller chercher le pain, mettre le couvert, faire la

vaisselle. Tous ces gestes montrent l'appartenance et sont l'occasion de recevoir de la gratitude.

- ❖ Il n'existe pas de permission sans protection, de même qu'il n'existe pas de droits sans les devoirs correspondants. Cette réciprocité entre effort et plaisir est le fondement même de l'épreuve du principe de plaisir face au principe de réalité<sup>1</sup>. Le plus tôt on s'y confronte, le plus aisément on s'y adaptera (l'archaïque prime le récent).
- ❖ On dit qu'« un honnête homme n'a pas de secrets ». De même, nous pouvons assurer que lorsque des personnes s'aiment et se respectent, il n'y a pas de paroles qui ne puissent être prononcées et entendues. Il est important que dans un groupe, qu'il soit professionnel ou familial, la règle du « tout peut être dit » soit applicable. Cela ne signifie pas que les paroles puissent être insultantes ou violentes (cela, c'est la façon de dire les choses). Mais aucun sujet ne doit être interdit ou tabou et la parole doit pouvoir circuler librement.
- ❖ « Gouverner c'est prévoir. » Il ne faut pas se réveiller un matin en découvrant que l'on a deux adolescents en rébellion. Ce sont des choses qui arrivent progressivement et que la proximité de la relation permet de voir venir. Si l'on est suffisamment proche

---

1. Selon Freud, « le passage du principe de plaisir au principe de réalité constitue un des progrès les plus importants dans le développement du *moi* ». En effet, « notre activité psychique a pour but de nous procurer du plaisir et de nous faire éviter le déplaisir. » Sous la pression du principe de réalité, le moi apprend à « renoncer à la satisfaction immédiate », à « différer l'acquisition du plaisir ». (*Introduction à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1981.)

de son entourage, il devient possible de prévoir ce qui peut arriver et de s'y préparer. Quand le cadre est bien établi, avec des limites essentielles bien claires, il est alors facile de naviguer à vue, au jour le jour, avec une sensation de souplesse d'autant plus authentique que la visibilité à moyen ou long terme indique déjà les grandes lignes. Une relation continue avec chacun permet de développer un soutien mutuel qui remplit de joie tous les participants de la relation. Rien n'est gravé dans le marbre. Accepter d'étudier des propositions a priori inacceptables, sans les refuser d'office, donne à chacun l'occasion de mûrir. De même, il faut pouvoir entendre tous les projets, mêmes les plus loufoques, inviter leur concepteur à les pousser plus avant, à collecter des informations, éventuellement à en vérifier la faisabilité. Ce n'est pas une manœuvre pour gagner du temps ; c'est de la pédagogie. Votre concepteur apprendra davantage par son enquête si vous lui dites : « C'est une idée à laquelle je n'avais pas pensé. Tu devrais vérifier ce point et aussi celui-là. Dès que tu auras la réponse, dis-moi comment cela avance », que si, d'emblée, vous lui dites : « Cela ne peut pas marcher parce que *a*, *b*, *c*, etc. Renonce tout de suite. » Ne disqualifiez jamais la créativité des enfants ; ils sont de véritables inventeurs et, dans la mesure où ils ne se mettent pas en danger, eux, personnellement ou leur entourage, accompagnez leurs projets.

- ❖ Exiger ce que vous n'êtes pas sûr d'obtenir, c'est courir le risque de perdre la face — ce qui n'est pas souhaitable pour l'autorité. Milton Erickson disait : « Si la tâche est trop élevée, réduisez la tâche. » Il vaut mieux prendre appui sur de petits résultats réussis que

de fixer des objectifs plus élevés sur lesquels on va échouer.

- ❖ Renoncez au parcours sans faute, à la tentation de la perfection. Cela est non seulement impossible, mais ce serait malsain si cela marchait. Ne courez pas sur toutes les balles ; choisissez celles qui sont les plus sensées. Et n'oubliez pas que trois remarques négatives d'affilée sont l'équivalent du message suivant : « N'existe pas. » L'intéressé n'a plus grand-chose à perdre et refuse alors l'ensemble des messages. Ciblez vos confrontations en lui laissant un temps de réflexion. Éventuellement, fixez-lui un rendez-vous pour l'encourager et le féliciter des changements introduits.
- ❖ Donnez de vraies informations et faites ce que vous avez annoncé. Les exagérations et la grandiosité vous décrédibilisent et ne sont pas formatrices. Ce que vous aurez acquis à partir d'informations mensongères perdra son impact et finira par se retourner contre l'autorité (le processus prime le contenu).
- ❖ Ne faites jamais de votre interlocuteur un vaincu, mais un partenaire qui doit découvrir un intérêt authentique à respecter le cadre. Les vaincus n'ont rien à perdre : ils ont déjà tout perdu.
- ❖ Dans une confrontation ou lorsque vous avez des reproches sévères à faire, respectez la confidentialité en utilisant le face-à-face. Claude Steiner préconise, au sujet des sources du pouvoir, de demander son accord à son interlocuteur avant de lui dire quelque chose de pénible à entendre. « J'ai un reproche à te faire. Est-ce que je peux t'en parler maintenant ? » Si la réponse est négative, poursuivez ainsi : « Quand puis-je t'en

parler, pour que le problème qui a surgi entre nous soit résolu ? » Normalement, un rendez-vous doit pouvoir être pris à court terme. Au cas où la personne refuserait d'en parler, insistez sur le fait que vous ne pouvez pas rester avec ce problème non résolu et que, devant son refus, vous serez dans l'obligation de décider seul et unilatéralement (ne révélez pas la teneur de ce que vous avez à dire).

- ❖ Restez flexible car, dans un système, c'est toujours l'élément le plus flexible qui garde le pouvoir. Dites l'évidence, notamment si vous vous êtes trompé ; tout le monde a droit à l'erreur, aussi appuyez-vous sur votre erreur pour changer de stratégie.
- ❖ Partagez les réussites et les victoires. Cela fédère le groupe et donne à chacun la part de reconnaissance dont il a besoin. Une relation est toujours un partage à égalité (50/50) ; ne revendiquez pas la totalité (100 %), ce n'est, en général, pas justifié.

# Conclusion

Pour que la transmission se produise, il suffit de réunir dans le même espace-temps les composants nécessaires ; la suite se dessine alors presque automatiquement. Mais qu'un élément vienne à manquer et le projet est compromis.

Il faut accepter la limite : être des parents ou des éducateurs « suffisamment » bons pour qu'il n'y ait pas d'enjeux ou de fierté personnelle qui pèsent, comme des attentes, sur ceux que nous avons à éduquer. Ils doivent recevoir les moyens de réaliser leur projet de vie et non accomplir ce que nous-mêmes n'avons pas pu, ou pas su, réaliser.

L'éducation n'est rien d'autre que l'apprentissage de la frustration, qui force à réorienter son désir vers le possible et l'acceptable. Comme dans le rodéo, l'essentiel sera de tenir — avec dévouement, humour et fermeté. Ces capacités ne peuvent se nourrir que de l'amour inconditionnel éprouvé pour ceux que l'on veut voir grandir, afin qu'ils puissent accéder à ce qui est offert à tous, quelles que soient les latitudes et les conditions financières — en un mot, au bonheur.

Et n'oubliez pas que tout ce que vous avez lu dans ces pages est applicable à une multitude de situations et d'environnements : aux entreprises, aux associations ou au pays tout entier.

# Bibliographie

- Abrahamson E.M., *Body, Mind, & Sugar*, New York, Éditions Avon, 1977.
- Anzieu Didier, *Le Moi-Peau*, Paris, Éditions Dunod, 1985.
- Bergeret-Amslek Catherine, *Le mystère des mères*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1996.
- Berne Eric, *Que dites-vous après avoir dit bonjour*, Paris, Éditions Tchou, 1972.
- Berne Eric, *Des jeux et des hommes*, Paris, Éditions Stock, 1984.
- Berne Eric, *Structure et dynamique des organisations et des groupes*, Lyon, Éditions d'Analyse Transactionnelle, 2005.
- Berne Eric, *Principes de traitement psychothérapeutique en groupe*, Lyon, Éditions d'Analyse Transactionnelle, 2006.
- Brazelton Berry T., « À ce soir » — *Concilier travail et vie de famille*, Paris, Éditions Stock, 1986.
- Brenot Philippe, *Les passions de vos ados. Restez connectés sur ce qui les branche !*, Toulouse, Éditions Milan, 1999.
- Chassagne Jacky, *Les rois nus*, Paris, Éditions Casterman, 1983.
- Clerget Joël (sous la direction de), *Le nom et la nomination. Source, sens et pouvoir*, Toulouse, Éditions Érès, 1990.
- Clerget Stéphane, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, Paris, Éditions JC Lattès, 2006.

- Collectif, *Quelles valeurs transmettre à nos enfants ?*, Paris, Éditions Autrement, coll. Mutations n° 174, 1997.
- Fleurquin Véronique, *Les vrais dangers qui guettent l'adolescent : les connaître pour les prévenir*, Toulouse, Éditions Milan, 1999.
- Fourcade Jean Michel et Lenhardt Vincent, *Les bio-scénarios, clés énergétiques du corps et de l'esprit*, Paris, InterEditions, 2007.
- Grossman D., Blin R. et Pool M., *Comment la télévision et les jeux vidéo apprennent aux enfants à tuer*, Genève, Éditions Jouvence, 2003.
- Guillou Sophie, *Pour une nouvelle autorité des parents sans le retour du bâton*, Toulouse, Éditions Milan, 1999.
- Heurteux Simone (sous la coordination de), *À corps retrouvé. Éducation corporelle en milieu scolaire*, Paris, ICEM et Éditions Casterman, 1982.
- Jaoui Gysa, *Le triple Moi*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1979.
- Jonas Hans, *Le principe de responsabilité*, Paris, Éditions du Cerf, 1990.
- La Garanderie Antoine de et Cattan Geneviève, *Tous les enfants peuvent réussir*, Paris, Éditions Centurion, 1988.
- La Garanderie Antoine de, *Une pédagogie de l'entraide*, Lyon, Éditions Chronique Sociale, 1994.
- Leboyer Frédéric, *Pour une naissance sans violence*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.
- Lorenz Konrad et Mündl Kurt, *Sauver l'espoir*, Paris, Éditions Stock, 1990.
- Lowen Alexander, *La peur de vivre*, Paris, Éditions Épi, 1983.
- Montagu Ashley, *La peau et le toucher*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- Montardre Hélène, *Parent de fille, parent de garçon. Les élève-t-on de la même façon ?* Toulouse, Éditions Milan, 1999.
- Nabati Simone et Moussa, *Le père, à quoi ça sert ?* Genève, Éditions Jouvence, 1994.
- Nicolas Pierre, *Le temps c'est de l'argent... et du plaisir !*, Paris, InterEditions, 1981.
- Pelletier Denis, *Le bonheur est en soi*, Paris, Éditions Marabout, 1981.
- Petitclerc Jean-Marie, *Respecter l'enfant*, Mulhouse, Éditions Salvator, 1989.

- Poeydomenge Marie-Louise, *L'éducation selon Rodgers. Les enjeux de la non-directivité*, Paris, Éditions Dunod, 1984.
- Racamier Paul-Claude, *Incestueux, incestuel*, Paris, Éditions du Collège, 1995.
- Rosenthal Robert A. et Jacobson Lenor, *Pygmalion à l'école*, Paris, Éditions Casterman, 1971.
- Sœur Emmanuelle, *Vivre, à quoi ça sert ?*, Paris, Éditions J'ai lu, 2004.
- Spitz René, *Le oui et le non*, Paris, Éditions PUF, 1962.
- Starenkyj Danièle, *Le mal du sucre*, Québec, Éditions Orion, 1983.
- Steiner Claude, *L'autre face du pouvoir*, Paris, Éditions Epi/Desclée de Brouwer, 1995.
- Steiner Claude, *Le conte chaud et doux des Chaudoudoux*, Traduction et adaptation de François Paul-Cavallier, illustrations de Pef. Paris, InterEditions, 1984.
- Stewart Ian & Joines Vann, *Manuel d'Analyse Transactionnelle*, Paris, InterEditions, 1991.
- This Bernard, *Le développement de la sécurité de base chez l'enfant*, Nice, Z'édicions, 1989.
- Tisseron Serge, *Secrets de famille, mode d'emploi*, Paris, Éditions Ramsay, 1996.
- Walsh Richard J., *Mon enfant bouge tout le temps et il a du mal à apprendre*, Paris, Éditions Épi, 1983.
- Winnicott Donald W., *La nature humaine*, Paris, Éditions Gallimard, 1990.

# Remerciements

Je tiens à remercier Anne Terrier, qui a relu le manuscrit avec une compréhension fine des réalités éducatives et a su rendre plus accessibles des notions complexes.

Je remercie également Geneviève, mon épouse, qui m'a ouvert à la dimension réparatrice de l'éducation.